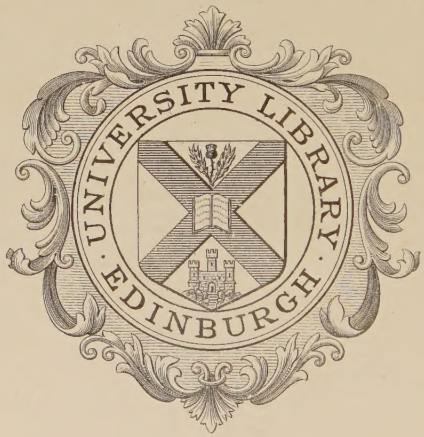
·84483



. 84483 Ler.

French Library.

MAIN LIBRARY

UNIVERSITY OF EDINBURGH
FRENCH CLASS LIBRARY.
No. #9
SECTION E
SHELF 3E3

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY
30150 014195702

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/tainehistoriende0000fran

MAXIME LEROY

TAINE

Avec huit planches
hors-texte en phototypie

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY
CANCELLED
EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY
CANCELLED

LES ÉDITIONS RIEDER - PARIS - MCMXXXIII

TAINE

DU MÊME AUTEUR

PHILOSOPHIE POLITIQUE

Les transformations de la puissance publique (Giard et Brière, Paris, 1907), *épuisé.*
La loi. Essai sur la théorie de l'autorité dans la démocratie (Giard et Brière, Paris, 1909), *épuisé.*
Pour gouverner (Bernard Grasset, Paris, 1918), *épuisé.*
Vers une République heureuse (*P. C.*, Paris, 1922).
La Ville française. Institutions et libertés locales (Marcel Rivière, Paris, 1927).

DROIT ET JURISPRUDENCE

L'esprit de la législation napoléonienne (Crépin-Leblond, Nancy, 1918), *épuisé.*
Le Code civil et le droit nouveau (S. N. L. E., Paris, 1904), *épuisé.*
Le droit des fonctionnaires (L. D. H., 1906), *épuisé.*
Le Statut des Alsaciens-Lorrains (*L. N.*, Paris, 1917), *épuisé.*

SOCIOLOGIE DU SYNDICALISME

Syndicats et services publics (Armand Colin, Paris, 1909).
La Coutume ouvrière. Doctrines et institutions (Giard et Brière, Paris, 1913), 2 vol.
Les techniques nouvelles du Syndicalisme (Marcel Rivière, Paris, 1921).
Le Socialisme des producteurs. Henri de Saint-Simon (Marcel Rivière, Paris, 1924).

SOCIOLOGIE DE LA PAIX

La Société des Nations. L'ère Wilson (Giard et Brière, Paris, 1927), *épuisé.*
L'Alsace-Lorraine porte de France, porte d'Allemagne (Paul Ollendorf, Paris, 1914), *épuisé.*
L'organisation de la Société des Nations, 1917 ;
Vers la Société des Nations, 1919, ouvrages collectifs.

FIGURES

La vie véritable du comte de Saint-Simon (Bernard Grasset, Paris, Coll. des Cahiers Verts, 1925).
Les premiers amis français de Richard Wagner (Albin Michel, Paris, 1927).
Fénelon (Alcan, Paris, 1928).
Les spéculations foncières de Saint-Simon et ses querelles d'affaires avec son associé le comte de Redern (Marcel Rivière, Paris, 1926).
Descartes, Le Philosophe au masque (Rieder, 1929).

Descartes. Le Discours de la Méthode. Notes de P. Rives. Introduction, par Maxime Leroy (Le Centaure, Paris, 1928).
Proudhon. De la Capacité politique des classes ouvrières. Introduction et notes, par Maxime Leroy (Œuvres Complètes de Proudhon, sous la direction de C. Bouglé et H. Moysset ; Marcel Rivière, Paris, 1924).
Nos Landes, ouvrage collectif (P. Chabas, Mont-de-Marsan, 1928).

MAXIME LEROY

15684

TAINE

avec huit planches
hors-texte

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

—

MCMXXXIII

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright by les Éditions Rieder, 1933

A Lise et à Lucien Granger

M. L.

AVANT-PROPOS

Ceux qui cherchent comment naissent, se développent et meurent les doctrines, les intérêts économiques et les institutions doivent-ils se borner à dépouiller des textes, à analyser ou à assembler des faits sans jamais chercher à atteindre l'être humain, non pas tous les hommes dans leur généralité anonyme et confuse, mais une personnalité ayant propre et privé nom à l'état civil, tel marchand, tel utopiste, homme d'État ou navigateur ? La description et l'explication des phénomènes sociaux sans de tels retours individuels, de tels examens psychologiques, ou, si l'on veut, de tels relais biographiques, inclinent presque fatalement, en dépit du talent de l'économiste ou du philosophe, à un savoir stylisé, difficilement utilisable par les praticiens auxquels, en fin de compte, toute étude de cet ordre est destinée. Ne devrions-

nous pas, de temps en temps, gens de l'observation sociale, étudier, d'une façon détaillée, un écrivain, un homme politique, un philosophe, un administrateur pour nous rappeler à nous-mêmes, au cours d'études que guette l'excès d'abstraction, l'incertitude de nos constructions sociologiques, psychologiques ou historiques au regard de l'avenir même le plus proche ?

Le philosophe politique ne devrait pas plus éloigner de lui ces rapprochements d'êtres et de doctrines, ces intimités biographiques, que ne peut rester indifférent aux innovations jardinières le botaniste qui sait qu'elle lui révèleront bien des arcanes de la nature en multipliant devant ses yeux de merveilleuses réussites florales. Le statisticien qui, si longtemps, aligna des valeurs inutilisables à force de généralité, nous incite aujourd'hui à de telles curiosités, en particularisant de plus en plus ses constatations numériques par famille, par catégories de sexe, de profession, de localité, au point de dessiner presque une figure humaine au bout de certaines de ses interminables colonnes de chiffres.

On sait jusqu'à quelle abstraction vont

les juristes qui amenuisent à outrance les notions juridiques les plus pratiques : seraient-ils aussi abstraits s'ils usaient de ces relais, en contant dans le détail quelques procès particuliers, en pénétrant dans le for intérieur de certains criminels, des praticiens de la procédure et de l'éloquence judiciaire ? Ils surprendraient là, soyons-en certains, quelques secrets sur la façon dont s'accommode la théorie à la pratique, la pratique à la théorie, l'individuel au social, le social à l'individuel.

En étudiant un Descartes, un Fénelon, un Saint-Simon, un Stendhal, peut-être, demain, un Sainte-Beuve ou un Sieyes, j'ai voulu, ce que je vais modestement tenter avec Taine, personnaliser, sur quelques points, des doctrines, des philosophies dont on oublie trop, malgré les leçons de la sociologie, qu'elles sont l'œuvre d'hommes d'un certain temps, d'un certain besoin, d'un certain milieu, d'une certaine tendance psychologique. Les mots les plus abstraits, ce devrait être un truisme, expriment un tempérament, un milieu, c'est-à-dire quelque chose qui est tout à la fois très particulier et très général ; les biogra-

phies littéraires ont permis de vérifier le fait avec abondance.

Trop de concepts moraux ou politiques, qui servent à juger les hommes d'action ou de pensée, sont formulés de telle façon qu'ils contiennent rarement ces éléments de nature à expliquer les tâtonnements de la pratique, à rendre raison du « désordre » de cette pratique, tant ils sont bien ordonnés, compassés et abstraits. On prétend ne retenir que l'essentiel des idées, mais n'est-ce pas les priver de toute leur originalité particulière, la couleur et le mouvement tombant avec les branches émondées ! Bien des accusations de palinodie s'effondreraient si l'exposé des principes du *credo* révolutionnaire, sous la plume de Mathiez ou d'Aulard, de Madelin ou de La Gorse, tenait compte, dans le détail, des nuances du vocabulaire, du moment, du caractère psychologique de leurs auteurs. C'est le ton qui fait la chanson, disent les bonnes gens. N'hésitons pas à écouter, à voir vivre les philosophes abstraits aussi bien que les écrivains pittoresques ou sentimentaux, les philosophes et les historiens aussi, si du moins nous ne voulons pas dépouiller leur pensée de la

vie plus ou moins trouble qui ne doit pas, parce qu'elle a été imprimée, cesser de l'animer et même de l'alimenter.

Tout cela, qui est vrai au yeux de la plupart des critiques littéraires, l'est à un bien moindre degré, s'il l'est même à un degré quelconque, pour les philosophes et même les observateurs sociaux, comme si un mot dit à tel moment par tel philosophe ou tel observateur, en apparence objectif, avait le même sens dit à un autre moment, par tel autre : le sens biographique anime la critique littéraire, il anime rarement l'historien des idées ou l'observateur social. Fait à peine croyable, le philosophe Hamelin a publié ses belles études sur Descartes sans s'intéresser à sa biographie, c'est-à-dire sans tenir compte du fait qu'il parlait au XIX^e^ siècle d'un philosophe du XVII^e^ siècle.

Non seulement il faut retrouver l'accent particulier à chaque métaphysicien, à chaque juriste, à chaque économiste, à chaque historien, mais encore rechercher si tel inventeur d'idées ou tel animateur d'émotions, si tel assembleur de faits, n'a pas eu plusieurs accents, n'a pas vécu double ou

triple personnage. Ne connaissons-nous pas, de nos jours, des catholiques et des protestants athées ? Comme disait Joseph de Maistre, il n'y a rien de si difficile que de n'être qu'un, et on ne sera pas étonné d'apprendre que ce propos rendait songeur l'auteur des *Lundis*. M. François Porché a montré jusqu'à quelle monstruosité Verlaine avait poussé le pluralisme psychologique. Nous sommes tous remplis de « moi » que nous ignorons nous-mêmes ; et tous ces « moi » guident notre main. Serait-ce par hasard que Descartes aime les mots *biais* et *feinte;* Sainte-Beuve, les mots : *insinuer*, *modéré*, *coulant*... ?

Les relais biographiques, auxquels nous pensons comme à une école d'expérimentations pratiques, nous aideraient à saisir sur le vif ces diversités suggestives, qu'il s'agisse d'un Durkheim, d'un Bergson ou d'un Taine : dénommées inexactement contradictions et illogismes, ou désordres et dissonances dans les doctrines et les institutions, elles sont le miroir de la psychologie des auteurs de ces doctrines ou des rédacteurs de ces institutions, les unes et les autres décrites ou formulées par et pour

un homme standardisé que nos villages, nos villes, nos champs, nos usines, nos comptoirs ignorent, comme l'ignorent la famille, l'officine de procédure ou la prison. Depuis Thomas Morus, on a bien souvent dénoncé le vide du concept de l'homme en général ; il suffit de lire un grand nombre d'auteurs contemporains pour voir qu'une telle critique ne s'est pas encore transformée, d'une façon courante, en règle équitablement objective.

Déclarerons-nous subalternes, par principe, les incidents de pensée ou d'action localisant, dissociant et diversifiant un esprit, par delà notre besoin de logique ? En dénommant exception, erreur ou faute ce qui, d'une façon générale, est marque d'un esprit, d'un pays ou d'un temps, c'est agir un peu à la façon des automobilistes pressés, qui, rêvant d'une route sans villages, sans montées ni descentes, d'une route droite, monotone, ou « logique », demeurent indifférents et même se montrent hostiles aux paysages qu'ils traversent, les rampes et les villages étant à leurs yeux comme autant d'erreurs du sol au regard de la vitesse, des injures de l'espace au temps...

Faguet dira tranquillement, dans la préface de ses *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, que son livre « est l'histoire d'une grande illusion et d'une déception considérable », comme s'il pensait (et il pensait) que Bonald, Joseph de Maistre, Benjamin Constant, Mme de Staël, Royer-Collard et Guizot auraient pu et dû penser autrement qu'ils n'ont pensé ; et il n'a tenu un tel propos, si profondément intelligent fut-il, que parce qu'il croyait probablement qu'un même esprit, uni, sage et prudent, est dépositaire en chaque temps, pour tous les temps, d'une sagesse et d'une logique supérieures et comme étrangères aux circonstances. Les relais biographiques n'ont pas été profitables au célèbre critique comme nous souhaitons qu'ils le soient à nous-mêmes ; le temps nous aidera sans doute à perfectionner la méthode. Il croyait que nos espoirs peuvent ne pas être constamment trompés et que nos prévisions idéologiques ou nos calculs politiques ne sont pas communément déjoués. Serait-ce possible ? Nous manquons là d'une bonne philosophie de l'histoire pour nous expliquer ce phénomène social qu'il dénommait illusions et

déceptions ; et il n'est pas douteux que c'est l'histoire de la psychologie humaine, saisie à des époques diverses en quelques hommes intéressants, qui nous donnera l'explication, en nous montrant l'esprit en perpétuelle espérance et en perpétuelle désillusion, pour parler comme Faguet. Faudrait-il s'étonner et s'attrister que l'esprit humain ne soit pas prophétique ? L'histoire de la science elle-même ne nous montre-t-elle pas le rythme de la pensée dont la loi, Émile Picard l'a bien montré dans sa *Science Moderne*, est de changer perpétuellement de point d'appui, c'est-à-dire de nous conduire d'illusion en illusion ? Mais est-ce d'illusion ou de désillusion qu'il faut parler, si c'est la loi même de l'esprit humain de vivre dans l'incertain et dans l'éphémère, en s'imaginant néanmoins dominer une société et une nature sans complaisances et rétives à nos appels ?

On étudie la pensée d'un Descartes et même d'un Taine, de notre voisin Taine, comme si cette pensée était étrangère à tant de particularités venues du fond même de soi, œuvre d'un individu chez qui la philosophie serait une chose et l'être une

autre, sans liaison ni dépendance, sans interférences physiologiques ou économiques parmi les obscures radiations de l'intimité. Vraiment, cela n'est-il d'aucune conséquence pour la compréhension de sa métaphysique que Descartes, par exemple, qui se donne les apparences d'un grand zèle catholique, fasse baptiser secrètement sa fille par un pasteur protestant et ne songe point à accomplir son vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette ? Descartes penseur, privé de telles communications avec sa vie, de ces précisions biographiques si caractéristiques, n'est plus qu'un automate mystérieux ; et, au surplus, on comprend que la postérité qui l'ignore comme homme, se soit détournée de lui pour se donner tout entière aux *Pensées* d'un Pascal si confondues avec tout lui-même, à tous les moments.

En dépit des naturalistes de l'esprit, on voit ainsi, de nos jours, Descartes ou Kant, Taine ou Renan, échapper en quelque sorte à leur être et à leurs temps, leurs pensées étant critiquées intemporellement, si l'on peut dire, sur le plan d'une logique philosophique ou littéraire qui ne veut connaître

ni l'histoire, ni la psychologie, ni la sociologie, ou qui ne veut les connaître qu'épisodiquement. On croirait, à lire certains écrivains contemporains comptant parmi les meilleurs, que ces grands hommes ont vécu dans des régions neutres, dans des limbes puérils, là où ne parviennent ni bruit, ni lumière, ni regard, là où il n'y a ni faiblesses, ni tentations, ni gouvernement, ni compétitions économiques. Il est curieux, pour retenir ce cas, de voir un historien de la qualité de Charles Seignobos, adresser, d'historien à historien, des reproches à Taine sans faire retour vers le temps où l'auteur des *Origines* travaillait, sans tenter d'expliquer ses tendances intellectuelles, ses défauts ou ses qualités, en les ramenant à des particularités psychologiques ou chronologiques.

A aucun moment, Taine n'est remis par M. Seignobos dans son milieu, pour être expliqué dans ce que l'on appellera tout son être ou sa nécessité ; il ne nous le montre pas allié à ses prédécesseurs et à ses contemporains par des acceptations, des critiques ou des influences inexprimées. Il y a les fautes techniques de Taine, juste-

ment critiquées, mais il y a aussi l'esprit de Taine, la position scientifique de Taine dans son temps, sa méthode s'efforçant sur le plan des sciences de la nature de rattacher les cas particuliers de la littérature ou de l'histoire à des ensembles, à la société. Taine apparaît, dans ces quelques pages de l'éminent historien, comme un accident extraordinaire, esprit naïf, cerveau enfantin gouverné par une insuffisante technique : cela rend indistincte et même impénétrable l'influence de Taine sur quelques-uns des écrivains et des artistes les plus intelligents de son temps, Paul Bourget, Albert Sorel, Maupassant, Zola, Barrès et nous cache, en même temps, la part énorme qui lui revient, d'après Durkheim, Bouglé et Mathiez, dans l'élaboration de la sociologie contemporaine (1).

Léon Brunschvicg a consacré à Taine un des chapitres les plus denses de son admirable livre sur la formation de la pensée occidentale : généreusement mêlé aux orages de son temps, le profond penseur

(1) Voir cette étude de Ch. Seignobos dans : PETIT DE JULEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature françaises*, t. VIII, Paris, 1899, p. 267 et suiv.

ne nous en a pas moins donné du philosophe de l'*Intelligence* et de l'historien des *Origines* une critique dégagée des circonstances scientifiques, sociales et politiques, sans parler des pédagogiques, au milieu desquels a circulé, parfois dangereusement, son illustre archi-cube. Pages d'un magnifique ton intellectuel, mais curieusement dégagées du temporel d'il y a quatre-vingts ans ; différentes, sur ce point, de celles qu'il a consacrées à Pascal, belle suite de connexions idéologiques et biographiques (1).

Constamment on objecte à des auteurs ce qu'ils auraient dû faire, sans se contenter de ce qu'ils ont fait. Adversaire de ses prédécesseurs éclectiques, Taine a donné à ses jeunes contemporains inquiets de nouveauté un frisson inédit, que veut-on de plus ? C'est trop demander à un philosophe ou à un moraliste important, qui cependant ne s'appelle ni Spinoza, ni Gœthe, d'alimenter la curiosité et l'inquiétude immédiates pendant plus de quatre-vingts ans, ce qui est le cas de Taine dont l'influence, née autour des années 50, a décliné de 90 à

(1) *Pascal.* coll. Maîtres des littératures, Rieder.

1900. Il a eu sa route ; et c'est cette route qu'il nous faut reprendre, nos pas dans ses pas, notre ombre mêlée à la sienne, en l'évoquant biographiquement, si nous voulons retrouver le geste de celui qui, sans cet effort, n'est plus qu'un amas poussiéreux de livres incompréhensibles.

Taine, artiste, historien, philosophe, a soulevé des colères qui ne sont pas apaisées ; colères à caractère tout politique, et là est peut-être l'explication de la singulière disgrâce dont souffre sa mémoire.

Il a écrit sans ménagements une histoire de l'ancien régime ; il aurait eu pour lui les adversaires de la monarchie s'il n'avait fait aussitôt une cruelle description de la dictature jacobine, sortie de la « canaille urbaine ». Son portrait du « condottière » corse, lui suscita d'autres embarras, même mondains, et d'autres attaques véhémentes, quelques-unes bassement grossières, par exemple, dans la brochure du prince Jérome Napoléon contre les « détracteurs » de l'Empereur. Isolée, chaque vérité politique est pauvre ; c'est ce que son porteur ignore toujours ; aussi ces monarchistes, ces jacobins, ces bonapartistes irrités montrèrent-

ils vite à Taine que même les plus intellectuels d'entre eux n'étaient pas disposés à regarder, avec des yeux impartialement intéressés tant d'opinions contraires à leurs partis, à leurs préjugés ou à leurs opinions philosophiques. Cousin est de ceux qui ont montré que même une philosophie pouvait être terriblement un parti ; et un parti intolérant, Taine l'avait appris à ses dépens le jour où il fut refusé à l'agrégation de philosophie, en 1851.

C'est peut-être dans l'Université qu'il a rencontré le plus d'hostilité, une hostilité d'un tour assez curieux, que son idéologie ne suffit pas à expliquer. L'extraordinaire rectitude morale de sa vie aurait dû le préserver non de la critique, bien entendu, mais de ce ton en contraste si étonnant avec l'amitié admiratrice des gens de lettres les plus éminents, Sainte-Beuve ou Bourget, Zola ou Anatole France. Trouvera-t-on une explication dans sa charge contre Cousin, dans les *Philosophes classiques ?* Si éloignés fussent-ils de Cousin, les philosophes qui sont arrivés à la vie de l'esprit après 70 n'auraient-ils pas inconsciemment détesté en Taine l'auteur de ce pamphlet contre la

plus puissante philosophie née de l'Université au XIXe siècle ? En attaquant le fondateur de l'Eclectisme, Taine n'attaquait-il pas, indirectement, jusque en son intimité et sa légitimité, l'institution universitaire elle-même, dans la personne de cet impérieux régent ? Reprenons une expression de Taine pour dire qu'il a profané des « reliques illustres ». Si l'esprit de l'homme le plus novateur reste dominé par le passé, plus qu'on ne le pense communément, il y a peut-être dans cette survie de très vieilles et honorables traditions philosophiques, le levain secret de cette mauvaise humeur tenace. Il y a dans toute institution, même dans la plus intellectuelle de toutes les institutions, une solidarité en quelque sorte familiale dont ses membres ne sentent pas toujours que son ardeur les mène... Voilà la question posée : on laisse à de plus experts le soin d'y répondre, textes dans les mains.

★

Peu d'hommes, plus que Taine, ont besoin de rejoindre leur milieu pour être

compris. Fils de bourgeois aisés, prudents et modérés, il a subi, après 71, du fait de la victoire républicaine, une sorte de dépréciation intellectuelle qui appelle plus l'explication que la critique ; son cas est celui d'un très grand nombre de ses contemporains, des contemporains de son rang, un Flaubert, un Renan, un Mistral.

Première faute, dit-on : il a fait acte d'adhésion au régime du coup d'État de Louis Bonaparte ; on le lui impute à erreur morale ; deuxième faute, on lui reproche d'avoir eu « peur » pendant la Commune et d'avoir écrit, sous l'empire de cette peur, une histoire de France qui ne serait pas sincère. Disons d'abord un mot du « partisan » Taine en posant cette question : ses deux critiques, Mathiez et Aulard, l'un défenseur de Danton, l'autre de Robespierre, n'ont-ils pas écrit (question de talent et de probité mise à part) en partisans ? Je ne connais pas d'histoire plus passionnée que celle de Mathiez. Taine, partisan comme ceux-ci le furent plus tard, serait-il blâmable, en outre, d'avoir péché contre l'esprit, par manque de courage, infidèle à lui-même ?

Contrairement à l'opinion d'Alphonse

Aulard, dans son alerte et si injuste pamphlet, *Taine historien de la Révolution française* (1907), l'auteur des *Origines* fut toujours un modéré en politique, un homme craintif, un homme morose, ayant peur de l'action et des hommes d'action : les événements de la Commune n'ont pas suscité en lui un « conservateur épouvanté et furieux », mais libéré plutôt que fait naître un conservatisme profond s'ignorant peut-être lui-même, inaperçu du dehors, masqué jusqu'alors aux yeux du public, par des audaces philosophiques. C'est ce que M. Albert Mathiez, sévère à Taine, a noté avec perspicacité. Il n'y a jamais eu, comme on est encore tenté de le croire, un pont qu'il aurait détruit par la suite, entre sa philosophie anti-spiritualiste, son espèce d'athéisme plus ou moins précis, et ses opinions civiques. Dans son âge mûr, il est resté le citoyen adversaire de la démocratie qu'il fut lors du coup d'État, parce qu'elle s'asservit à un Napoléon, à un aventurier. C'est, au fond, la démocratie plébicitaire qu'il a méprisée à travers les temps, avec constance. La tendance des *Origines de la France contemporaine* est tout entière, idéo-

logiquement, dans ses livres antérieurs, ne serait-ce que dans ces quatre ou cinq mots de l'introduction de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, qui date de 1863 : « Cette épaisse démocratie où nous étouffons... »

Voici ce qu'il écrit en 1856, déjà maussade et a-civique : « Je vois bien que chacun poussant un peu à la roue, les trente-six millions de mains feront avancer la machine. Mais chaque effort et chaque ouvrier est si imperceptible que tout au plus on peut pousser par conscience ; il est absurde de pousser avec enthousiasme, et par espérance de voir un grand mouvement (1). »

Taine, au moment où ses travaux historiques font dériver la ligne de ses curiosités, vers la fin de sa vie, demeure le philosophe chagrin et mécontent qu'il était à son début : c'est l'objet de ce chagrin qui a changé, non le sentiment profond qui l'inspire. Les politiques, « quelques milliers de parleurs », lui ont toujours fait horreur. Il exprime un vieux mépris lors-

(1) Taine, *Vie et correspondance*, t. II, p. 130 (Lettre à Édouard de Suckau, 22 janvier 1856).

qu'il écrit dans son *Ancien Régime*, le corps « est malade par nature », la santé « n'est qu'une réussite fréquente et un bel accident » ; ou ceci : « J'ai toujours eu des idées grises à l'endroit de la France (1). » Oui, toujours, des idées grises, et sur tout.

Le ressort de tels jugements on le trouvera dans l'état de santé du philosophe, dans son système nerveux ; ajoutons dans ses calmes traditions familiales. C'est un homme né avec une chair triste. Cherchons de ce côté un thème psychologique central, sa tendance maîtresse. Il est chagrin, en psychologie, en esthétique, en morale, en histoire, en métaphysique ; il est stoïcien parce qu'il est honnête, et il est chagrin parce qu'il est malade. Lorsque l'heure de l'histoire est venue, son caractère ne s'est pas modifié ; toute sa correspondance de jeune homme l'explique, insistons sur ce point, et l'explique bien, précisément à la manière tainienne, en nous le montrant prisonnier de son milieu et de lui-même, marqué par le temps où la démocratie s'était reniée elle-même, lors

(1) TAINE, *Vie et correspondance*, t. III, p. 55.

de l'opération de police du prince-président.

Chez Mistral la crainte s'exprima plus vivement que celle de Taine, puisqu'il adhéra au Carlisme : « Place au Christ et au Décalogue ! Hors de lui et hors de là, il n'y a que pourriture, sauvagerie ou dissolution ! (1) »

L'évolution de Mistral serait-elle moins extraordinaire que celle de Taine ?

Il n'a pas dévié de sa ligne, moralement, c'est l'objet de ses études qui a varié, la tendance conservatrice s'accusant avec l'âge, bien entendu, car nous serions en présence d'une bien pauvre chose humaine, si la tendance de 51 était restée constante au cours des temps, sans enrichissement d'expérience et de savoir, sans renforcement des traits du dessin, sans accumulation, sur la palette du peintre, de couleurs de plus en plus vives, le fond de la toile gardant on ne sait quelle teinte funèbre.

Chaque historien, si objectif soit-il, exprime des préférences non scientifiques, M. Charles Seignobos en a fait l'aveu mé-

(1) A. Camdessus, *Mistral était-il carliste ?* Bayonne, 1932, p. 23 et 24.

morable, avec franchise, dans l'introduction de son *Histoire politique de l'Europe :* Taine doit profiter de cet aveu ; et il tirera, dans cet ordre, un autre bénéfice du fait trop oublié que Proudhon, dont le courage moral n'a jamais été contesté, conseilla à son ami Lefort de prêter serment de fidélité à l'Empire, inclinant lui-même à la conciliation et au ralliement. Il y a bien des façons d'être courageux et indépendant. Taine a marqué son indépendance en critiquant les maîtres de son temps, en fuyant les honneurs que la République lui eut prodigués à son premier geste de ralliement ; en se détachant des croyances religieuses, dans un milieu dévôt ; en jetant sur le plan de la chimie la vertu et le vice, produits comme le sucre ou le vitriol : cette indépendance de pensée, voilà son courage. Rien en lui d'un P.-L. Courrier ou d'un Baudin ; en lui nulle fureur guerrière, nulle turbulence tribunitienne ; à chacun son lot, ou sa façon de courage, sa teinte, sa tendance, sa chaleur de sang. Fallait-il donc, pour qu'il trouvât grâce devant certains critiques, qu'il ait revêtu un rôle d'exaltation civique auquel se sont

dérobés un Descartes, un Henri de Saint-Simon, un Gœthe, un Sieyes, un Stendhal ? L'attitude de ces grands esprits, de ces honnêtes gens, ne doit-elle pas nous suggérer une conception complexe de la grandeur et de l'honnêteté ; ne nous suggère-t-elle pas d'écrire que Taine mérite bien l'explication que nous venons de tenter brièvement et non point une cruelle et aveugle condamnation ?

Nous venons de dire qu'il y a du malade en lui ; ajoutons qu'il y a en lui de l'homme qui a été orphelin, tout enfant, de l'homme qui a été élevé par une mère seule ; bien des choses sont expliquées en Sainte-Beuve par les mêmes circonstances. Prenons Taine tel qu'il fut. Il est ce qu'il a été, raisonneur, passionné, poète ; et reprocher telle particularité à cette admirable machine à penser, c'est se tromper sur son fonctionnement ; c'est aussi faire la partie trop belle aux ambitieux et aux coquins des lettres qui ont su plier avec souplesse pour rester en contact avec les gouvernants ou le gros de l'opinion. Ce n'est pas le cas de Taine. La manière de penser compte ; et celle de Taine fut belle et forte, désintéressée ;

c'en est assez pour sentir naître l'amitié.

Ce que l'on pourrait peut-être lui reprocher, c'est d'avoir manqué de chaleur humaine. Voici deux phrases significatives empruntées à deux lettres de jeunesse : « Je n'éprouve le besoin de causer à personne ; je regarde et songe. » Et : « Je suis bien content d'avoir fait ce voyage (Hollande, Allemagne) sans camarade (1). »

Quelques-uns voudraient que cet iconoclaste, qui a jeté bas la statue de Cousin non sans fureur néophite, eût montré plus de passion sociale, de l'indignation, quelque saint-simonisme, comme Renan, qui, à de certains moments, s'aperçut que la critique sociale avait donné aux choses économiques le visage de souffrance du prolétariat naissant. Il n'a pas eu son heure de chimère sociale. D'autres regrettent que Taine n'ait rien voulu livrer de son intimité, reculant devant toute confidence avec une sorte d'entêtement qui, par ce côté, jette peut-être sur sa personne on ne sait quoi d'un peu borné, imprime à sa figure un pli légèrement désagréable. C'est là, du moins je veux le

(1) TAINE, *Vie et correspondance*, II, p. 170 et 169.

penser, le secret de la lente désaffection dont « M. Taine » est la victime, injustement, je le répète, si l'on veut apprécier avec équité, avec une pleine intelligence historique, ses admirables dons intellectuels, son courage moral ; mais, faisant un retour vers la postérité oublieuse, comment reprocher sans nuances aux générations d'après le *Disciple* (1889) de s'écarter d'un homme qui n'a voulu leur apparaître que sous des traits géométriques, se privant de ces rayonnements d'intimité qui échauffent encore les lecteurs de Montaigne, de Spinoza, de Gœthe ou de Sainte-Beuve, de Renan et de Stendhal, après tant d'années, grâce à Lucas et à Colerus, grâce à Eckermann, à Troubat, grâce aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, grâce aux *Essais*, aux *Souvenirs d'égotisme :* peut-on devenir immortel autrement que par une fiche littéraire si on ne laisse pas derrière soi une image où se réfléchit une sensibilité ? C'est là ce que n'a pas voulu Taine, qui aurait souhaité que l'on ne sût pas qu'il fumait, aimait le café, les fleurs, la marche, la natation, qu'il était comme nous tous faible, pêcheur, plein d'appétits, menant au fond de lui-

même quelques drames, cet émouvant conflit de la croyance religieuse avec des tendances sceptiques et un fort besoin d'un *credo* social, celui-ci marquant le philosophe d'un sceau de grand bourgeois au siècle des révolutions ouvrières.

Parlons pour lui. Que n'avons-nous pu feuilleter les carnets et les lettres restés inédits où ce pauvre grand esprit, victime de son puritanisme provincial, de sa morosité et de sa mauvaise santé, a voulu dérober sous un voile taché d'encre les souffrances et les petitesses qui l'eussent grandi à nos yeux ! Les *Cahiers* d'un Barrès qui, de son vivant, m'apparaissait inhumain à force d'égoïsme intellectuel, de cruauté politique et de concentration sur soi, montrent tout ce qu'un écrivain peut gagner à se laisser surprendre nu dans la sincérité de ses curiosités, de ses défaillances et de ses tourments, en s'abandonnant à quelques confidences désordonnées, même à demi sincères. C'est parce que j'ai deviné, à travers ses réticences et les prudences de ses héritiers — fidèles aux volontés du maître — une partie du drame qui l'agitait, que je me suis senti porté vers lui, à l'heure où com-

mençait à se faner en moi le charme purement intellectuel se dégageant de son œuvre; et c'est la raison qui m'a poussé à donner de sa mort un tableau détaillé : enfin, à cette heure suprême, l'homme apparaît dépouillé de ses prudences, faisant un aveu de soi que je trouve magnifique.

Détaché de tout, de lui-même, de son œuvre, qu'il laissait inachevée, sceptique, pour tout dire, Marc-Aurèle l'accompagne, pendant ces heures décisives durant lesquelles on est, coûte que coûte, sincère avec les autres et avec soi-même. La mort donne du relief à une vie, et on sait tout ce que Socrate doit de gloire à la sienne. L'histoire des derniers moments de Taine doit rejaillir sur toute l'œuvre, pour réchauffer l'homme de cette lumière sans laquelle une œuvre littéraire ne saurait survivre aux circonstances qui lui ont donné son premier sens historique. La postérité a toujours renouvelé le sens des œuvres au bénéfice des grands hommes qu'elle a adoptés ; et elle ne les a adoptés que parce qu'elle a pu se livrer à ce travail généreux d'adaptation sentimentale. Que de professeurs ont travaillé à découvrir du roman-

tisme dans les classiques, du classicisme chez les romantiques, puis du romantisme dans les réalistes, transfusions chronologiques faites pour faciliter ces transfigurations, ces transplantations ou ces survies littéraires !

Il faut voir l'homme déborder l'œuvre du philosophe ou, plutôt, la rejoindre, pour que celle-ci acquierre sa pleine signification, grâce à de fréquents renouvellements historiques, c'est-à-dire intellectuels et sentimentaux. N'obéissons-nous pas d'instinct à cette nécessité, lorsque nous cherchons dans les papiers intimes des assembleurs d'idées ou des faiseurs de songes, une explication et, à vrai dire, un agrandissement de leurs pensées ou de leur art, si petites ou vilaines soient parfois nos curiosités d'alcôve ou de cabaret ? Il y a dans telle lettre d'Hugo jupitérien à Sainte-Beuve foudroyé une grandeur, un souffle, une générosité qui, en me donnant le sentiment immédiat de la spontanéité épique du poète, si je puis dire, me font comprendre sa poésie autrement que comme un jeu, l'étourdissante jonglerie d'un artiste prodigieux : j'y sens désormais une vraie gran-

deur, celle que confesse, en pleine crise, cette lettre célèbre, cette lettre frémissante d'humaine colère et de pardon vraiment inhumain, cette lettre qui d'un bond emporte en pleine épopée la pauvre misère sentimentale du poète, du mari et de l'ami.

★

Je n'ai pas songé, en ces quelques pages, à écrire une biographie de Taine, ni même à crayonner son portrait : ce que j'ai cherché, c'est à retenir trois ou quatre points de son travail ou de sa vie, avec l'intention d'y insister en historien des idées, en observateur curieux de voir comment s'est formée cette singulière psychologie, à de certaines dates, dans un certain cadre naturel et social.

Dans une pensée, on peut être moins intéressé par son thème, dont les limites chronologiques marquent trop promptement les limites intellectuelles, que par sa part de sociabilité, ou, plus exactement, par ce qu'elle contient d'humain, d'humain souffrant, pensant, espérant, défaillant. C'est l'homme qui est passionnant, son

geste, son regard, son rêve, l'artiste cherchant des formes ou victime de ses émotions, l'homme à la poursuite des idées et peinant pour les exprimer. Voilà le jeu des muscles, la tragédie des sentiments, voilà ce qui me semble plus intéressant que le résultat lui-même, ou, plus exactement, je ne puis comprendre ce résultat, je veux dire l'œuvre, qu'en fonction de cette part d'humain où les Anciens dénonçaient parfois l'influence secrète d'un dieu.

J'avoue, en toute humilité, que je reste assez indifférent à la pensée politique précise d'un Chateaubriand ou d'un Bonald, d'un Balzac, d'un Taine ou d'un Stendhal, et même à leurs conceptions religieuses ou morales. Ce qui m'attache à ces grands esprits, c'est leur façon de sentir ou de s'exprimer, leur passion, le ton du thème plus que le thème ; et puisque je veux les comprendre, je ne dois pas trop chercher à retrouver en eux ce qui est déjà en moi. Les familles spirituelles se fondent aisément en une seule société, sous un ciel apaisé, comme les îles d'un archipel, dès que l'on ne veut être sensible qu'aux diversités d'intelligence, de talent et de probité.

N'est-ce pas joie d'élargir ainsi le paysage et l'horizon de ses navigations sans avoir à craindre les incommodités des brusques changements de climat !

La délicatesse, la clarté, la puissance d'un esprit, le bonheur d'expression qui fait de lui un magicien verbal ou un singulier algébriste, un peintre chatoyant, un musicien ou un graveur, l'imagination qui l'aide à donner de l'ordre et de la lumière à la vie, voilà mille vertus, mille dons qui ne dépendent pas ou ne dépendent guère des opinions philosophiques ou sociales de l'écrivain.

Arrivons à lire Taine ou Renan avec des yeux amis, sans les diminuer et nous diminuer nous-mêmes en rattachant de tels hommes à nos misères partisanes. Nous avons besoin surtout de ceux qui ne pensent pas comme nous ; persuadons-nous qu'*autre* ne veut pas dire contradictoire ; et qu'est-ce qui est contradictoire dans la diversité des temps qui se suivent ou à l'intérieur d'un temps ? A Taine, historien dogmatique et artiste passionné, refuserons-nous le bénéfice d'une telle attitude ? A celui qui écrivait : « Tels que des flots

dans un grand fleuve, nous avons chacun un petit mouvement et nous faisons un peu de bruit dans le large courant qui nous emporte ; mais nous allons avec les autres et nous n'avançons que poussés par eux. »

Les rapports sociaux inspirent tant d'idées, courent vers tant de tendances, il y a une telle diversité dans l'esprit des hommes d'un même temps, dans un même esprit, que l'on priverait sa critique de tout horizon si l'on prétendait, avec humeur, retenir les uns ou éloigner les autres parce qu'ils pensent ceci ou cela. Qu'il y ait des esprits dogmatiques pour qui un choix est nécessaire, nul ne le niera ; et cela n'est pas en question. Ce que l'auteur de ces lignes prétend ici, simplement, c'est confesser au regard de Taine des curiosités qui entendent être sympathiques à toutes les formes d'idées comportant dans son œuvre beauté ou utilité, puisqu'il n'y a pas d'autres moyens de comprendre l'homme et de s'intéresser à l'idéologue, honnêtement.

I

TAINE ET NOUS

> Le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille consiste dans la pensée du travail que les autres feront plus tard.
>
> TAINE,
> *Essais de critique et d'histoire*, p. XXXI.

> La vie est un laboratoire où l'on pense.
>
> TAINE,
> *Essais de critique et d'histoire*, p. 14.

CRITIQUER TAINE était et reste une œuvre relativement facile ; les mouvements de la sensibilité esthétique autant que les acquêts de la science démodent vite un écrivain. Lui, réaliste, il a créé une espèce de métaphysique nouvelle ; une courte métaphysique, mais enfin une métaphysique qui ne s'accroche plus aux « transcendances » actuelles. Son ami Paul Bourget lui a déjà fait l'objection avec force, en 1890, dans ses

Essais de psychologie. L'auteur de l'*Intelligence* a durci la science, ou, plus exactement, inventé une conception exagérément logique de la science ; il a méconnu, plus qu'il ne l'a cru, l'hétérogène et l'exceptionnel, en ramenant la diversité psychologique à l'unité d'une faculté maîtresse ; et pour tout résumer on pourrait peut-être conclure avec Léon Brunschvicg, que « son œuvre révèle (non pas constamment, mais parfois) la confusion d'un langage scientifique avec une pensée littéraire (1) ».

Tant de critiques seraient-elles assez décisives pour balayer Taine de l'histoire philosophique et littéraire du XIX^e^ siècle ? Y seraient assez disposés quelques historiens et quelques métaphysiciens. S'il fallait se résoudre à une telle exécution, il faudrait, en même temps, songer chimériquement à supprimer les deux ou trois générations qui ont été ouvertes par lui à la vie de l'esprit. S'il a eu des maîtres dont il a prolongé l'influence, Spinoza, Condillac, Comte, Hégel, il a eu des disciples, qui ont trouvé en lui leurs

(1) *Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Paris, 1927, II, p. 469.

liens communs. Si Taine nous aide à mieux comprendre ces maîtres et ces disciples, cela ne doit-il pas aussi nous aider à le mieux comprendre lui-même, à son tour ? Prenons-le tel qu'il fut, et tel qu'il demeure : un prince de l'esprit. Tel l'a vu Paul Bourget, en sa jeunesse.

Et aussi Maurice Barrès, qui a écrit, sur Taine, dans les *Déracinés*, en 1897, quelques pages pittoresques. C'est le plus sincère moment, et le seul gentiment gracieux, de la vie du romancier. Il fut naturel et presque candide, ce jour où il raconta la visite du philosophe à Rœmespacher. Un peu d'ironie ; très peu ; nul irrespect. Malgré le *Disciple*, qui l'avait critiqué, dans le personnage de M. Sixte, théoricien d'une science sans Dieu et sans morale transcendante, Taine avait gardé une indéniable influence sur une grande partie de la jeunesse : en voilà le témoignage durable, très différent de celui que Barrès avait rendu avec gaminerie étant plus jeune, à l'ami de Taine, à son autre maître, Renan.

Les *Huit jours chez M. Renan* sont loin de nous, et nous paraissent aujourd'hui bien puérils. Combien les pages des *Déra-*

cinés gardent plus d'accent ! Barrès, maître de lui, a su être simple, direct, en parlant de Taine, et, osons le dire, respectueux, quoique le respect n'ait jamais échauffé la figure aride de l'égotiste. Le respect, ou, si l'on préfère, l'absence de moquerie, était, dans l'occasion, une façon d'être délicatement sensible, puisque cette démarche chez son « professeur d'analyse » ne faisait que prolonger, sur le plan sentimental, l'adhésion de Barrès à une attitude d'esprit qu'il comprenait et admirait surtout en dilettante.

Il la comprenait (comme Paul Bourget, dans le *Disciple*, il est à peine besoin de le dire), parce qu'il avait démêlé l'existence de distances hiérarchiques entre lui et Taine. Barrès a été de ceux qui ont compris l'importance de pratiquer « la grande règle de la compréhension » ; ne faisons donc pas mauvaise mesure, ici, au page assagi, en songeant à ses lignes sur Gœthe aussi bien que sur Napoléon ou Ignace de Loyola, qu'il a loués, sans craindre de se diminuer par tant d'admirative subordination. « Il faut toujours dégager ce qui, dans une œuvre, dans un homme, a-t-il écrit, est

digne d'amour. » L'auteur de *Sous l'œil des Barbares* n'a jamais pardonné à Jules Lemaître d'être entré de plain-pied, sans façon, ou plutôt à la façon de son village tourangeau, dans l'intimité de Rousseau, pour parler de lui, comme d'un égal. Ce malheureux Jules Lemaître a eu la même aventure avec Renan, qu'il regarda de trop près : « un peu sot », cet indiscret homme d'esprit, a dit, depuis lors, Pierre Lasserre.

Taine illustre a rendu visite à Paul Bourget débutant ; c'est cette visite que transpose le récit de Barrès. Rœmespacher, qui, dans les *Déracinés*, figure Bourget, a le cœur soulevé d'émotion : « Mon maître, mon père... » Ainsi Destutt de Tracy avait fait une visite à Stendhal, en 1817, à son hôtel, qui était l'hôtel d'Italie, place Favart. J'adorais son idéologie, confesse Beyle, dans les *Souvenirs d'égotisme*. Nous aimons cette courtoisie, ces allégresses de l'esprit, ces gentils abandons du cœur. Que nos grands hommes sont jolis, eût dit Mme de Sévigné (1) !

(1) Il faut lire le court récit de Stendhal, p. 37, dans l'édition du *Divan*.

Ouvrons les *Déracinés :*

Le philosophe avait alors cinquante-six ans. Enveloppé d'un pardessus de fourrure grise, avec des lunettes, sa barbe grisonnante, il semblait un personnage du vieux temps, un alchimiste hollandais. Ses cheveux étaient collés serrés sur sa tête, sans une ondulation. Sa figure creuse et sans teint avait des tons de bois. Il portait sa barbe à peu près comme Alfred de Musset, qu'il avait tant aimé et sa bouche eût été aisément sensuelle. Le nez était busqué, la voûte du front belle, les tempes bien renflées encore que serrées aux approches du front, et l'arcade sourcillière nette, vive, arrêtée finement. Du fond de ces douces cavernes, le regard venait à la fois impatient et réservé, retardé par le savoir, semblait-il, et pressé par la curiosité. Et ce caractère, avec la lenteur des gestes, contribuait beaucoup à la dignité d'un ensemble qui aurait pû paraître un peu chétif et universitaire dans certains détails, car M. Taine, par exemple, portait cette après-midi une étroite cravate noire, en satin, comme celle que l'on met le soir.

Les yeux gris de Taine étaient remarquables de douceur, de lumière et de profondeur ; si l'on en croit la tradition, il avait les yeux de sa mère.

Ils étaient inégaux et voyaient un peu de travers ; exactement, il était bigle. Ce regard singulier avec quelque chose de retourné en dedans, pas très net, un peu brouillé, vraiment d'un homme qui voit des abstractions et qui doit se réveiller pour saisir la réalité, contribuait à lui donner, quand il causait idées, un air de surveiller sa pensée et non son interlocuteur, et ce défaut devenait une espèce de beauté morale (1).

Émotion vraie chez Rœmerspacher : « Son âme amollie par une émotion métaphysique » se sent remplie d'une voluptueuse poésie... Cette émotion marque à jamais Barrès, figuré par Rœmerspacher, des signes d'une sincérité esthétique qui sera plus forte que ses ruses littéraires et ses inconséquences politiques, puisque c'est elle qui, finalement, donnera à ses dernières

(1) *Les Déracinés*, 14e éd., I, p. 2 et suiv.

années l'espèce de remords moral dont la souffrance empreint ses *Cahiers* autobiographiques d'une humanité imprévue.

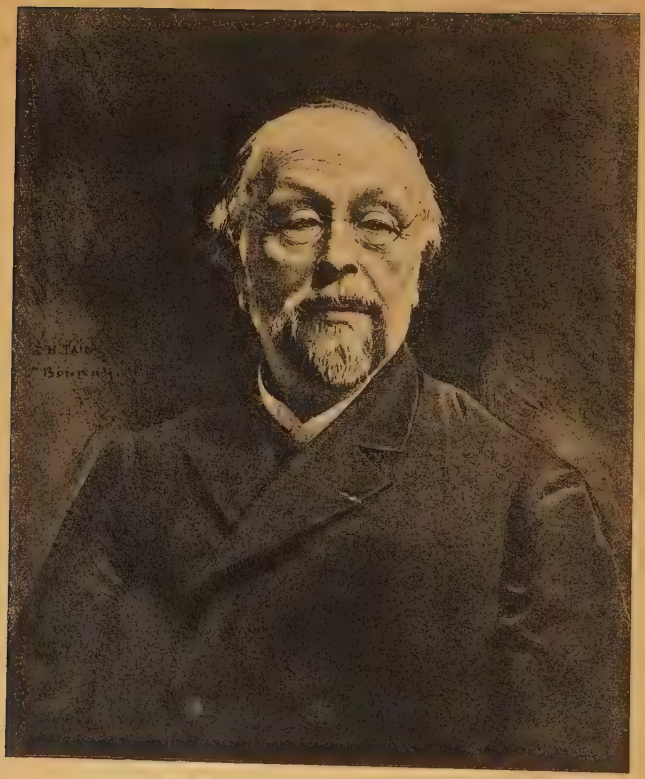
Que veut Rœmerspacher, lui et ses amis ? Il se sent embarrassé pour répondre à Taine qui pose ses questions minutieusement, avec un studieux regard de myope. Passer de l'absolu au relatif, de la substance ou de l'essence au phénomène, ce fut, dit Rœmerspacher, la grande affaire de la génération de Taine ; ou, en d'autres termes, faire entrer le positivisme de la science de Cuvier et Saint-Hilaire dans le savoir, l'art et le train ordinaire des choses ; oui, certes ; mais quelle est votre affaire, à vous, jeunes gens de 1880 à 1890 ? Rœmerspacher, élève du kantien Bouteiller-Burdeau, ne songe pas à s'évader des idées de relativité et de loi qui étaient solidement sa connaissance des phénomènes. Pourtant, il sent en elles une difficulté qu'il démêle mal. Rœmerspacher va-t-il passer sur un autre plan que celui de la science, pour trouver la règle morale, « l'absolu moral », que ne lui suggère pas le relativisme tainien, le monde des phénomènes ? Il n'entend pas Taine démontrant que la méthode

HIPPOLYTE TAINE (1860)

Dessin de Mme V. Letorsay, sœur de Taine *(collection de M. L. Dubois-Taine)*

Nous avons exprimé le regret que le public n'ait pu pénétrer dans l'intimité de Taine. Sa nièce, Madame G. Saint-René Taillandier, à qui nous devons de très belles études historiques, nous y fait pénétrer, grâce à ces quelques lignes si délicatement émues :

Jamais un être supérieur ne s'est penché avec plus de pénétrante attention sur la jeunesse qui l'entourait et n'a rendu la "vie privée" plus harmonieuse et exquise. Je pense même que c'est parce que chez lui la sensibilité était si frémissante qu'elle se dérobait à la curiosité même sympathique du public : "frémissant", c'était le terme qu'il employait volontiers en parlant des émotions et des sentiments. Ce frémissement, il l'aimait contenu, presque caché, musique intérieure de l'âme, et ainsi, sauf à ses amis qui ont eu pour lui vraiment un culte, il s'est presque caché lui-même.



Portrait de L. Bonnat

TAINE A LA FIN DE SA VIE

" Le portrait que Bonnat a fait de lui est d'une admirable et pénétrante vérité ".

G. Saint-René TAILLANDIER
Auprès de M. Taine, 1928

de la science a, comme une éthique expresse, commandé la vie morale d'un Renan et d'un Littré et la sienne propre. « C'est aux preuves, a écrit le maître, en 49, que j'ai confié mon âme... La vue du vrai et de ce qui existe suffit à remplir l'âme. » Il a dit encore :

La science est une ancre qui fixe l'homme ; qui ne l'a pas, peut-être poussé aux écueils qu'il redoute le moins (1).

Rœmerspacher, par delà ses besoins logiques, confesse qu'il veut donner un aliment aux « besoins moraux de ses sentiments ». Écouterai-t-il mieux cet autre propos, ce propos rudement stoïcien ?

Le meilleur fruit de notre science est la résignation froide qui, pacifiant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps.

N'avez-vous pas, dit Taine, la raison kantienne législatrice de l'universel ?

Barrès n'a que faire de cette brève métaphysique et de cette morale rigide ; il

(1) *Taine, sa vie et sa correspondance*, I, p. 83 (18 avril 1849).

souhaite s'entendre proposer « une formule religieuse acceptable », assez fuyante, puisqu'il pense que « la vérité n'est la vérité que tant qu'elle est nécessaire. »

Le jeune homme regarde alors le vieillard et songe à son dernier jour ; il voit « l'image de M. Taine englouti dans la mort ». Va-t-il lui dire que cette « idée de la mort » lui met dans le sang « comme un aphrodisiaque » ? Nulle secousse de cette frénésie malsaine n'arrive à l'oreille du maître, si sain... Déjà Barrès-Rœmerspacher et ses amis *s'enivrent de respirer, à travers le triple cercueil de Napoléon, aux Invalides, des miasmes de mort qui seraient pour eux des ferments d'immortalité.* Rien de tel chez les normaliens de 1850 ; et voilà qui fait différence entre eux et ces sept Lorrains s'enchantant au rythme de ce thème morbide qui, bientôt, comprendra ces trois mots : du sang, de la volupté, de la mort.

L'entretien est clos. On imagine facilement, feinte dans la feinte, ce que Taine pensa *in petto :* des jeunes gens curieux, curieux d'eux-mêmes et de leur avenir terrestre ; des jeunes gens ambitieux, sans grande moralité ; s'est-il dit aussi, lui le stendhalien : voilà de

petits Sorels ? Peut-être, en ajoutant, sans doute pour se consoler, que toute la jeunesse n'était pas gouvernée par cet impressionnisme arriviste et cruel, appelé, depuis lors, le barrésisme.

★

Cette scène des *Déracinés* se place aux environs de 1883-1884, époque où l'on peut signaler les premiers symptômes d'un changement d'orientation esthétique et moral, du moins si l'on suit l'opinion de l'auteur d'*Échéance*. L'enquête célèbre de Jules Huret, dans le *Figaro*, en 1891, sur l'évolution littéraire, en a fixé les caractères les plus apparents. Taine est débordé sur sa gauche et sa droite.

A sa gauche, on lui demande d'être républicain ; à sa droite, d'être religieux, tout au moins d'avoir des inquiétudes métaphysiques. C'est le temps où Paul Desjardins écrit un *Devoir présent* qui oriente la jeunesse vers un idéalisme que le temps teintera de plus en plus de religion ; où Lavisse, le robuste paysan de la Thiérache, signale une « nostalgie du divin ». Signe de ces

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY CANCELLED

jours nouveaux, Zola écrira bientôt une idylle que traverse une belle figure d'évêque, *Le Rêve* (1888).

C'est de ce moment que l'on fait communément partir, en gros, l'école philosophique contemporaine. *Les Données immédiates de la conscience*, de Bergson, date de 1889. Comme le dit M. Dominique Parodi, commence alors une période d'anti-rationnalisme, ou au moins d'anti-intellectualisme (1). L'école symboliste naît : elle marque un net éloignement pour Zola, partant pour Taine que l'auteur de *La Terre* considérait comme son maître. Une vérité précise reste souhaitée comme dans l'âge précédent, mais idéalisée, que l'on ne veut ni voir ni toucher, ni exprimer en formules rationnelles ; et qui, bientôt, dépassant l'esthétisme rationaliste de Barrès, se perdra, chez ces symbolistes, dans l'inexprimé musical de Wagner. Les *Béatitudes* de Franck sont jouées, pour la première fois intégralement, en 1891.

Dans la peinture : les Rose-Croix. C'est l'époque où triomphe l'irréaliste Puvis de Chavannes, où le mystique Gustave Moreau

(1) *La Philosophie contemporaine en France*, Paris, 2e éd., 1920, p. 19.

a ses plus fervents dévots. Dans la littérature : Huysmans spiritualise le naturalisme ; tout en philosophant, Paul Bourget n'en garde pas moins le goût de l'observation dite scientifique, chère à leur maître commun Taine, mais ils s'orientent tous deux vers des fins apologétiques. *Là-bas*, qui prépare *En route*, est de 1891, suivant de deux ans environ le *Disciple* remontant à 89. Le *Disciple* fait centre ici. Voici 1893 : c'est l'année de la fondation de la *Revue de Métaphysique et de morale ;* c'est aussi, comme l'a fait remarquer Léon Deffoux, historien du naturalisme, l'année de la mort de Taine et de la publication du dernier volume des Rougon-Macquart, « la fin d'un âge littéraire (1) ».

Parmi ces mystiques et ces symbolistes, Barrès reste tainien, comme amateur des faits significatifs dans la vie spirituelle, comme incroyant, comme traditionnaliste ; mais il cesse de l'être en combattant le pur rationalisme et en attribuant au *moi* une importance que la sociologie de Taine lui avait déniée ; et il en est de Bourget comme

(1) Léon DEFFOUX, *Le Naturalisme*. Paris, 1929, p. 65.

de Barrès. Taine est encore plus vivant, à ce moment, en d'autres régions de la pensée, près de Berthelot ; l'école naturaliste, qu'il rejette, continue à se réclamer de lui ; de lui se réclament, avec son assentiment, l'école psychologique de Ribot, qui, depuis lors, se continue non sans différences capitales avec Pierre Janet, avec Georges Dumas. Albert Sorel est dans la ligne de l'histoire des *Origines*. S'ils ne se réclament pas expressément de Taine, les sociologues, nous le savons, n'en sont pas moins issus de Taine, à travers le comtisme que Taine a traversé, comme il a traversé Balzac. Lucien Lévy-Bruhl, Mathiez et C. Bouglé ont trouvé une filiation entre Durkheim et Taine. Tarde, a tout le moins, demeure, lui, très nettement, dans le sillage tainien ; et il ne l'a pas contesté, pas plus que Gustave Lanson en s'interrogeant lui-même comme historien littéraire.

★

Taine vit encore : par l'œuvre de ces écrivains et de ces savants ; il vit aussi par l'œuvre qui lui fut propre. Comme l'a écrit

André Chevrillon, « Taine maintenant appartient à l'histoire de la pensée ».

Il a rendu à la recherche désintéressée des philosophes une dignité que Cousin et ses élèves, des Garnier et des Saisset subalternes, lui avaient fait perdre, lorsqu'ils avaient transformé la philosophie en une discipline religieuse et politique. Il a revêtu la science d'une dialectique somptueuse ; c'était favoriser son développement, puisqu'il la faisait admirer et aimer, en tant que force libératrice, à tel point qu'il effraya l'Église, l'État et toutes les puissances officielles. N'est-ce donc rien d'avoir été, ne fût-ce qu'un moment, un excitateur, le maître de la jeunesse, le poète du savoir nouveau? « Poésie et système, a-t-il dit, ont le même sens. »

L'influence de Taine doit se mesurer à l'enthousiasme que sa pensée a provoqué. Il a réveillé des cerveaux qui s'endormaient en un temps où il y avait plus de péril que de gloire à penser librement ; les Goncourt, Flaubert et Baudelaire ont été poursuivis, sous le second Empire, pour délit littéraire ; Proudhon, pour délit social, Vacherot, le noble et pur Étienne Vacherot,

pour délit philosophique ; Prevost-Paradol, pour délit politique.

Taine a été un état d'esprit : l'état d'esprit d'une partie de la France, de la France à son déclin balzacien, allant de Baudelaire à Zola, de Leconte de Lisle à Bourget ; allant plus loin : d'Anatole France à Maurice Barrès. Bourget et Barrès, France et Zola ont parlé de lui, comme d'un maître ; s'ils l'ont dit, c'est qu'il le fut. Et qu'importe maintenant, en toute sincérité, que la pensée de Taine soit plus ou moins dépassée, de notre temps, puisque ces écrivains se sont révélés en se proclamant ses fils et que les œuvres des philosophes passent en ce siècle avec plus de rapidité encore que celles des romanciers, à rang égal.

Sainte-Beuve a salué Taine comme un maître ; et il faillit, M. Victor Giraud l'a rappelé, devenir son disciple, lui le sceptique, l'ombrageux et l'inquiet. Et le témoignage n'est pas négligeable venant de celui qu'on a quelquefois appelé l'homme le plus intelligent du XIX^e siècle.

Sainte-Beuve lui a déjà reproché ce que certains lui reprochent encore aujourd'hui :

de ne pas être suffisamment sensible à l'individuel ; mais il l'a loué d'avoir apporté sinon la preuve du moins le sentiment que les œuvres littéraires obéissent à des dominantes, à des espèces de lois, à un ordre. Et il l'a loué aussi, sans réticences, pour quelques-unes de ses formules, pour ses puissantes et pittoresques descriptions. Là, dans cette étude, recueillie au huitième volume des *Nouveaux lundis*, s'affirme la vraie gloire de Taine, le fait qu'il a été une grande influence dans la pensée française. Sainte-Beuve l'a mis à son rang, auprès de Renan, plus brillant, plus grand, mais enfin en ce rang élevé que leur amitié se ménageait mutuellement, sans arrière-pensée, avec une belle générosité dans la modestie.

Taine nous a appris à parler avec sérieux des choses politiques et sociales. Il nous a préparés, dans le courant de Saint-Simon et de Comte, à penser que les gouvernements relèvent des techniques scientifiques ; il a rendu possible la compréhension d'une sociologie positive, à force d'avoir écrit que les sociétés sont guidées par des lois observables, parce qu'il a ramassé « la

foule éparse des événements en un corps de lois fixes ». C'est à Taine que Durkheim doit une partie de sa pensée et de son succès ; et peut-être l'essentiel de ses curiosités scientifiques : le génial auteur de la *Division du travail* a bénéficié d'un état d'esprit que n'ont pas connu ses illustres précurseurs des débuts du XIX^e^ siècle, ce qui les a fait ranger par l'opinion dans la catégorie non des savants, mais des singuliers esprits.

Il faut lire l'introduction de l'*Histoire de la littérature anglaise* pour comprendre que Taine apportait à la jeunesse d'après 1850 un enthousiasme, et non point n'importe quel enthousiasme, mais l'enthousiasme scientifique, un enthousiasme né au cœur de la frémissante recherche elle-même. En même temps que l'adolescent travaille, il se sent soulevé par Taine au-dessus de lui-même, par l'espoir de parvenir avec lui à un savoir équilibré et clair ; et c'est encore ce savoir que ses fils et ses petits-fils cherchent de nos jours. Ce n'est pas seulement un savoir figé que Taine veut lui faire comprendre, mais un savoir en perpétuel mouvement ; il entend lui mon-

trer, se rejoignant poétiquement et mécaniquement, en une immense unité, qu'il a appelée lui-même aryenne, le monde des idées et celui des choses, l'industrie et l'art, l'État et la famille, la foule et le grand homme. Comment de jeunes esprits auraient-ils pu rester rebelles à de telles excitations ! Ils ne résistèrent pas ; et longtemps, ils allèrent chercher leurs inspirations aux sources découvertes par Taine.

L'essai de Taine sur les philosophes classiques fut une courageuse impertinence ; elle ravit les jeunes ; c'est pour eux, d'ailleurs, qu'il l'avait écrit. C'est un livre de philosophie d'allure familière. Impitoyablement, il y dénonça les erreurs de la philosophie officielle. Comment n'aurait-il pas eu pour lui, dans cette attaque brusquée, la génération montante !

Pouvons-nous oublier qu'il a nettoyé le XIX^e^ siècle de l'éclectisme encore puissant à l'École normale, à la Sorbonne et dans les classes de philosophie, lorsque parurent ces spirituels *Philosophes classiques ?* Bien loin d'être universitairement mort, Cousin pouvait encore publier, à cette même époque, avec succès, une édi-

tion corrigée *du Vrai, du Beau et du Bien.* C'est grâce à son livre que Taine a rendu aux jeunes gens, qui, dans les années 50, se perdaient parmi les généralités cousiniennes, le goût du concret et du précis, le sens de l'histoire. Il a, pour tout dire, écrit à leur usage le supplément le plus opportun à la philosophie de Comte ou l'épilogue philosophique à la *Comédie humaine* que son temps attendait, vide de religion, en harmonie avec l'avancement des sciences biologiques. Il a donné à son époque ce complément, selon son vœu, puisque c'est cette philosophie ferme, saine, assurée, que ces jeunes gens ont saisie, comprise, admirée. Comme l'a écrit Émile Boutmy, « la machine à penser et à raisonner qu'il avait construite est celle dont deux générations de suite se sont servies ».

Il a appris à bien penser, même lorsqu'il pensait mal ; il a surtout appris à aimer la vérité, la vérité tout court, c'est-à-dire la recherche désintéressée, grande affaire puisque de son temps la philosophie se confondait dogmatiquement avec la politique.

En louant Gœthe si magnifiquement dans son article sur *Iphigénie en Tauride*,

en répandant la pensée et l'art d'Hegel, de Dickens, de Macaulay, en nous obligeant à regarder avec des yeux amis l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, Taine n'a-t-il pas élargi l'angle de notre vision exagérément nationale ? Ernst-Robert Curtius, qui, à la suite de Nietzsche, a salué en Taine un de ces rares esprits éternisant une époque, a insisté sur le rôle du philosophe comme précurseur des grands mouvements contemporains de sympathie pan-européenne ; et on soulignera l'importance de son opinion en disant qu'il l'a exprimée à Berlin, en 1928, sous le signe de Carnegie (1).

On se rappelle la phrase célèbre d'Henri Poincaré : « Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit, mais c'est cet éclair qui est tout. » En obligeant à penser, à sérieusement penser, une époque brimée par la police, amusée par les vaudevilles, anémiée par l'éclectisme, Taine a maintenu dans la laborieuse classe moyenne à laquelle appartenaient les professeurs,

(1) *L'Idée de civilisation dans la conscience française*, trad. Henri JOURDAN, publ. de la Conciliation internationale, 1929, p. 5.

les savants, les gens de lettres, une rétine attentive devant l'éclair des sciences qui avaient noms Berthelot, Pasteur, Sainte-Claire-Deville. Quel titre de gloire pour le philosophe que nous voyons s'avancer vers nous, du fond des temps, dans une lumière marc-aurélienne !

Dans son *Essai*, très riche de substance et d'amitié, M. Victor Giraud a cru critiquer spécifiquement Taine en disant qu'il a pensé trop vite. Disons, en passant, que Jules Simon adresse ce même reproche à Descartes, que M. Victor Giraud l'adresse encore, dans son livre, à Hegel et à Comte. Mais, à la vérité, on pense toujours trop vite, l'histoire des philosophies des sciences, des arts et des institutions l'atteste suffisamment. Pas plus que Descartes et que Hegel, Taine (que je ne mets pas sur leur plan, bien entendu) n'a échappé à l'impatience de son génie et à l'infirmité de sa nature ; il a pensé comme il a pu, non pour tous les temps, mais pour un moment ; ainsi ont fait tous ses prédécesseurs.

Ce ne sont pas les points dépassés de la pensée de Taine qui nous intéressent, le lot commun des générations étant d'être

dépassées, ce qui est tout à l'avantage du renouvellement de nos ironies, de nos destins et de nos joies. Que chercherions-nous et quel serait notre bonheur, si nos prédécesseurs n'avaient pas pensé trop vite?

★

J'ai aimé Taine, à mes débuts, et je lui reste attaché non comme disciple, puisque j'appartiens à un autre âge, mais par reconnaissance d'esprit. Ne doit-on aimer que ceux dont on tire encore un aliment, une utilité ? N'aimer qu'avec foi ou faim ? Aimons aussi ceux qui ne nous ressemblent pas, ou ne nous ressemblent plus. Faut-il briser la statue des dieux que l'on n'adore pas ?

Il a toujours été de mode de tuer son maître, le jour où l'on se proclame majeur. Taine parricide, Stendhal parricide m'eussent donné à réfléchir, mais leur main est restée innocente, parce que leur esprit est resté fidèle au souvenir de leur inspirateur vrai, à leur maître commun, Condillac. Ils n'ont point commis le crime d'ingratitude, qui n'eut été qu'une faiblesse

d'imagination. Rendons hommage à Taine, continuateur du XVIII^e siècle, comme Sainte-Beuve, au chercheur probe, à l'admirateur de Stendhal et de Balzac, au ciseleur de phrases harmonieuses, au maître qui a excité si noblement la sensibilité de deux ou trois générations que la misère des temps avait privées de tout foyer philosophique. Près de Renan, il a représenté avec éclat un moment, l'enthousiasme idéologique du XIX^e siècle ; et cela dure, dans l'histoire d'un temps, même si l'on se flatte, d'ailleurs témérairement, quelque trente ou quarante ans plus tard, de n'en avoir rien gardé dans sa présente sagesse.

II

LE FORESTIER ARDENNAIS

> ...je suis né dans les Ardennes..., je les aime... ; la rivière, la prairie, les bois qu'on a vus dans ses premières promenades laissent au fond de l'âme une impression que le reste de la vie achève et ne trouble pas... Il semble que tout soit là, et que jamais le plein jour ne puisse égaler l'aurore.
>
> TAINE,
> *Derniers essais de critique et d'histoire*, 4e éd., p. 67

> On est toujours ce que l'on a d'abord été.
>
> TAINE.
> *Tite-Live*, p. 4.

DES amis ont écrit au bas du portrait du philosophe cette légende qu'il avait lui-même gravée au bas d'une image anglaise :

Celui-là du moins n'a jamais menti.

Ce qui frappe en Taine, d'abord, c'est son exquise probité ; elle colore ses autres dons ; elle l'enveloppe tout entier d'un flot éblouissant de clarté. Il y a des matins si limpides que l'on ne voit plus les eaux, les arbres, les maisons ; l'œil n'est sensible qu'à la joie de cette sereine lumière où baigne tout le regard. Ainsi a-t-il dit : « L'air est le vêtement des montagnes... Le ciel descend et prête son voile... »

On cherche la « qualité maîtresse » du philosophe, qui a voulu expliquer toute psychologie surtout par un trait dominant. La voilà, peut-être. Nous dirons que lui seul, dans son ordre, a possédé cette honnêteté, plus caractérisée encore chez lui que chez Littré, si possible : et chez tout être, c'est déjà une extraordinaire originalité. Il n'y a pas eu en lui l'ombre d'un faiseur ou d'un hypocrite : père de famille, il n'est point différent du voyageur célibataire ; causeur, il est le même qui écrit ; esthéticien, il est, sans changement d'esprit, le moraliste des *Origines ;* le citoyen est aussi délicat que le professeur ; il est toujours scrupuleux, vrai, pudique et réservé ; l'homme et l'écrivain se complètent,

ou, plus exactement, se confondent harmonieusement ; qu'il parle ou tienne sa plume, qu'il publie un livre ou fasse une confidence discrète à un ami, sa voix est la même ; le geste ne varie pas, ni la sûreté de la main. Un Descartes, un Condillac, un Voltaire, un Balzac, un Sainte-Beuve, un Stendhal, ses maîtres, sont remplis de détours et de replis ; leur âme est compliquée, reticente ; il n'y a pas d'âme plus trouble que celle de Racine, qu'il admirait ; ce ne sont chez tous ces grands hommes que ténèbres et rayons parmi des craintes et des habiletés, tandis que tout est ordre et clarté dans cette âme transparente.

Émile Faguet a bien vu Taine, dans cette originalité spécifique, lorsqu'il faisait de cette « probité » la faculté maîtresse du philosophe. Voilà le surplus de son jugement : « Taine était une âme correcte (1). » « L'homme d'honneur de la pensée française », a dit fortement M. Paul Hazard, le jour où fut célébré le centenaire du philosophe, en 1928 (2).

(1) *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, 3^e série, Paris, 1900, p. 237.

(2) *Bulletin de la Société des amis de l'École normale supérieure*, n° novembre 1928, p. 20.

Jeune homme, voilà quel fut son serment :

« Aujourd'hui, j'expose ce que je crois avoir trouvé ; mais, en ce moment même, je prends l'engagement de continuer mes recherches ; de ne m'arrêter jamais, croyant tout savoir ; d'examiner toujours de nouveau mes principes : c'est ainsi qu'on peut arriver à la vérité (1). »

Et au bonheur ? Ce Stendhalien n'y songe pas. « Nous parviendrons à la vérité, non au calme (2). »

Il est curieux de noter que deux esprits aussi différents que Zola et France ont, dans le même temps, déclaré avoir aimé en Taine l'homme qui les libérait, ou les libérerait, des hypocrites. Ils l'ont aimé parce qu'il disait ce qu'il pensait, tranquillement, souvent avec passion, parfois avec rudesse, incapable comme un Montaigne, un Descartes, un Gœthe ou un Saint-Simon, de conserver par devers lui une pensée philosophique qu'il estimait vraie : du

(1) *Taine, sa vie et sa correspondance*, I, p. 25. Ce texte est de 1848 ; ce sont les derniers mots d'une étude sur « la destinée humaine ».

(2) *Histoire de la littérature anglaise*, III (7e éd.), p. 420.

moment où il détenait une « vérité », il en devait, pensait-il, la confidence au public, indigné à la pensée que la réticence d'un Gœthe pût répondre aux nécessités d'un plan supérieur de méditation. « On aime tant les idées qu'on trouve, a-t-il dit, qu'on ne peut s'empêcher de penser tout haut. »

« Faire vrai, c'est faire moral », écrivait Huysmans, dans la préface d'*En marges* (1876), au temps où Taine marquait de son empreinte l'écrivain encore sceptique : le maître eût signé ce propos, lui, dont la vie a imposé les mots que l'on peut lire gravés sur la pierre tombale de La Chère : *veritatem unice dilexit.*

Il n'a aimé que « la vérité », certes. S'il fallait commencer par renouveler, dès les premières lignes, l'hommage de Bourget ou celui de Faguet à Taine, on ne saurait s'y tenir, pas plus que l'auteur du *Disciple* ne s'y est lui-même tenu. Taine a eu d'autres vertus, d'autres qualités de fond, des dons d'artiste et de philosophe dont la forme et les tendances s'expliquent comme il l'eût souhaité, par son milieu, par le moment où il a vécu, par ses forêts natales, sa famille paisible, ses lectures,

ses immenses lectures. Nous pourrons mieux distinguer ces autres vertus maintenant que nous avons établi le philosophe dans sa lumière d'honnête homme, à l'heure la plus matinale.

Si Taine a exagéré l'influence du milieu, à tout le moins dans les préfaces des *Essais* et de la *Littérature anglaise*, on ne saurait cependant nier que chaque climat a son génie, que chaque famille a son climat spirituel, comme un terrain a sa flore et son ciel : à un moment, il est bien évident que le système se tait, ne pouvant rien révéler sur le mystère du génie, le « mystère du germe », sur la conjonction du ciel et du terrain champenois avec l'unique La Fontaine, sous Louis XIV ; mais la description de tous les alentours du grand homme ne permet-elle pas de mieux voir et de mieux analyser les éléments les plus extérieurs de son talent ? Là, rien n'est négligeable. La Fontaine est seul de son espèce, c'est entendu ; mais que de points communs avec ses contemporains, dont le détail aida Taine à si bien peindre son génie, dès le plus jeune âge, avec les couleurs du temps !

L'oreille et l'œil de l'enfant restent les

maîtres impérieux de l'âge mûr : grande monotonie dans l'âme. Les êtres sont prisonniers, leur vie durant, d'un paysage, d'un parfum, d'un regard, d'une couleur, aperçus, sentis, frôlés, au début de la vie affective ; et il leur faudra toujours les rechercher plus tard pour se sentir eux-mêmes, artistes ou amants. Paul Valéry l'a bien montré pour Stendhal. Descartes, le sage Descartes, a confessé qu'il eut longtemps une prédilection exclusive pour les femmes bigles, parce qu'il avait eu, enfant, pour compagne de jeux, une gentille fillette au regard inégal — égaré, disait-il. « La rivière, les bois qu'on a vus dans ses premières promenades écrivait Taine, faisant un retour sur lui-même, laissent au fond de l'âme une impression que le reste de la vie achève et ne trouble pas. Tout ce que l'on imagine ensuite part de là (1). » N'est-ce pas un voyage en Espagne, lorsqu'il était enfant, qui a donné essort à l'imagination « orientale » d'Hugo ? Un Faust a sa valeur en soi ; mais tout ce que nous savons sur l'intimité de Gœthe jeune

(1) *Derniers essais de critique et d'histoire*, 4e éd., p. 67.

et sa famille, par ses conversations, le récit de ses voyages, ses lettres, ses mémoires, n'échauffe-t-il pas et ne grandit-il pas l'œuvre ?

Depuis Sainte-Beuve, nous voulons connaître l'homme dans l'artiste et, depuis Taine, tous les hommes d'un temps dans l'homme exceptionnel qui les reflète tous. Nous aimons à voir l'homme dans sa famille, sa nation et son siècle, à sentir le tempérament sous l'écrivain, grâce à l'histoire, parce que le sang et non l'encre donne à chaque phrase le rayon de sincérité dont, malgré nous, nous avons besoin pour éprouver de la sympathie, partant pour bien comprendre l'écrivain ou l'artiste.

Ceci, si vrai soit-il, demande à être pensé avec mesure ; n'ayons garde d'y contredire ; aussi ne dirons-nous pas que l'Ardennais Taine est un Gaulois, comme il l'a dit du Champenois La Fontaine : nous indiquerons simplement que les influences naturelles et urbaines des Ardennes ont modelé son génie ; modelé et non pas créé. Nous ignorons le mystère de la nativité du génie, pourtant nous pouvons distinguer sur un visage ou dans un esprit les couleurs

du terroir et les habitudes de la maison, surprendre dans une rétine le paysage qui y est fixé, celui de l'enfance, « l'éternelle verdure », a écrit Taine.

★

Taine est né dans les Ardennes, le 21 avril 1828, à Vouziers, petite ville sur la frontière de deux pays pleins de contrastes, « l'un, vert et beau, l'autre, terne et laid » ; ici, « un sentiment de morne tristesse » ; là, une « sorte de parc naturel » ; l'un, forestier, l'Argonne et les Ardennes, où chevauchaient les quatre fils Aymon qu'Albert Poncin a magnifiquement arrêtés à jamais sur un piton ardennais, en pierre durable ; l'autre, fait de terre blanche, la Champagne. « Une lieue plus loin, vers Bourq, tout est craie. » Vouziers, endormie mollement dans la vallée de l'Aisne, regarde plus volontiers les massifs boisés de l'Argonne que les plateaux crayeux de la morne Champagne ; et ce regard fixera pour toujours la sensibilité de l'enfant.

Ce sont les massifs boisés, ces « vraies Ardennes », qu'il a décrits avec une émo-

tion où se reflète un grand et tyrannique souvenir. Impressions directes et vives et non point dissertations scolaires. L'odeur un peu chaude des feuilles mortes, l'humidité et le bruit des eaux courantes fouettent les pages du livre. Tout près de l'écrivain, se perdant avec lui dans le dédale des vallées courtes et creuses, le lecteur sent monter jusqu'à son cœur une émotion qui grandit le souvenir de ses Vosges, de ses Cévennes ou de ses Alpes natales, et aussi la tendre image d'un père marchant gravement aux côtés de son enfant : « Il faut aller du côté de Dun... ; j'ai fait maintes fois ce voyage en automne avec mon père, et je me souviens du long silence où nous tombions... Aucun bruit, presque aucun passant ; l'herbe mouillée a envahi les deux côté de la route. On se serait cru dans un désert vide de toute créature vivante ; mais la fraîcheur incomparable de la végétation épandue suffisait pour peupler l'espace ; et les chênes lustrés, épanouis, qui, par myriades, couvraient le dos des collines, semblaient des troupeaux paisibles abreuvés par l'air moite où voguaient les nuages blancs. »

On ne peint plus aujourd'hui avec cette épaisseur de couleur et cette abondance de touches ; on va plus vite dans l'émotion et dans la description ; elles sont rapidement cinématographiées. Les pages de Taine sur les Ardennes n'en restent pas moins le bon témoin des temps calmes où Gautier, Fromentin, Ferdinand Fabre, André Theuriet, tant d'autres peintres à la plume, s'attardaient avec joie à noter toutes les couleurs, toutes les formes, toutes les mélodies d'un paysage. Mais déjà ceux-là allaient plus vite que Balzac, George Sand ou Eugène Sue, trop longs, trop détaillés. Taine remarque qu'il ne faut plus perdre de temps comme autrefois ; il avait son impatience, comme nous avons la nôtre ; il faut bien le rappeler, puisque nous croyons avoir inventé celle qui tourmente actuellement nos corps avec tant d'intensité. Nos pères connaissaient déjà l'impatience d'arriver ; ils avaient des chemins de fer ; ils usaient encore des chevaux, nous n'avons plus de chevaux, nous avons des avions ; et voilà toute la différence de nos nervosités ; elle n'est que quantitative.

Taine apparaît dès l'abord comme un

homme de la forêt, l'homme né dans cette Argonne verte, parmi les Ardennes légendaires, au milieu des sapins, des peupliers, des aulnes et des chênes ; il l'a senti en se disant « paysan » et il s'en est ouvert à ses lecteurs dans cet article si ému qu'il a consacré à leur souvenir (1).

La nature, plus précisément, cette forêt, l'a formé ; et, à travers les temps, ce philosophe de l'art s'est, en effet, toujours montré plus touché par les « choses naturelles » que par leur figuration artistique ; il en a fait vingt fois l'aveu sincère et profond, le voyageur à qui, dans l'Italie, mère des arts, « rien ne semblait égal aux montagnes, à la mer, aux forêts et aux fleuves (2) ».

Descartes, Gœthe donnent une impression architecturale. Avec Taine on entre non pas dans la ville construite par un ingénieur, telle que l'a imaginée l'auteur du *Discours de la méthode*, mais dans une forêt sombre, où s'affrontent mystérieusement des lumières intermittentes. Cette forêt est romantique, remplie d'êtres malfaisants qui s'entredévorent, « pleine d'étranges rêves, fé-

(1) Recueilli dans les *Derniers essais de critique et d'histoire.*
(2) *Voyage en Italie*, I, p. 4.

conde en légendes ». Comme on comprend qu'il ait adoré Gustave Doré et son imagination décorative et fantastique !

Fut-il jamais architecte ? Vers la fin de sa vie, il disait : « Depuis bien longtemps, je ne suis plus capable de bien sentir les œuvres calculées de l'architecture. » Depuis bien longtemps ? Il s'abusait. A la vérité, ce ne fut jamais sa curiosité, sa manière, son coup d'œil (1).

Les paysages de Taine ont un ton, une couleur qui ne varient guère. Ce n'est point l'emprise d'une plaine fertile en sa jeune saison ou en sa fin : c'est l'automne, l'humide et triste automne dans la forêt septentrionale, qui reste mêlé à jamais aux sens de l'écrivain, lorsqu'il note ses souvenirs puérils, en son âge mûr. Le triste automne.

C'est un perpétuel automne qui semble entourer les bûcherons ardennais, « race encore à demi sauvage » menant une « vie muette, animale ». Les enfants sont des « poulains lâchés » ; la forêt et ses habitants ne

(1) Mot rapporté par Robert DE BONNIÈRES, *Figaro*, 6 mars 1893.

sont qu'une seule race ; point de joie : le tableau a de l'unité dans sa sourde monotonie, dans sa teinte assombrie. Ne surprenons-nous pas là, déjà, une des préférences psychologiques du philosophe, qui aime l'unité ; qui est moniste et panthéiste ; qui est morose ; qui ne sait voir que par masses, beaucoup plus sensible aux similitudes qu'aux dissemblances ? Ne peut-on penser que ces paysages sans clarté, qu'une pluvieuse atmosphère automnale remplit de « fumée bleuâtre », de « molles blancheurs », où rien ne se détache en contrastes vigoureux et décidés, lui ont inspiré son noir et massif système où l'on perçoit les « lamentations infinies » de son pessimisme, tout au moins ne peut-on suggérer qu'ils l'ont accusé, précisé ? Dans son célèbre tableau de la France, Michelet ne dément point cette psychologie en évoquant un Ardennais sérieux, sobre, sévère, que « l'esprit critique domine (1) ».

Il ne s'est jamais évadé de la taciturne monotonie des Ardennes. Un texte donne le la de ce lamento, en 49 :

(1) *Histoire de France*, II, p. 80. Cf. A. Laborde-Milaa, *H. Taine, Essai d'une biographie intellectuelle*, Paris, 1909, p. 7.

« Un ciel même triste et brumeux, des arbres dépouillés et nus, le souffle monotone du vent du nord, l'aspect d'une plaine stérile, le mouvement de quelques pauvres petits brins d'herbe frissonnant au froid, tout cela est beau et m'enchante, et la campagne est peut-être la seule chose qui m'ait donné une sorte de complète satisfaction (1). »

Quels arbres a-t-il plus particulièrement aimés, l'adolescent qu'un de ses amis d'enfance, Edmond About, appelait « le grand bûcheron » ? On lit dans *Thomas Graindorge :* « Ce que j'aime le plus au monde ce sont les arbres. » Il a aimé les chênes, les pins, les bouleaux, les hêtres et les sapins. Mais quels sont ceux qu'il a préférés pardessus tous les autres ? Des pins d'Autriche vêtent les terrains crayeux s'étendant à l'ouest de Vouziers ; des sapins et des chênes poussent avec force dans l'Argonne ; de jolis bouleaux tremblent dans *La Fontaine ;* des hêtres fusent dans le *Voyage aux Pyrénées ;* deux peupliers s'élancent droits dans *Étienne Mayran.* Il a rendu ses dernières dévotions à un platane, exactement,

(1) *H. Taine, sa vie et sa correspondance,* I, p. 55.

si l'on en croit Barrès, au platane du square des Invalides « qui se trouve dans la pelouse à la hauteur du trentième barreau de la grille comptée depuis l'esplanade ».

Lequel choisir dans cette « fédération bruissante » ? Dès que l'on a lu son ascension à Sainte-Odile, on est sûr, du moins on sent avec intensité que sa prédilection est allée aux sapins, aux sombres forêts de sapins de la montagne alsacienne. Le sapin, mieux que tout autre arbre, a exprimé, dans ce beau morceau, dans ce morceau-type de la manière de Taine, tout ce qu'il y a eu de puissance systématique et de tristesse morale en lui. Ce n'est pas le hasard, semble-t-il, qui rapproche Taine et les sapins septentrionaux ; ils l'ont marqué et il en a chéri le symbolisme poétique à la façon des allégoriques personnifications de La Fontaine dans *Le Chêne et le roseau :* ses descriptions ont arraché à ces « êtres jeunes, agiles, charmants » une notion en quelque sorte psychologique, qui est peut-être la sienne propre. Écoutons-le parler en druide ou en prêtre de Dodone, sur les pentes odiliennes, assis sur les pierres du mur païen : « Ici, l'âme rentre aisément dans sa

patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse des grandes formes, dans le peuple des êtres qui ne pensent pas. »

Est-ce là propos de rhéteur ? Le croire, se serait bien mal le connaître, dans sa sincérité si naturellement oratoire et lyrique. Taine pense ici profondément ; il est bien dans sa patrie, parmi ces sapins immobiles et froids, lui qui ne voyait dans la raison qu'un « bel accident », acquet incertain et fragile d'une heureuse réussite. Il est plus près de la beauté de la nature que du génie humain. Taine n'est point l'homme des villes ; il est né dans une cité rustique à peine urbanisée, dominée par sa campagne boisée. Taine, c'est le forestier ardennais, qui se livrait avec passion à de longues promenades, à des baignades dans les rivières et les lacs ; il a adoré la marche à pied ; c'était un homme sans grande santé, mais qui avait de solides attaches ; sa cheville était fortement bosselée et ses bras coupaient solidement l'eau froide du lac d'Annecy.

Le sapin est triste, noir, monotone ; nous dirions presque, en regardant ses formes, qu'il est un être systématique : ses branches s'inclinent uniformément les unes au-

dessus des autres, sans fantaisie, suivant un ordre simple et dur que les autres arbres, plus échevelés, plus nuancés, moins rigides, ne connaissent pas. Le désert apparaissait monothéiste à l'ami de Taine, à Renan : n'ajouterons-nous pas, pour rester de l'époque de ces grands hommes, que la forêt de sapins a donné à l'esprit de Taine une leçon de froide monotonie, de hiérarchie inflexible, de repos têtu ? Arbre, maître des sols où il pousse, là où il est, il domine ; à ses pieds, point de végétation, sauf quelques rares champignons vénéneux. Comme Taine à la recherche d'un « axiome » ou d'un « principe premier » faisait disparaître la cohue des faits particuliers, le sapin brise et étouffe tous les parasites pour s'élancer despotique dans l'unité de sa froide solitude.

Vie muette, a dit Taine des bûcherons ardennais ; et ce fut la sienne aussi : vingt fois, il a fait l'aveu de ses préférences pour la solitude et le silence. Il écrit, en 1851 : « Taisons-nous (1) » ; en 1858 : « Je n'éprouve le besoin de ne causer à personne... je

(1) *Taine, sa vie et sa correspondance*, I, p. 170.

regarde et songe... (1). » Le « grand bûcheron » a été un taciturne enfoncé dans le mutisme des « dieux parents des choses ».

N'est-ce pas cette sombre et silencieuse forêt s'avançant jusqu'au sommet de la montagne, par masses monotones et régulières, symétriques, qui s'est en quelque sorte stylisée dans la tête de Taine, lorsqu'il a écrit qu'il veut « classer les idées en files régulières, avec progression, à la façon des naturalistes (2) », ou qu'il fait s'opposer les diverses parties de la pensée membre à membre pour que « la symétrie des tours mette en lumière la symétrie des idées (2) ». Il entend « classer les idées en files régulières (3) » ; le « moi » lui paraît une « file d'événements (4) », comme il a vu dans les Ardennes les « files d'arbres étagés », ou, à Sainte-Odile, « les files des pins rouges », tous ces beaux « corps droits », nus, montant d'un élan superbe jusqu'au dôme fermant le ciel, de pente en pente, comme

(1) *Taine*, II, p. 169.
(2) *Revue de l'instruction publique*, 12 avril 1855. (Cité par M. V. Giraud, *op. cit.*, p. 16.)
(3) Note de Taine, Monod, *Les Maîtres de l'histoire*, Paris, 1894, p. 98.
(4) Préface de *L'Intelligence*.

autant de faits ou d'arguments se déroulant dans une démonstration oratoire que l'inconnaissable seul arrête, sommet après lequel il n'y a rien : Taine pense avec cette massivité d'une forêt en marche, par « classifications progressives », à un rythme de marche, par pesants et lents efforts successifs. Il appuie ; il a peu l'esprit de finesse ; il est puissant, assuré, lourd ; il ne possédait point la rapide intuition des choses, il en a fait lui-même l'aveu.

La préface de l'*Intelligence* est d'un paysagiste ; d'un promeneur et d'un paysagiste, sa célèbre étude sur Stendhal : « Il faut monter pour l'atteindre. » Il a comparé, dans l'*Intelligence*, la pure spéculation philosophique à une « contemplation de voyageur que l'on s'accorde pour quelques minutes lorsqu'on a atteint un lieu élevé ». Les dernières pages du *La Fontaine* sont une comparaison forestière. S'il se promène avec des yeux de philosophe, Taine ne penserait-il pas avec ses yeux de promeneur alpiniste et bûcheron, la plume à la main, une plume de peintre, la plume de Gautier ou de Fromentin ?

Un de ses familiers, l'un de ses plus pers-

picaces biographes, Émile Boutmy, a dû se résoudre à employer des comparaisons tirées de toute cette sylve vosgienne ou alpestre, ardennaise ou pyrénéenne, pour faire comprendre le point de vue psychologique de Taine, sans songer peut-être qu'il reflétait ainsi les images qui dominaient l'esprit du philosophe. La rencontre est curieuse, et peut-être n'est-elle point négligeable. Il a vu les arguments de Taine se présenter « en file serrée » ; c'est toujours la comparaison tainienne des sapins de Sainte-Odile. Nulle diversité florale ; point de sous-bois lumineux et fertiles, comme dans les Landes ensoleillées (1).

Taine regarde la forêt dans sa « vie pullulante » ; les dissemblances individuelles, les désaccords singuliers ne sont perçus ni par son oreille ni par son œil. Il ne voit ni tel arbre ni tel homme : leurs voix ne lui parviennent que confondues et mêlées dans un bruissement monotone de feuilles à peine agitées ; il ne voit si bien les ensembles, les « assemblées », dit-il, que parce qu'ils dis-

(1) Émile Boutmy, *Taine, Scherer, Laboulaye*, Paris, 1901, p. 21.

cerne mal les différences des visages ou les caprices des troncs ; son goût pour les comparaisons « rigoureusement parallèles » atteste cette prédisposition à ne pas bien saisir les particularités dans un esprit, un temps, une œuvre, quoiqu'il ait cru être arrivé à particulariser les individus dans le milieu où il les contraignait à s'absorber. S'il a vu le troupeau paissant sur les hautes chaumes vosgiennes, il n'a pas entendu la flûte isolée du berger... Mais, il faut s'arrêter pour ne pas pousser plus loin ces analogies à la manière des *Essais*, jeu auquel il est à craindre que nous ne nous soyons laissé prendre, plus qu'il ne convenait, comme Albert Sorel, qui a déjà remarqué « que la forêt demeura la grande berceuse de la vie de Taine (1) ».

*

Ce paysage commande à d'autres fibres de Taine. Il écrit : « depuis la campagne de Dumouriez, il n'est personne en France qui ne connaisse ces noms : Grandpré, la

(1) Dans son discours de réception à l'Académie française, où il succéda à Taine : 7 février 1895.

Croix-aux-Bois, Longwy, les Illettes, le Chêne-Populeux, voilà les défilés qui ont arrêté l'invasion étrangère (1). »

Ces souvenirs de 1792 sommeilleront longtemps ; en 1867, ils ne sont rappelés que par ces quelques mots, en passant, dans l'article qu'il a consacré aux Ardennes ; la touche est légère, mais le trait est ferme. Trois ans plus tard, il en sortira un patriotisme passionné, qui doit donner à penser sur l'esprit des marches, dans tous les pays.

Quelle marche ? La marche du pays de Valmy ; on est à dix lieues de la Lorraine.

« Ma forme d'esprit est française et latine », disait Taine, sans plus. Faut-il compléter l'aveu ? M. Barzillotti appuie : « Intelligence foncièrement française, fécondée par des idées d'origine et de tradition germaniques. » E. Boutmy confirme : « Taine avait une imagination germanique, administrée et exploitée par une raison latine. » Voilà qui ajoute une précision ; mais, germanique, comment ? Par l'Argonne, qui forme la transition entre la

(1) Dans son article sur les Ardennes.

région à demi germanique des Ardennes et le bassin de la Seine. Les géographes paraissent d'accord sur cette constatation. L'historien de la littérature anglaise estimait (dans son étude sur Carlyle) que le travail des Français devait consister à repenser ce que les Allemands ont écrit ; que c'était, en particulier, le travail qui lui incombait. N'est-ce pas à l'esprit du sol de cette Marche qu'il doit le sentiment de ce devoir? N'y-a-t-il pas concordance, ici, entre le milieu à moitié germanique où il est né et les tendances à moitié germaniques de Taine ? Quelques personnes penseront probablement qu'il y a là rencontre fortuite. Peut-être ; il fallait pourtant la signaler, puisqu'elle illustre favorablement le système du philosophe.

Était-ce un esprit abstrait?

Il aimait les comparaisons géométriques : l'homme est un théorème qui marche ; cette sonate de Beethoven est belle comme un syllogisme ; l'histoire de l'homme est une géométrie concrète et divine. Ne nous laissons pas tromper par ces mots d'architecte, il est un peintre et non point n'importe quel peintre : il est un paysagiste dont

la vision est restée ardennaise. Un descriptif, avant tout. « La forme est pour moi l'essentiel », a-t-il dit (1). Taine a pensé par images beaucoup plus que par concepts ; visuel, il est l'homme des formes extérieures, même lorsque, dans son célèbre tête-à-tête avec Thomas Graindorge, il exhalte la musique parce qu'« elle n'éveille pas en nous des formes ». Pour exprimer l'exquis immatériel de son cher Beethoven, des mots concrets tombent de sa plume, trahissant ainsi sa véritable nature : « C'est comme si l'on ôtait d'un paysage des habitants et qu'on effaçât les démarcations, les cultures ; il resterait le sol, sa structure, avec les creux, les hauteurs, le bruissement du vent et des fleuves, et l'éternelle poésie changeante du jour et de l'ombre (2). »

Bûcheron et forestier : Taine se déclarait botaniste, ce qui permet d'appuyer sur ces deux traits : « Cette sorte d'analyse botanique, pratiquée sur les individus humains, a-t-il écrit dans sa notice nécrologique sur Sainte-Beuve, est le seul moyen

(1) *Taine*, II, p. 371. (Au sens allemand, dit-il.)
(2) *Thomas Graindorge*, Paris, 1867, p. 386.

de rapprocher les sciences morales des sciences positives (1). »

Ernest Seillière a, dans son étude sur *Zola*, discerné en Taine un « poète en prose » ; et Zola, dans ses *Documents littéraires*, un peintre. « Là où Hegel aurait mis une dissertation, M. Taine, a écrit Paul Bourget, met une description (2). »

Taine est un peintre ; un peintre qui a des touches romantiques ; son talent, pourtant, n'est point romantique en son essence. Ce n'est point pour faire œuvre d'art, s'exalter intérieurement, qu'il s'est installé à son chevalet, pour noter l'argent fugitif d'un saule de l'Argonne, la pourpre d'un pin des Vosges ou l'éclair d'un ruisseau des Ardennes. S'il part en voyage, ce n'est jamais en curieux désintéressé ; il a des carnets qu'il songe à remplir de formules avant le départ et pendant le voyage ; son plaisir, il l'a, quand il écrit et non quand il regarde le tableau ou le paysage. Taine est un forestier qui contemple un bel arbre en supputant son âge, sa santé et sa valeur ; il n'est pas un tou-

(1) *Derniers essais de critique et d'histoire*, 4e éd., p. 97.
(2) *Essais de psychologie contemporaine*, 4e éd., 1885, p. 216.

riste insouciant dans la forêt : il évalue les pins et les chênes, en prévoyant qu'ils vont être abattus et qu'ils serviront à faire des meubles ou se transformeront en flammes dans sa cheminée. Et, ainsi, dans le domaine des idées et des faits, il observe ou lit, avec cette psychologie rustique, pour démontrer une utilité, pour prouver une opportunité, l'opportunité d'une idée, l'utilité d'une institution. Il examine et peint pour trouver la raison d'être du paysage. Sa célèbre description de la Champagne n'a pas eu d'autre but que de faire comprendre le talent de La Fontaine ; il a cherché à déterminer avec son pinceau de peintre les états d'âme presque insaisissables du fabuliste. Toutes ces couleurs vives ne sont que des développements de psychologie littéraire ; de l'histoire et non de l'art ; du moins s'il y a de l'art, et il y en a, c'est par surcroît ; et il s'en excuse. Il a écrit à sa mère : « Je suis critique et non artiste (1). »

A cet égard, son article sur Paul de Saint-Victor est très significatif : autre confes-

(1) *Taine*, II, p. 172.

sion involontaire. Quel talent reconnaît-il à l'auteur d'*Hommes et Dieux* ? « Ce qu'il a en propre... c'est le talent de voir les formes colorées, et de transformer sans effort les idées abstraites en images sensibles. » Et voici la phrase qui, peut-être, reflète la forêt de Sainte-Odile : « Il ne procède point par de petites phrases saccadées et haletantes, par brusques élans désordonnés..., mais par de longs morceaux dont tous les membres sont liés et qui, d'une marche continue, vont jusqu'au coup final. » C'est toujours la montée des sapins tranquilles jusqu'au sommet. Taine ajoute que Paul de Saint-Victor est un « fantaisiste », comme tous les artistes, dit-il. Est-ce que l'auteur des *Philosophes classiques* et de *Thomas Graindorge* ferait ici un retour sur lui-même, oubliant le propos d'une de ses lettres à sa mère? S'abuserait-il à ce point sur ses talents de fantaisiste? Ce *Thomas Graindorge*, Émile Faguet l'a appelé un « divertissement singulièrement morose (1) », et ces *Philosophes classiques*, des « provinciales

(1) Émile Faguet, *Politiques et moralistes XIX^e siècle*, 3^e série, p. 256.

universitaires »; C. Bouglé a trouvé que leur ironie était « appuyée (1) ».

N'en doutons pas : ici, Taine avoue son rêve plus que son âme, son désir plutôt que son talent qui est né du côté de Dun, aux Illettes et au Chêne-Populeux. Pour en préciser davantage les caractères, nous allons ramener l'adolescent dans sa famille, pour retrouver, par delà le visage de sa forêt, celui des siens, celui de son père que nous avons vu se promener avec le jeune Hippolyte, dans la forêt légendaire, pendant l'automne.

★

Les Taine viennent du petit village de Barby, dans l'arrondissement de Rethel, proche du lieu de naissance de l'auteur de l'*Imitation* (dont il a dit que les rêves étaient « tendres » (2), si du moins Gerson est l'auteur de ce livre célèbre. De Rethel, oserons-nous remonter jusqu'à Sedan, la petite Genève de Sedan, disait Michelet,

(1) *Bulletin de la société des amis de l'École normale supérieure*, nº novembre 1928, p. 8.
(2) *Histoire de la littérature anglaise*, IV, p. 432.

pour rapprocher de Taine sombre et silencieux, le sombre et silencieux Turenne ? Rappellerons-nous que le curé Meslier était ardennais ; ardennaise, la mère de Michelet ; ardennais, Rimbaud ?

Une Geneviève Vaucher, qui appartenait au pays de Rethel, épousa, au début du XVII^e siècle, un Gérard Taine : c'est la première fois que l'on trouve le nom de Taine. En 1675, un Joseph Taine s'établit à Rethel : de rurale, la famille devient quelque peu urbaine ; elle n'en reste pas moins très modeste. Petits bourgeois, petits propriétaires, petits marchands, mais tous fortement installés dans leur état. L'ancêtre Joseph Taine fut « échevin-gouverneur » de Rethel. Le père d'Hippolyte est né à Rethel ; il a été avoué à Vouziers ; l'arrière-grand-père, Pierre, a été négociant et manufacturier ; il fut aussi marguillier en chef de l'église de Rethel ; on l'appelait *le philosophe*. Il est mort en 1784. Comme pour la plupart de nos grands hommes, peut-être pour tous, la source immédiate est modeste, à demi rustique. Rethel est à peine citadine, comme Dôle, la cité de Pasteur, Tréguier, la cité de Renan, La Haye, la cité

de Descartes ; comme Vouziers enfin, où est né Taine.

Du côté maternel, les origines lointaines sont champenoises, par les Hurtault, encore aux deux tiers rustique, mais, qui, au dire de l'érudit M. P. Pellot, biographe de la famille, passaient pour la plus ancienne famille rémoise. Ils rejoindront les Taine au XVII^e siècle, par les Besançon, d'où est sortie la mère d'Hippolyte. Ici, la souche est antiquement bourguignonne, nettement rustique. Nicole Hurtault (1676-1743) épouse, en 1693, Maximilien Bezanson, fils de parents appartenant à la paroisse de Villeneuve-le-Roi, archidiocèse de Sens ; Nicolas Bezanson, leur fils, né à Reims, épouse Marguerite-Norbert Taine, fille de Pierre Taine : c'est leur fille qui épousera son cousin germain Jean-Baptiste-Antoine Taine, le père d'Hippolyte. Cette conjonction entre deux climats spirituels ressemble à celle même du paysage de Vouziers, blanc, à l'ouest, vert, à l'est, que Taine a vu mi-champenois, mi-ardennais.

Taine a eu une excellente mère, austère, très attentive, qui dut le disputer avec âpreté à la maladie et à la mort, tant il était

fragile — fragile comme Montaigne, comme Descartes, comme Pascal, comme Voltaire. Sans doute, tenait-il d'elle quelques traits caractéristiques et voulut-il lui ressembler, car il avait pour elle une immense vénération : il a parlé d'elle dans les termes les plus touchants et les plus tendres. On sait que Sainte-Beuve rattachait volontiers les grands hommes à leur mère. Taine tenait-il aussi de son père?

L'avoué Jean-Baptiste a laissé la réputation d'un lettré, auteur de joyeuses compositions, « saturées d'esprit gaulois et débordantes de gaieté (1) ». Est-ce qu'Hippolyte eût reconnu ici la marque bourguignonne et champenoise se mêlant chez cette émule de La Monnoye et des chansonniers grivois et gourmands du Caveau ? En tout cas, de la grivoiserie, rien n'a passé dans le fils ; Hippolyte est resté un mélancolique, qui, toute sa vie, vécut très retiré sur lui-même, chaste, si sauvage, si sauvage bûcheron ardennais, que l'idée que son portrait pût être vu en un lieu public lui donnait de la fièvre et de l'irritation.

(1) P. Pellot, *Les ascendants maternels de la famille Taine*, Paris, 1904.

Il doit plus sûrement à son père son goût pour les paysages forestiers et la marche ; il lui doit aussi très vraisemblablement une partie de ses curiosités littéraires, peut-être même quelques éléments de sa liberté d'esprit, son admiration pour Voltaire. Qui sait, n'a-t-il pas songé à son père, lorsqu'il écrivit son singulier et amer éloge de la gaîté voltairienne, « le dernier ressort en France qui maintienne l'homme debout (1) » ? Quoi qu'il en soit de ces contrastes ou de ces liens, on sera d'autant plus prudent dans l'examen de cette psychologie familiale que le romancier populaire Paul Féval a les mêmes lointaines ascendances champenoises, que le philosophe, immédiatement Breton, comme Taine était ardennais : en 1695, un Henri Hurtault épousa une Marie Féval, fille de Me Claude Féval, qui est l'ancêtre lointain du rival de Ponson du Terrail (2).

Modeste à l'origine, la famille Taine a grandi en importance au XIXe siècle ; et l'importance qu'elle gagne à ce moment si-

(1) *Origines de la France contemporaine*, II, p. 99-100.
(2) Gustave LAURENT, *Almanach-Annuaire de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes*, 1903.

tue le philosophe dans la classe où à évolué sa pensée. Cet accroissement social correspond, d'ailleurs, nous allons le voir, à un déracinement de plus en plus net du village ; de Barby à la petite ville, Rethel et Vouziers, elle accède, enfin, à Paris, au XIX^e siècle, obéissant à la loi de la croissante urbanisation de la famille française. La famille Taine, influente, bien assise, parvient, en plusieurs de ses membres, à la souveraineté intellectuelle et sociale. Hippolyte Taine n'est pas un rejeton isolé dans sa gloire et sa domination : avec lui, tout un groupe d'Ardennais a émergé, le groupe important des Taine-Bezanson.

Mais l'ascension des Taine n'est pas directe : elle s'est faite sous la poussée des Bezanson : Nicolas Bezanson, père de Mme J.-B. Taine, la mère d'Hippolyte, fut sous-préfet de Rocroi et juge de paix, fils lui-même d'un avocat au Parlement. C'est une famille de notaires qui a essaimé des officiers ministériels à Poissy, à Sedan, à Paris. La petite-fille de l'ancêtre Nicolas Bezanson a épousé le célèbre peintre Ernest Meissonnier, qui est lyonnais ; l'arrière petite-fille épouse Marc Sangnier,

théoricien de la démocratie catholique, fondateur du *Sillon*, lui-même petit-fils de l'avocat Lachaud, qui est Limousin ; une nièce d'Hippolyte épouse le fils de Saint-René-Taillandier, de l'Académie Française ; il était d'origine languedocienne ; une fille de Taine épouse le fils du sculpteur Dubois, qui fut directeur de l'École des Beaux-Arts ; ce sont des Parisiens. Voici d'autres parentés : J.-B. Billaudel, ingénieur en chef de la Gironde, qui fut député et maire de Bordeaux, est le petit-fils de Pierre Taine, aïeul d'Hippolyte (1793-1851) ; le baron Ernest Seillière, membre de l'Institut, et André Chevrillon, de l'Académie Française, ont avec Hippolyte une souche commune en Pierre Taine et Marie-Étiennette Brûlé. M. André Chevrillon est le neveu du philosophe, un fils de sa sœur, mariée à un officier. Notons encore les liens de parenté des Taine avec le Dr Baillarger, le célèbre médecin de la Salpêtrière ; l'oncle d'Hippolyte, Adolphe Bezanson, représentant du peuple en 48, était le beau-frère de M. Petit-jean, premier président de la Cour des comptes.

La famille se spiritualise et s'urbanise

on voit comment ; et comment elle se répand hors de sa province natale, dans l'Ile-de-France, dans le Bordelais, le Lyonnais, le Limousin ; sur un point seulement, elle retourne à sa Champagne lointainement originaire. On remarquera que ces divers rejetons du vieil arbre ardennais ont subi des orientations analogues ; nul réfractaire ; des hommes fortement intégrés dans leur groupe social. La marque de leur unité est très nette, en particulier, chez M. Marc Sangnier, M. Ernest Seillière, M. André Chevrillon, et chez Taine ; nous ajouterons qu'il y a les plus évidentes parentés de talent entre Hippolyte Taine et son neveu André Chevrillon, tous deux doués de rares talents descriptifs, également une parenté spirituelle avec Mme G. Saint-René-Taillandier, nièce, et avec Camille Meyran, arrière-petite-nièce du philosophe.

Urbanisée, cette famille n'est pas devenue boulevardière, légère ; à l'image de ses origines, elle est demeurée grave, respectable, laborieuse ; et, dans ce sens, on peut dire qu'elle a gardé dans la grande ville un aspect provincial, une saine âme provinciale, cet aspect que l'on appelait janséniste

autrefois. Taine sera, toute sa vie, l'homme de cette calme famille, de la famille provinciale, Jean Bourdeau en a déjà fait heureusement la remarque (1), même quand il sera parvenu à son plus haut niveau social : c'est l'orientation de ce « groupe » qui s'exprimera dans les œuvres sérieuses, dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, dans les *Origines de la France contemporaine*.

Ce sont là les couleurs dominantes du tableau familial qui, invinciblement, rappelle le ton, l'attitude des personnages paisibles, sérieux, de l'admirable *Famille Dubourg ;* mais il ne faut pas s'en tenir à ce souvenir, car d'autres personnages, que n'a pu voir Fantin Latour dans son entourage, le peuplent non sans ironie ni imprévu : près du père et de la mère de Taine, près de ses tantes et de ses sœurs, regardons Nicolas Hurtault-Pinchard, qui fut maire de Reims pendant une des périodes les plus troublées de la révolution, l'officier municipal Pierre-Marie Bezanson-Guillaume, qui, lors de la réaction thermidorienne, fut compris dans une poursuite comme sep-

(1) J. Bourdeau, *Les Maîtres de la pensée contemporaine*, Paris, 1904, p. 56.

tembriseur ; le député à la Législature, Charles-Euphrosine Bezanson-Périer. Trois « jacobins » (1).

Très vraisemblablement, Taine a ignoré cette ascendance. M. G. Laurent, qui l'a exhumée récemment, pense prouver cette ignorance en rappelant que Taine a accablé d'épithètes extrêmement vives la municipalité rémoise dont ces trois hommes dominèrent l'administration, à des titres divers : incapables, ineptes, cerveaux dérangés. Sa vision de leur gestion n'eût-elle pas été différente s'il avait connu sa parenté avec ces hommes si sévèrement jugés ? Non que l'on veuille suggérer que l'esprit de famille l'eût incliné à de partiales bienveillances, mais faite plus attentivement par curiosité familiale, l'étude des dossiers de ces trois hommes, très dévoués à la chose publique, assure M. G. Laurent, ne l'eût-elle pas porté à des appréciations plus nuancées, partant plus équitables ? Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, il convenait d'arracher à l'ombre, ces couleurs complémentaires, pour rendre à la famille de l'auteur des *Ori-*

(1) G. Laurent, *Annales révolutionnaires*, 1927, p. 481.

gines de la France contemporaine, toutes ses complexités et tous ses détours.

Pendant quelques années, il a aimé à tirer des coups de pistolet ; tirer la cloche, disait-il, en ses heures d'impertinence. Serait-ce héritage jacobin, suggérera un ironiste ?

★

Le Taine des *Philosophes classiques*, le Taine de *Thomas Graindorge* est un Taine vrai, cela ne fait pas question, mais ce n'est pas le Taine profond, qui, dans ses plus grands livres, s'est révélé si proche de sa province, de sa forêt et des siens, de leurs habitudes, de leurs fortes habitudes familiales, le Taine assis dans une gloire solide et maintenu dans son attitude de gravité provinciale par une volonté non moins solide. Le Taine homme d'esprit est un Taine vrai, ce n'est pas le plus vrai et le plus original. Taine deviendra, d'ailleurs, de plus en plus grave, réfléchi ; une gravité un peu protestante, diront les uns, un peu universitaire, diront les autres, ou tout simplement provinciale. C'était sa tendance, cette gravité, cette morosité, ce besoin

d'ordre et de certitude qui anime sa pensée philosophique et historique. Sa jeunesse se laissa envahir par les herbes folles, ce ne fut pas pour très longtemps. Sainte-Beuve sentit, avec sa finesse, qui n'allait pas sans quelque rosserie, que la *Vie parisienne* n'était pas le milieu de l'historien de La Fontaine et de Tite-Live. C'est crû, lui disait-il. Il faudra à Taine, pour être lui-même, le ciel et la maturité de l'automne, un retour à la tranquillité de la vie provinciale : est-ce que le bonheur, se demandait-il, un jour, ne serait pas d'avoir une maison aux tuiles vernies, dans une paisible campagne ?

Le moment viendra assez vite, avant 71, où il songera plus à travailler à la stabilisation des institutions qu'à la destruction des doctrines philosophiques. Tout ce qu'il y a de grave dans la vie provinciale, et même d'ennuyé, de retiré, de contenu, entrera alors dans son œuvre et s'y épanouira. Grâce à sa mère, il a toujours eu de la famille et des vertus domestiques l'idée la plus sérieuse et la plus traditionnelle. Devenu Parisien par sa notoriété, par ses fonctions et ses collabora-

tions, il aspirera très vite à retrouver un climat rustique, silencieux, dans le cadre forestier qui lui rappellera son enfance morose : resté paysan, il vivra à la campagne, dans la verdure, à Fontainebleau, à Chatenay, enfin à Menthon-Saint-Bernard, tout près d'une petite ville bien provinciale, qui lui rappellera les rues, les maisons, les jardins de Vouziers ou de Rethel. De son enfance à sa mort, une même discipline rustique, provinciale, fait l'unité de sa vie et de sa pensée ; et il voudra qu'une même discipline fasse unité autour d'un foyer stable, dans toutes les familles que la Révolution a prétendu disperser, en ne voulant pas reconnaître qu'elles sont des « groupes naturels ».

Taine est un provincial-né ; et on ne le comprendra bien que rapproché de sa province paisible, rattaché par des liens très forts à des familles provinciales intégrées depuis trois siècles dans une marche mélancolique, à moitié germanique, de nature forestière, à vie citadine restreinte.

III

AUTOUR DE 1850 ET AU DELA

Quelques personnes commencent à redouter le sentiment, à discuter l'enthousiasme, à rechercher les faits, à aimer les preuves. S'il s'en rencontre beaucoup, une nouvelle philosophie se formera.

TAINE,
Les philosophes classiques,
p. 313.

Je veux être philosophe.
TAINE,
Taine, I, p. 56
(Lettre à Prévost-Paradol,
20 mars 1849.)

L'ÉDUCATION collégiale que Taine a reçue n'a-t-elle pas accusé les traits rustiques et provinciaux imprimés dans l'âme de l'enfant par la vie de famille, à Vouziers ? Il fut mis interne à neuf ans, dans un pensionnat religieux de Rethel, dirigé par deux vieillards, un prêtre et sa sœur, ancienne reli-

gieuse, sous la surveillance de sa grand'mère Taine et de ses deux tantes paternelles, vieilles filles pieuses et austères, ergoteuses, a dit André Chevrillon ; l'une d'elles était « catholique ultra (1) ». Il y restera dix-huit mois. On lit dans la notice charmante qui accompagne le recueil de sa correspondance que le dimanche « on ne lui faisait grâce ni de la grand'messe, ni des vêpres » ; que les sermons « paraissaient bien longs au petit écolier avide de liberté ». Le biographe n'enlève rien aux teintes grises de ce tableau, lorsqu'il ajoute qu'« au retour, il y avait les chatteries dominicales, les tourtes de la vieille servante et surtout les bonnes heures de lecture où l'on pouvait se délecter silencieusement avec les *Mille et une nuits* ou *Rip van Winckle* (de Washington Irving) »...

Atmosphère silencieuse, heures disciplinées, dans une maison dont on sent que les meubles et les parquets ont été si soigneusement cirés par la servante au grand cœur de Flaubert que toutes les filles du voisinage jalousaient. N'en doutons pas, c'est

(1) L'expression est de Taine. *Taine*, I, p. 194. Les deux sœurs dirigeaient le bureau des voitures publiques.

là que l'enfant impressionnable a subi sa seconde formation, sa seconde initiation à la vie : dans cette espèce de cloître dont, à vrai dire, il ne sortira jamais. Ceux qui l'ont connu, notamment Melchior de Vogué, ont noté qu'il a toujours eu l'apparence d'un moine inquiet de ne pas retrouver son couvent, lorsqu'il sortait. Gabriel Monod a parlé de sa « vie claustrale » ; Auguste Sabatier l'a vu « cloîtré dans ses vertus domestiques (1) ». Lui-même s'est appelé « la plus cloîtrée des marmottes (2) ». La notation est exacte. Taine a eu, d'ailleurs, l'intuition de ces influences : « Je suis content, écrivait-il quelques années plus tard, d'avoir passé un jour à Rethel : ce sont des mœurs antiques ; mais elles me plaisent, parce qu'elles sont naturelles et que rien n'y manque... Je trouve au fond de moi-même quelque chose de Rethelois, l'esprit de famille (3). » La forêt solitaire, cette pension religieuse endormie, la maison bourgeoisement confortable de l'avoué ardennais, le souvenir de tant de bonnes gens

(1) *Le Temps*, 7 mars 1893.
(2) *Taine, sa vie et sa correspondance*, I, p. 165.
(3) *Taine, sa vie et sa correspondance*, I, p. 11.

d'âge, Taine baigne dans ce milieu ses plus profondes racines ; et c'est pour sa conformité avec ses souvenirs de famille qu'il aimera la correcte et paisible vie domestique anglaise.

Son père meurt prématurément, en 1840. L'enfant a douze ans. L'année suivante, Mme Taine le met dans une pension à Paris ; il suit les cours de quatrième du collège Bourbon, plus tard lycée Bonaparte, aujourd'hui lycée Condorcet. Un éloquent professeur de la Sorbonne, François Villemain, est ministre de l'Instruction publique, depuis cinq ans ; ingrate, la Sorbonne actuelle fait peu de cas de ce précurseur de la critique moderne. L'un des professeurs de philosophie du collège est plus ou moins un disciple d'Hegel ; c'est une originalité dans une Université entièrement cousinienne. Temps de la royauté citoyenne. Brillent, au pouvoir et dans les hauts emplois administratifs, beaucoup d'hommes du Premier Empire : Louis-Philippe a tenu à les recueillir en grand nombre ; le plus célèbre de tous est le répugnant Talleyrand, dont il fait un ambassadeur à Londres. Et, comme pour

créer en faveur de la branche cadette une légitimité de gloire, que la branche aînée a reçue, en Espagne, des mains du magnifique Chateaubriand, pour suppléer à la pleine légitimité du sang qui lui manque, le roi fait revenir de Sainte-Hélène, au milieu d'une grande pompe nationale, les cendres de l'Empereur. Tout ce temps est teinté de bonapartisme ; et Molé, Thiers et Guizot aident étourdiment à créer un état d'esprit dont Louis Bonaparte saura bientôt tirer profit.

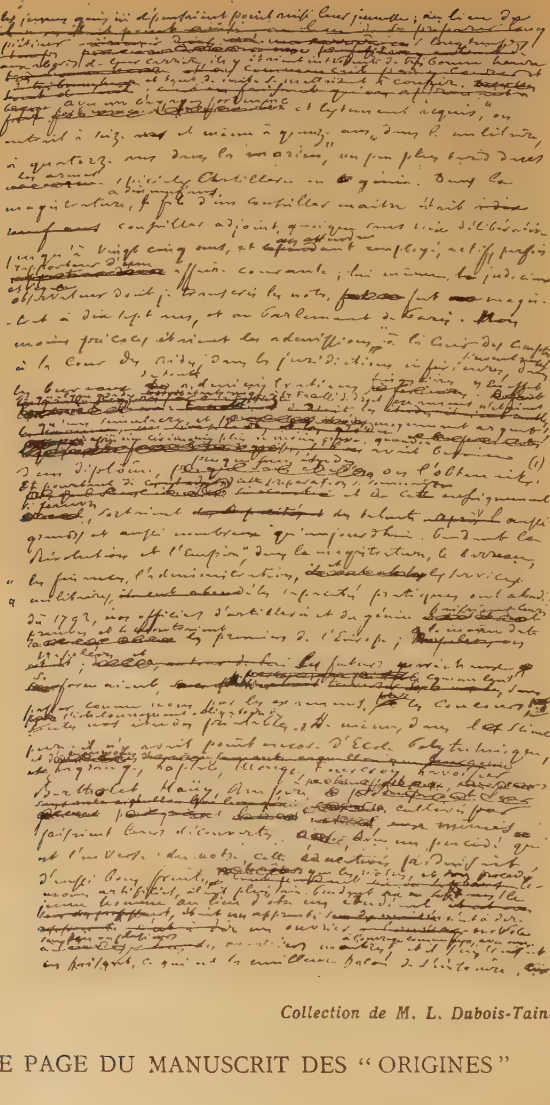
Ces années 40 resteront vivantes dans l'esprit de Taine, qui représentera toujours assez bien une nuance de l'orléanisme le plus modéré, tel qu'il dura sous le Second Empire, pour aboutir, sous le régime issu du 4 septembre, à des ministères qui, moins la qualification, furent de cette même teinte. Taine demeurera toujours « louis-philippart », a écrit A. Mathiez. La France est centre-gauche, disait Renan ; et Renan a la même teinte que Taine, malgré quelques différences de langage. L'attitude est libérale, sensée, assez grand-bourgeois. L'esprit des petites villes provinciales, à vieilles traditions parlementaires, anime l'esprit, si

différents soient-ils, de Thiers, de Guizot — l'un est né à Aix, l'autre à Nîmes — ; plus tard, il animera, avec d'autres mots, la politique de Léon Say, de Ribot, de Ferry, de Goblet ; de loin, on voit bien que d'insignifiantes différences séparaient ces notables, dont Daniel Halévy a fixé les caractères. Napoléon disait qu'il faut gouverner le Français en frappant son imagination ; ce sera le système de son neveu ; ce ne sera jamais celui de tous ces modérés, en particulier celui de Taine, du raisonnable Taine, du provincial Taine.

Taine ne resta que peu de temps pensionnaire : quelques mois après son arrivée à Paris, sa mère le rejoignit et s'installa avec lui aux Batignolles dans le quartier « qui était presque un coin de province », dit son biographe. Toujours la grise atmosphère : après Vouziers, Rethel ; après Rethel, les Batignolles ; et ce sera bientôt l'École normale, qu'il a lui-même comparée à un couvent. Sa meilleure promenade, il la faisait alors parmi les arbres du parc Monceau, qui était un jardin solitaire et abandonné ; c'était la forêt retrouvée. La famille Taine préparait l'enfant à devenir

Collection de Mme Ludovic Halévy

CROQUIS DE TAINE PAR P. RENOUARD



Collection de M. L. Dubois-Taine

UNE PAGE DU MANUSCRIT DES "ORIGINES"

un bon notaire provincial ; et ce dessein ajoute son ombre à tous ces tranquilles paysages provinciaux, provinciaux dans Paris même.

En 1847, il a un prix d'honneur de rhétorique au concours général. En 1848, ce n'est pas la Révolution qui le frappe et l'agite ; mais la crise morale qu'il traverse. Celle de son aîné Renan remontait à 1845. C'est à cette date qu'il a raconté comment il s'était peu à peu détaché du catholicisme, lors de sa conversion à la philosophie ; il a quinze ans environ ; lorsqu'il la raconta, il a vingt ans. Le récit fait, il n'y reviendra jamais. Voici ce texte important :

Jusqu'à l'âge de quinze ans j'ai vécu ignorant et tranquille... j'étais chrétien et je ne m'étais jamais demandé ce que vaut cette vie, d'où je venais, ce que je devais faire...

La crise remonte donc à l'année qui a suivi son arrivée à Paris : ce qui a été publié de sa correspondance ne fournit malheureusement aucune indication sur les lectures ou les amitiés qui l'ont facilitée ou préparée, ou simplement accompagnée.

Aucun mot ne doit être négligé de cette confession, dont l'allure est droite et calme, comme la crise elle-même : c'est déjà le Taine de la maturité ; intraitable dès qu'il est entré dans une certitude ; c'est déjà le Taine axiomatique, impatient d'évidence.

La raison apparut en moi comme une lumière ; je commençais à soupçonner qu'il y avait quelque chose au delà de ce que j'avais vu... Ce qui tomba d'abord devant cet esprit d'examen, ce fut ma foi religieuse. Un doute en provoquait un autre ; chaque croyance en entraînait une autre dans sa chute... Je me sentis en moi-même assez d'honneur et de volonté pour vivre honnête homme, même après m'être défait de ma religion ; j'estimai trop ma raison pour croire à une autre autorité que la sienne ; je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée ; je m'indignai d'être vertueux par crainte et de croire par obéissance. L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi.

. . . . . .

J'allais toujours plus avant, jusqu'à ce qu'un jour je ne trouvai plus rien debout.

Je fus triste alors, je m'étais blessé moi-même dans ce que j'avais de plus cher ; j'avais nié l'autorité de cette intelligence que j'estimai tant.

Je me trouvais dans le vide et dans le néant, perdu et englouti. Que pouvais-je faire ? Toutes mes croyances étant abattues, la raison me conseillait l'immobilité, et la nature m'ordonnait l'activité.

. . . . . .

Toute mon âme se tournait donc vers le besoin de connaître, et elle se consumait d'autant plus qu'elle réunissait toutes ses forces et tous ses désirs sur un seul point.

Pendant les premiers mois de la classe de philosophie, cet état me fut insupportable ; je ne trouvais que des doutes et des obscurités.

. . . . . .

Puis, fatigué des contradictions, je mis mon esprit au service de l'opinion la plus nouvelle et la plus poétique ; je défendis le panthéisme à outrance ; je m'attachai à en parler en artiste ; je me complus dans ce monde nouveau et, comme par jeu, j'en explorai toutes les parties. Ce fut mon salut.

En effet, dès lors, la métaphysique me parut intelligible et la science sérieuse.

. . . . . .

Dès lors je me mis avec ardeur au travail ; ces nuages se dissipèrent ; je compris l'origine des mes erreurs, j'aperçus l'enchaînement et l'ensemble.

Enchaînement, ensemble, voilà les mots décisifs.

La physionomie intellectuelle de Taine a ses traits fortement gravés dès la classe de philosophie : par la suite, il les accentuera, il ne les modifiera pas. Précocement formé, cet esprit gardera cette maturité, jusqu'à son dernier jour, cas presque unique d'une telle constance et d'une telle précocité.

★

Il entre à l'École normale en 48, avec quelques camarades qui deviendront plus ou moins connus ou célèbres : Edmond About, G. Merlet, Francisque Sarcey, Paul Albert, Ordinaire. Il est classé premier ; About, second ; Sarcey, cinquième. Perraud, le futur cardinal Perraud, Challemel-Lacour, que le destin prépare à traduire Wagner et à présider le Sénat de la Répu-

blique, J.-J. Weiss, Alfred Assolant y étaient déjà ; son intime ami Prévost-Paradol, Octave Gréard, Levasseur y entrent en 49 ; Fustel de Coulanges, en 1850.

Quelques-uns de ses amis qui deviendront les convives du dîner Magny : Flaubert, Edmond de Goncourt, Renan, sont un peu plus âgés que lui, de six ou sept ans. Il est, par contre, du même âge, ou à peu près, que Baudelaire, Émile Augier, Gustave Doré, Manet, Alexandre Dumas fils, Berthelot. Le peintre Courbet est sensiblement plus âgé ; il est de 1819. Sur eux planent des ancêtres glorieux : Balzac (1798), Sainte-Beuve (1804), Guizot (1787), La Mennais (1782), Michelet (1798), Delacroix (1799), Lamartine (1790), Hugo (1802), Musset (1810). Chateaubriand meurt dans cette année 48 ; la mort de Beyle est plus ancienne : 42 ; Balzac mourra un peu plus tard : en 1850. Lamartine et La Mennais, qui se survivent, sont sans prestige sur ces jeunes gens, qui ignorent à peu près complètement Proudhon, sauf Prévost-Paradol ; mais il est vrai que Sainte-Beuve, une de leurs idoles, s'intéresse à lui, que Baudelaire en fait alors grand cas.

Cette citation d'Octave Gréard, extraite de sa biographie de Prévost-Paradol, donne une bonne image de Taine et de ses camarades, à ce moment : « on dévorait les articles de Sainte-Beuve ; Balzac excitait l'enthousiasme... ; on suivait avec la même curiosité réfléchie les découvertes de la chimie et de l'histoire naturelle, les progrès de la physiologie... ; on se dérobait aux explications de Boissonade (l'helleniste) pour suivre les démonstrations de Magendie (le physiologiste) ».

Voilà les mots qui donnent l'explication de la philosophie de Taine et font comprendre l'extraordinaire prestige, dont a parlé Sarcey dans ses souvenirs, qu'il eut sur ses camarades et toute la jeunesse, dès son premier livre : il va donner une voix, une âme, un style à ces curiosités, à ces inquiétudes. Cette jeunesse de 1850 n'est point lyrique : elle veut des faits, du précis ; ni éclectisme, ni romantisme, ni socialisme de 48. De la sécheresse ; pourtant, point de sécheresse tout court ; ces jeunes gens se donnent au savoir rationnellement démontré, avec ardeur. Gréard nous les montre ne songeant guère qu'à « l'obser-

vation des faits en philosophie, en morale, en histoire, en littérature » ; pourtant la science, de son « souffle puissant », les agite et les pénètre. Il s'agit de penser net et de faire court, sans inutiles digressions ; et ces jeunes gens croient ici innover. Était-ce vraiment nouveau dans l'histoire ? N'était-ce pas déjà le dessein des secs et précis idéologues du Directoire et du Consulat ? Ceux qui aujourd'hui rejettent Taine et ses contemporains, notamment parce qu'il est trop longuement démonstratif et descriptif, insistons sur ce point, ne pensent pas autrement que Taine et ses camarades ; la façon de faire diffère plus que l'intention, en 1800, en 1850, en 1930. Toutes les générations ont eu ce même dessein qu'elles déclarent, chaque fois, sans modèle ; elles ignorent ces similitudes, images d'un retour éternel, heureusement, car qu'y a-t-il de plus exquis pour tous les chercheurs d'îles inconnues, que de découvrir la beauté d'un matin clair au-dessus d'un sol où l'on aperçoit nulle trace de pas humains ?...

Des noms, des œuvres, pour préciser le caractère scientifique ou réaliste de la pensée et de l'art à cette époque : *La Cou-*

sine Belle est de 1846, *Le Cousin Pons*, de 47, deux éclatants chefs-d'œuvre de Balzac ; Courbet expose *Les Casseurs de pierres*, *Les Demoiselles de la Seine*, *Les Baigneuses*, *L'Enterrement à Ornans*, de 1851 à 1853 ; *La Dame aux camélias*, de Dumas fils, voit la rampe en 1852 ; Champfleury donne son *Chien-Caillou* en 1847 ; ses *Bourgeois de Molinchart* sont de 1855. En 1852, Baudelaire public son manifeste contre une poésie vouée tout entière à « l'aveu public des angoisses du cœur ». Balzac est très lu ; le précis Stendhal le sera bientôt, grâce à Taine ; et, par Taine, sa pensée et son art se répandront parmi les artistes, après le célèbre article qu'il consacre au *Rouge et noir*, en 1858, longtemps après celui que Balzac avait presque inutilement consacré à *La Chartreuse*, en 1840.

Interrogeons Taine ; il répond dans les *Philosophes classiques :*

« Presque tous ces jeunes gens avaient pratiqué une science, ce qui leur avait donné le dégoût de la philosophie littéraire ; ils n'y voyaient qu'une rhétorique élégante et quand on leur demandait ce que c'est que la philosophie classique, ils ré-

pondaient que c'est la philosophie à l'usage des classes. »

Baudelaire, dès 1852, pensait de même, à quelques nuances près : « Disparaissez donc, ombre fallacieuse de René, d'Obermann et de Werther ; fuyez les brouillards du vide, monstrueuse création de la paresse et de la solitude ; comme les pourceaux dans le lac de Génézareth, allez-vous replonger dans les forêts enchantées d'où vous tirèrent les fées ennemies, moutons attaqués du vertigo romantique. Le génie de l'action ne vous laisse plus de place parmi nous (1). »

Leconte de Lisle, poète descriptif, veut être aussi impassible qu'un chimiste ; Baudelaire, poète des horizons marins et de l'inquiétude des âmes religieuses sans foi écrit en 1851 : « Le temps n'est pas loin où l'on comprendra que toute littérature qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie est une littérature homicide et suicide (2). » Pas plus qu'il n'y a d'inconnaissable pour Taine, il n'y a d'inexprimable pour Baudelaire ou

(1) *L'art romantique*, éd. N. R. F. p. 59.
(2) *L'Art romantique*, éd. N. R. F., p. 175 et 328.

pour Gautier : tout relève de l'observation et de l'expression. « Tout est explicable, disait Taine, et l'existence elle-même » ; au delà, si l'explication ou l'expression manque, il n'y a qu'ignorance, poésie ou rêve métaphysique.

Cette phrase, Taine pourrait déjà l'écrire : « ...l'accroissement des sciences est infinie... ; on peut prévoir qu'il arrivera un temps ou elles règneront en souveraines sur toute la pensée comme sur toute l'action de l'homme, sans rien laisser à leurs rivales qu'une existence rudimentaire... (1).

Alors naît la religion de la science ; l'expression est dans Renan, dans son *Avenir de la science ;* et elle date de ce moment : tout doit être expliqué, et il ne faut vivre que pour trouver une explication. Nous retrouvons ici la confession que Taine a faite en 48, et son serment ; ce serment qu'il a renouvelé après le Coup d'État : « Vivons dans la science. » Comme elle ne l'avait jamais été, la raison se sent maîtresse de l'univers, dans la tête de tous ces jeunes gens, ironiques, studieux et ambi-

(1) *Revue des Deux-Mondes,* 1er mai 1861 ; art. sur Stuart Mill. Cf. *Cours de philosophie positive* de COMTE.

tieux. S'ils se moquent de Cousin, du moins rêvèrent-ils Magendie. Mais voici un autre trait de leur caractère : précis, volontaires et secs, Taine et ses amis sont tristes. Nous ne les verrons jamais regarder la vie avec ravissement ; ils ont écrit des œuvres sans joie. Prévost-Paradol finira par le suicide. Taine mourra accablé par une sorte de désenchantement métaphysique. Dans la bande, il n'y a que deux rires francs, celui de Sarcey et celui d'Edmond About. Le « mal du siècle » est encore en eux quoi qu'ils en pensent et quoi que nous en pensions. Ces normaliens sont pessimistes ; et romantiques, en tant que pessimistes. Pessimiste, Flaubert ; pessimiste, Baudelaire ; pessimiste, Leconte de Lisle ; pessimistes, les Goncourt. Zola, qui les suit et les prolongera, dix ans au delà, ne verra guère que les tares sociales ; toute son école se consacrera à leur description pendant trente ans, avec une âpre morosité.

Il faut mettre au front de cette génération ces deux célèbres vers du poète des *Chimères :*

Ma seule étoile est morte et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la mélancolie.

Cette jeunesse est sérieuse et triste. Si on veut la retrouver, il faut ouvrir l'*Éducation sentimentale*. Il y a bien une jeunesse qui danse à Mabille : Taine et ses amis demeurent étrangers au « cancan » de Céleste Mogador, et il faut le regretter, surtout pour Taine, trop sérieux, sage avant la fatigue du temps. C'est la cour et les gens du monde qui iront s'amuser, plus tard, aux opérettes d'Offenbach et se moquer de l'antiquité, en feuilletant de vieux albums de Daumier.

Le « mal du siècle », analysé par Musset, qu'aimait Taine, qu'aima Zola, est comme la conclusion des guerres sanglantes du Premier Empire ; il trahit un appauvrissement du sang ; il exprime aussi l'amertume de la défaite. On se rend mal compte, à distance, de l'influence formidable qu'eurent sur l'esprit public Waterloo et le traité de Vienne : la France fut alors profondément vaincue dans son orgueil et blessée dans sa chair. On sait que toute la politique étrangère de Louis Bonaparte tendra à la révision des pactes de la Sainte Alliance. « La France, veuve de César, lit-on dans la célèbre *Confession d'un*

enfant du siècle, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance et s'endormit d'un si profond sommeil que ses vieux rois la croyant morte l'enveloppèrent d'un linceul blanc... Alors s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse... un sentiment de malaise inexprimable commença à fermenter dans tous les jeunes cœurs. »

Et, non sans finesse, le poète dit que la raison, « l'astre glacial de la raison », remplit alors le ciel ; que ce fut le temps de « l'enthousiasme à froid » : « la raison humaine a renversé toutes les illusions » ; toutes, même les sentimentales. Auguste Comte profile ici son ombre mécontente ; et Taine, déjà, fait pressentir la sienne, plus juvénile, moins haute. Musset croit que la « grisette » mourut alors ; c'est un personnage que l'on a fait bien souvent mourir depuis 1836 ; sa fille Lorette, déjà grande, dansera bientôt à Mabille. La Lorette naît à peu près dans le temps où le jeune Taine vient à Paris. Que n'a-t-il évoqué Stendhal près de lui, pour apprendre que l'amour n'est devenu un phénomène mesurable de cristallographie que dans les livres!

Entrons plus diversement dans le milieu.

La grande industrie, la grande banque, ce que les artistes appellent alors avec mépris les « intérêts matériels », précipitent un triste prolétariat dans les manufactures surpeuplées et changent les formes du travail, l'aspect des villes, qui s'enfument et vident les champs. Il y a effort pour rapprocher de la vie les thèmes de l'art, qui, avec Balzac, entre chez le commissaire-priseur et chez le notaire, pour devenir la description désolée de ce monde nouveau auquel il donne pour ressort l'argent. Les Saint-Simoniens ont essayé en vain, naguère, de mettre un panache spirituel à toute cette économie politique : leur défaite a été prompte, après quelques belles journées de ferveur.

Aux lointaines causes politiques et littéraires du pessimisme de cette jeunesse, il faut ajouter les causes sociales : février et juin 1848. Du sang a coulé sur les barricades. Pierre Dupont, que Baudelaire a loué d'avoir eu « le goût infini de la République », chante, après la défaite :

La France est pâle comme un lys,
Le front ceint de grises verveines.

*

Taine vécut à l'École Normale une vie studieuse, renfermée et triste : il fut refusé à l'agrégation de philosophie, en 1851, malgré son évidente supériorité sur tous ses camarades, de leur avis autant que de celui de leurs maîtres. Un de ses juges osa lui reprocher « une dépense déplacée de talent (1) » ; un autre, plus tard, d'avoir eu la présomption de défendre des thèses qui choquaient l'opinion publique ou n'avaient pas reçu déjà l'assentiment de la faculté (2). La responsabilité de cette injustice paraît remonter surtout au président du jury, un de ces hauts fonctionnaires qui servent tous les gouvernements avec la même fidélité, le sénateur Portalis, le fils d'un des plus notoires rédacteurs du Code Civil. Le philosophe spiritualiste Franck, auteur d'un dictionnaire philosophique, et l'abbé Noirot furent de ceux qui, semble-t-il, aidèrent Portalis à accabler le candidat.

Ce sont les circonstances politiques qui

(1) *Taine*, I, p. 128, note.
(2) *Taine*, I, p. 277, 280, 286 (note 2).

expliquent cet échec. Des événements l'avaient annoncé déjà, à l'intérieur même de l'école : la destitution du directeur, P.-E. Dubois, un ancien Saint-Simonien, un libéral, l'homme des débuts de Sainte-Beuve ; la suppression de la suppléance d'Émile Deschanel, auteur d'une brochure libérale intitulée : *Catholicisme et Socialisme.*

Taine fut alors envoyé au collège de Nevers où il enseigna, à titre de suppléant, la philosophie. Il écrit à sa sœur Virginie : « Chaque jour, je trouve le niveau humain plus bas (1) » ; à sa mère : « ...la nouvelle promotion (de l'École normale) est toute cléricale. Voilà le sanctuaire lui-même envahi (2) » ; à Prévost-Paradol : « Vivent Dieu, le roi, les gendarmes et leur auguste famille (3) ! »

Là-dessus, éclate le Coup d'État. Faut-il protester ? « Pas de protestation », répond Taine.

Cette attitude n'impliquait de sa part ni compromission, ni lâcheté. Pas de pro-

(1) *Taine,* I, p. 141.
(2) *Taine,* I, p. 166.
(3) *Taine,* I, p. 146.

testation ; mais aussi « pas de soumission, pas d'adhésion, si on nous en demande ; un vote convenable et tel que tout homme d'honneur le portera ». Il dit encore : « Les gens haut placés volent la liberté publique, fusillent trois ou quatre mille hommes et se parjurent ; le peuple qui leur est contraire vole la propriété privée et égorge. Tendre la main à l'un d'eux ! J'aimerais mieux qu'on me la coupât (1) ! »

Quelques jours plus tard, il précise son dégoût : « Entre les coquins d'en haut et les coquins d'en bas, les honnêtes gens qui pensent, vont se trouver écrasés... ; les commerçants et les gros propriétaires ne désirent rien tant qu'un État à la Russe ; et ce qui est pis, je vois une quantité de jeunes gens qui pensent de même... ; je ne vois rien qui puisse tenir contre un homme appuyé de quatre cent mille baïonnettes, de quarante mille goupillons et des légendes des campagnes. » Il est de plus en plus pessimiste en regardant « la platitude et l'engourdissement universels (2) ».

Se taire, résister par l'esprit « à une action

(1) *Taine*, I, p. 167.
(2) *Taine*, I, p. 170, 171, 172.

qu'il regarde comme malhonnête », travailler à préparer un meilleur avenir par la science, voilà le devoir qu'il s'impose. « Marc-Aurèle est mon catéchisme. » Et il refuse crânement de signer une adresse au nouvel Empereur : « Je n'ai pas voulu commencer ma carrière par une lâcheté et un mensonge. » Et il ajoute : « J'aime mieux mon vieux frac qu'un habit brodé et doré avec du sang dessus (1). »

Le recteur, mû on ne sait par quel sentiment, en tout cas par un sentiment revêtu de bienveillance, sut dissimuler à ses chefs cet acte d'indépendance : on n'en doit pas moins laisser ce refus à l'actif moral du jeune réfractaire, puisqu'il connaissait bien le danger auquel il s'était exposé. « Mon honnêteté est intacte », fut sa conclusion, sur le moment, plein de mépris pour les « pleutres », pour les « bourgeois lâches », pour les « paysans cupides » qui l'entouraient. « C'est dans l'avenir que je vis. »

Édouard de Suckau n'aima pas l'attitude de Taine ; il le lui dit avec vivacité, dans une lettre que celui-ci résumait ainsi :

(1) *Taine*, I, p. 174, 173, 176, 189.

« Mon ami Taine est un demi-poltron qui calme avec des sophismes sa conscience alarmée. » Un tel jugement était-il juste ? Chacun n'a-t-il pas les alarmes de son caractère ? N'est-ce pas ce que nous croyons et aimons qui commande à nos indignations, et même à un examen que nous entendons poursuivre avec impartialité ? Chacun suit sa pente ; aussi faut-il trancher avec prudence des problèmes qui ne trouvent leur solution qu'au plus profond de l'intimité morale, du moins chez ceux qui, tel Taine, ont un « intérieur ». Sa sincérité est indéniable ; et il n'est pas douteux qu'il s'est décidé à la suite d'une démonstration abstraite, selon sa pente, en idéologue, comme il l'a avoué.

Il n'a pas admis le Coup d'État, le manquement du prince-président à son serment ; sur le moment, il a marqué son désaccord ; il ne voudra pas, quelques semaines plus tard, renouveler son geste, parce que, depuis lors, la nation a ratifié l'opération par un plébiscite. Est-ce qu'il appartient à une minorité de s'insurger contre la majorité, dans un pays de suffrage universel, en se déclarant plus sage ? Au nom de quel

droit, la minorité républicaine pourrait-elle intervenir contre la démocratie plébiscitaire ? Une insurrection ? Taine la rejette pour la raison même qui lui a fait rejeter l'attentat de Louis Bonaparte : « Si la minorité éclairée a le droit de violenter la majorité stupide, un seul homme éclairé a le droit de violenter l'unanimité stupide (1). »

Il ajoute : « Le dernier butor a le droit de disposer de son champ et de sa propriété privée ; et pareillement une nation d'imbéciles a le droit de disposer d'elle-même, c'est-à-dire de la propriété publique. Ou niez la souveraineté de la volonté humaine et toute la nature du droit, ou obéissez au suffrage universel (2). »

Choisir ? Déjà, en 49, il s'y était refusé : « Je te déclare, écrivait-il alors à Prévost-Paradol, que les deux partis me révoltent et me dégoûtent. Il me semble voir un tas de misérables idiots, ivres et furieux, qui remuent à pleine pelle et se jettent les uns aux autres les mensonges et les ordures (3). »

Il prête donc serment : « J'ai refusé

(1) *Taine*, I, p. 200.
(2) *Taine*, I, p. 191.
(3) *Taine*, I, p. 87.

d'adhérer au 2 décembre, l'action était injuste et illégale et violait mon grand dogme de la souveraineté de la nation. Maintenant cet homme a un pouvoir légitime, déféré par la volonté universelle. J'obéis à la loi comme j'ai désapprouvé l'usurpation et par la même raison (1). » Renan, qu'il ne devait connaître que plus tard, ne l'eût probablement pas désapprouvé : « Mon avis, écrivait le jeune historien des langues sémitiques est que ceux-là seuls devraient refuser, qui avaient participé aux anciens gouvernements... ou qui actuellement avaient l'intention arrêtée d'entrer dans une conspiration contre celui-ci. Le refus des autres, bien que louable, s'il correspond à une délicatesse de conscience, est à mon avis regrettable (1). »

Qu'avez-vous fait, alors, demandait-on à Fustel de Coulanges, qui répondait, un peu à la Siéyes : « J'ai pensé beaucoup et sans trop m'inquiéter de l'esprit de paradoxe qu'on me reprochait (2). »

Les jours passent ; Taine et tous les maî-

(1) *Taine*, I, p. 265.
(2) O. GRÉARD, *Le centenaire de l'École normale ; La Crise de* 1850, p. 296.

tres restés libres d'esprit subissent mille tracasseries de la part de leurs chefs ; les professeurs sont invités à raser leurs moustaches, pour « faire disparaître du costume ainsi que des mœurs les derniers vestiges de l'anarchie (1) ; protestants ou libres penseurs doivent réciter les prières au début des classes, assister aux cérémonies du culte ; leurs leçons sont sévèrement contrôlées par le clergé, maître de l'enseignement depuis la loi Falloux. Liberté de l'enseignement, proclamait la loi : « Le point capital, écrivait l'abbé Gaume, dans *Le Paganisme dans l'éducation* ou *Le Ver rongeur*, n'est pas de rendre l'enseignement libre, mais de le rendre chrétien. » Le plus original des philosophes universitaires de ce temps, E. Vacherot, le maître de Taine, est révoqué de son emploi de directeur des études à l'École normale après une dénonciation du P. Gratry, aumônier de l'institution. « Le corps universitaire, écrivit plus tard Sainte-Beuve, en pensant à ce moment, souffrit et fut découragé dans la personne de plus d'un de ses jeunes membres. Qui

(1) Ch. Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, p. 161.

n'agréait pas à Mgr l'Évêque était brisé, évincé (1). »

Taine ne fut pas brisé ; mais évincé ; il fut nommé à Toulon : « Pourquoi pas au bagne ! » aurait-il dit. Et il se fit mettre en congé, un nouveau désenchantement s'ajoutant ainsi à celui que sa génération trouva dans l'héritage du romantisme, à celui qui était propre à sa nature maladive, à son éducation taciturne, dans une maison de vieilles gens, au milieu d'un paysage triste et déserté. C'est alors — très exactement le 11 décembre 1851 — qu'il murmura à Prévost-Paradol : « Taisons-nous ! »

★

Taisons-nous ; travaillons. A partir de ce moment, l'histoire de Taine se confond avec celle de ses livres : il publie, en 1853, son *La Fontaine*, thèse de doctorat ès lettres qu'il remaniera en 1861 ; son *Voyage aux Pyrénées*, en 1855 ; son *Tite-Live*,

(1) *Nouveaux lundis*, IV, p. 430. (Je cite Sainte-Beuve, parce que M. Victor Giraud trouve que sa caution, ici, est bonne. V. *Essai sur Taine*, p. 9.)

en 1856, les *Philosophes classiques*, en 1857. L'*Histoire de la littérature anglaise* est terminée en 1863 ; le *Voyage en Italie* date de 1866. Plusieurs livres sur l'art paraissent en 1867, 68 et 69 ; *Thomas Graindorge*, en 1867 ; *l'Intelligence*, en 1870 ; puis, de 1875 à sa mort, les onze volumes des *Origines de la France contemporaine ;* livres auquels il faut ajouter de nombreux articles dont quelques-uns ont été recueillis dans trois volumes d'*Essais de critique et d'histoire*, à partir de 1858.

Il vivra désormais pour ses livres ; et ce qu'il dit, en 1853, il pourrait le redire, chaque jour, jusqu'à sa mort : « Je vais aux bibliothèques, je travaille. Au fond, le grand mal de la vie est l'ennui ; quand on l'échange contre des occupations sérieuses et sans chagrins, on a tout gagné (1). »

(1) *Taine*, I, p. 328.

IV

RACINE VU PAR TAINE

J'entreprends d'écrire l'histoire d'une littérature et d'y chercher la psychologie d'un peuple.

TAINE,
Histoire
de la littérature anglaise
Préface.

La prétention de juger tous les styles par une seule règle est aussi énorme que le dessein de réduire tous les esprits à un seul moule et de reconstruire tous les siècles sur un seul plan.

TAINE,
Nouveaux essais, (1865),
p. 107.

ETUDIONS un personnage vu par Taine, pour mieux entrer dans sa méthode d'interprétation. Voilà son jugement décisif sur Racine (1) : « Il est beaucoup

(1) L'étude sur Racine a paru dans *Les Nouveaux essais de critique et d'histoire*.

plus écrivain que poète. » Le critique n'a pas jeté son jugement comme en passant ; le trait n'est pas égaré parmi d'autres ; il le creuse en ajoutant que Racine « a une passion décidée pour les vers, non pas pour la poésie, qui est tout autre chose ». Moins poète encore dans sa maturité que dans sa jeunesse, Racine n'a pu le devenir par la suite : ses tragédies « sont des simplifications rimées ». Comment l'auteur de *Phèdre* serait-il poète, lui qui est un raisonneur, « avant tout amateur de style » ? Son « plus grand talent fut l'art de bien écrire ».

Le Racine des *Nouveaux essais de critique* est un des morceaux les plus réussis de Taine : analogies brillantes ; aperçus ingénieux ; démonstrations pleines de ressources littéraires ; mais c'est aussi un de ceux où se révèle, peut-être avec le plus d'abandon, le secret d'une âme qu'il prétend nous dérober. Moins un artiste qu'un historien, Taine est intéressé par Racine, plus qu'il n'est charmé par lui ; il laboure un champ ; il ne s'y promène pas, distrait. Sans doute, vante-t-il la perspicacité psychologique du père d'*Andromaque*, son élégance spirituelle ; sans doute, est-il sen-

sible à l'harmonie des vers de celui qu'il appelle le « meilleur interprète du cœur » ; mais pouvons-nous dissimuler que le fond racinien lui échappe, je veux dire le fond poétique, dans le moment où il paraît beaucoup plus touché de la politesse du tragique que de ses autres vertus ?

Bajazet ou *Britannicus* servent au critique à expliquer les rapports de Racine avec son temps, à mieux comprendre ce temps, et non à nous faire sentir l'âme de l'écrivain, l'art racinien lui-même. Ce qu'il dit pour Racine vaut pour Bossuet, parce que ce sont les points par où il est général que Taine a fixés, non ceux par lesquels il est l'inimitable et l'unique. Notations pleines d'intérêt, mais il faut bien convenir que, malgré l'effort du critique pour nous renseigner sur l'intimité de l'écrivain, on oublie Racine, pour ne plus voir que Louis XIV, les seigneurs de sa cour et tous les autres artistes se promenant et devisant sous les charmilles de Versailles. L'époque a absorbé l'homme. Une époque est décrite ; une inspiration est analysée ; mais le charme qui fait le mystère du génie nous demeure invisible et incompréhensible ; Ra-

cine, dans ce milieu raffiné, nous demeure caché. Peut-être en demandons-nous trop à Taine ; peut-être le mystère du génie nous demeurera-t-il à jamais inexplicable : c'est ce que nous ferons bien de répondre, si nous voulons être sages ; mais tout de même, la curiosité surexcitée par Taine, nous poursuivrons toujours, chimériquement, cela est peu douteux, l'espoir de surprendre la naïade fuyant avec ironie, derrière les saules virgiliens.

Taine a cru que l'explication par le don dominateur suffit pour discerner ce qui peut être révélé dans cet indiscernable ; c'était insuffisant, même lorsqu'il ajoutait quelques dons secondaires, pour assouplir son système. Aujourd'hui, nous ne pouvons nous contenter de nous expliquer à nous-même Racine par ses habitudes de cour et par ses dons oratoires, par sa raison oratoire, sa faculté maîtresse. Non seulement nous n'entendons pas l'orateur racinien, lorsque Bérénice ou Néron parlent, cet orateur que Taine veut que nous entendions ; mais nous serions bien plus disposés, à dire qu'il n'y a pas d'orateur en Racine ; car qu'est-ce que l'orateur sinon un logicien,

un démonstrateur, un homme riche de formules verbales ? On ne sent rien de tout cela dans « l'éloquence » de Racine, si l'on sent tout cela dans celle de Bossuet ou dans celle de Corneille. Taine ne méconnaît aucune des parties de ces définitions de l'orateur ou de leurs conséquences ; il les a même analysées avec un luxe étonnant de complaisance littéraire et historique : alors comment expliquer qu'il insiste tant pour persévérer dans son point de vue ? « Le dernier trait de ce théâtre, ajoute-t-il encore, est l'éloquence ; le style n'y est composé que de discours ; et les discours sont parfaits tant les raisonnements y sont solides, les preuves bien disposées, les transitions ménagées, les exordes habiles, les péroraisons concluantes... »

Des discours ? Ne se sent-on pas plutôt incliné à voir dans ces longs propos moins de l'éloquence que de l'habileté psychologique ? La faculté maîtresse de Racine ne serait-elle pas plutôt le sens de l'intrigue, le génie diplomatique ? Ses personnages cherchent à se tromper ; ils glissent, sans appuyer, alors que, l'orateur, lui, insiste, répète, parle haut, et, il faut bien en con-

venir, se découvre, manque de finesse. Tous ces personnages masquent leurs passions, déguisent leurs pensées ; ils menacent sans en avoir l'air ; chacun d'eux a son mensonge ; et on ne peut manquer de sentir qu'il y a dans les personnages de Racine un très singulier mélange de férocité et de bassesse. On a souvent rappelé que les contemporains furent sensibles à cette particularité. Jamais, ou presque jamais, je ne sens franchise ouverte, ni pure simplicité dans les héros raciniens ; des fourbes ; même l'âme de Britannicus ne sonne pas clair. Il y a Monime, qui est sincère, mais l'héroïne gracieuse reste isolée dans un théâtre où ce n'est pas la naïveté qui triomphe.

En voulant trouver dans la raison oratoire la faculté maîtresse du XVII^e siècle, Taine a été amené à uniformiser avec excès la littérature et la philosophie de cette époque, beaucoup plus riche de nuances, beaucoup moins conformiste, qu'il ne l'a vue ; d'où cette conception d'un Racine orateur, comme La Bruyère ou comme Bourdaloue ou Bossuet. Il a fait trop bon marché de tout ce qui n'est pas Bossuet,

au génie duquel il ramène tout, moins en observateur attentif qu'en lettré, dont la mémoire reste nourrie de la prose nombrée des Sermons et des Oraisons.

Taine a écrit que « les esprits naissent ici disciplinés comme les caractères » : si la formule convient à Bossuet et à son groupe, au groupe de la raison moyenne et éloquente, convient-elle aux libertins et aux cartésiens si ennemis des écrivains courtois et courtisans ? Quelle place donner dans ce raccourci d'histoire à Gassendi, à Bayle, à Saint-Evremond, à Pascal, à Fontenelle, à Molière, peut-être athée, esprit secrètement frondeur ?

Taine met Descartes, semble-t-il, à l'origine de cette discipline ; je crains qu'il n'ait oublié que le *Discours* fut, à son heure, accueilli sans faveur et sans enthousiasme ; que le libraire hollandais a gardé ses invendus pendant des années ; qu'inquiété à ses débuts, le cartésianisme finit par être persécuté comme une hérésie. Le jansénisme, dont l'historien a si curieusement méconnu l'importance, a rempli tout le siècle d'une autre résistance hérétique dont l'élan n'a pu être brisé, à la fin, que

par les violences criminelles des gens du roi : en rasant le monastère, en déterrant les cadavres des solitaires et en les faisant bafouer par de grossiers fossoyeurs. Toute une partie du XVII^e siècle a été janséniste, c'est-à-dire dominée par une secte qu'il faut bien qualifier de non-conformiste, les Jésuites et Rome ne s'y sont pas trompés. Taine n'aurait-il pas négligé le jansénisme, parce que la cour ne fut pas janséniste ? Son goût de l'uniformisation l'a très certainement empêché de voir ce qui restait étranger à la cour. Et, pour le même motif, il n'a pas vu dans les autres esprits non conformistes en littérature, et non plus en religion, les avant-coureurs du XVIII^e siècle déicide et régicide : sa méthode, qui lui a permis de voir avec perspicacité le passé dans chaque époque et l'ordre le plus apparent du présent, lui a caché les germes. Il a bien vu le durable ; mais le mouvement ne lui a-t-il pas échappé ?

Sans doute ; mais entendons-nous : notre observation vise moins une insuffisance de Taine qu'elle ne prend acte d'un progrès réalisé depuis lors, grâce à lui. Taine a insisté sur ces points, pour lutter contre

une critique vague, faite de généralités, Sainte-Beuve et Émile Deschanel faisant seuls exception avec lui ; à ses successeurs de le compléter, sans l'accabler sous le poids de leurs propres progrès, qu'ils n'eussent probablement pas accomplis sans son aide.

Taine est tout près de Stendhal dans nombres de ces propos ; on ne s'en étonnera pas, connaissant le beylisme du philosophe. En passant, notons l'influence de *Racine et Shakespeare :* ne triomphons donc pas trop vite de Taine, car il faudrait aussi triompher de Stendhal, son maître, qui a vu dans Racine le discoureur. « Au lieu de ce mot tragédies, écrivez en tête des œuvres de Racine : Dialogues extraits d'un poème épique, et je m'écrie avec vous : c'est sublime. » Et comme le fera plus tard Taine, l'expérimental, Stendhal, le romantique, analyse en chaque personnage racinien un seigneur louis-quatorzien. Mais romantique d'âme, je veux dire moderne, Stendhal tire de cette imagerie une raison pour rejeter Racine : il n'y a plus de monarques, ni de seigneurs ; avec eux ont disparu le sublime ou le ridicule qui touchaient nos pères et ne nous touchent plus.

Le temps de Racine est passé : passé le temps de ces gens « contents de bien parler ». Présentement, ajoute notre ami, « il nous faut des tragédies en prose ». Et nous connaissons la source de ces jugements : Stendhal n'aime pas les vers ; son âme n'est pas poétique.

Ce qui est le plus imprévu dans ce très bref raccourci d'histoire de notre sensibilité littéraire, c'est que nous sommes impressionnés aujourd'hui par la qualité que Taine, avec Stendhal, déniait le plus à Racine : par sa poésie. Sainte-Beuve l'aime plus comme poète élégiaque que comme auteur dramatique ; à ses yeux *Esther* est un « poème » ; mais, si on comprend bien la pensée du lundiste, il entend par là que Racine est un poète par sa vie beaucoup plus que par son œuvre. Son âme était élégiaque ; et c'est à cette sensibilité que nous devons un ou deux personnages exquis, comme Monime et peut-être Britannicus, d'une autre essence qu'Hermione ou Mithridate ; que nous devons, enfin, une tragédie élégiaque, *Bérénice*. Le mot de poésie pure tombe même ici de la plume de Sainte-Beuve ; et ce serait un problème de rechercher, on

l'a, d'ailleurs, peut-être déjà fait, si l'on doit faire remonter à l'auteur des *Larmes de Racine* les premières origines de la célèbre polémique entre Paul Souday et Henri Bremond sur la poésie pure : « Or, est-ce davantage vouloir renverser Racine que déclarer qu'on préfère chez lui la poésie pure au drame, et qu'on est tenté de le rapporter à la famille des génies lyriques, des chantres élégiaques et pieux, dont la mission ici-bas est de célébrer *l'amour* (en prenant amour dans le même sens que Dante et Platon ? (1). »

★

On dit couramment que Taine est avant tout un psychologue ; lui-même, à la fin de sa vie, a confessé n'avoir fait pendant quarante ans que de la psychologie appliquée. Psychologue dans l'*Intelligence*, certes ; mais dans ses *Essais*, dans ses *Origines*, dans son *Histoire de la littérature anglaise ?* J'avoue découvrir beaucoup plus un sociologue ou un historien qu'un psy-

(1) Dans *Les Portraits littéraires*. L'étude sur Racine remonte à 1829.

chologue même dans les pages où il a dessiné de si belles biographies individuelles, parce que les explications par le milieu, la race, le moment font disparaître le personnage dans tout ce collectif, comme dirait peut-être un sociologue ; puisque ce n'est pas Racine que je vois dans cet article fameux, un des chefs-d'œuvre de Taine : je vois le roi, la cour, l'entourage, un ensemble d'institutions, d'idées, de traditions, que Racine symbolise presque impersonnellement beaucoup plus qu'il ne s'en détache, en héros, en demi-dieu, en grand homme, en individu ayant un nom, un prénom et un génie bien à lui. Racine est une colonne du palais de Versailles, un if taillé de son parc ; il est une partie de la perspective palatine ; je ne puis cesser de voir l'enlacement et la communauté de toutes ces parties pour voir tel arbre ou tel fût de colonne, si du moins je veux rester fidèle à Taine. Taine ne retient Racine ou Robespierre, Marat ou Bonaparte que comme une figuration du milieu ; et c'est par là qu'il est moins un analyste d'âme que le peintre, l'admirable peintre, des reflets du milieu dans une âme, et d'eux seuls, sans arriver ja-

mais, malgré ses efforts, à dénouer le collier massif, dans l'espoir d'en retirer la plus belle perle, la faculté maîtresse, le trait dominateur, c'est-à-dire l'individu particularisé.

François Mauriac n'a voulu voir que le drame qui a fait de Racine un héros spirituel d'un genre particulier, parmi les autres héros de son temps : s'il faut le louer de nous avoir montré cet aspect de Racine, ne devrons-nous pas regretter qu'il n'ait pas pris des mains de Taine ce lourd collier, lui qui ne s'est saisi que d'une perle tombée de la coupe brisée de la Du Parc ? Car faut-il donc faire un choix, comme si les deux méthodes ne se pouvaient allier ? François Mauriac a cherché une âme, une seule âme ; Taine, l'âme collective du XVII^e siècle oratoire et raisonnable ; là est la différence de leurs points de vue ; mais ne devons-nous pas dire, pour les rendre intelligibles, que chacun n'a fait que s'écouter soi-même et confesser aux lecteurs sa forme d'esprit, son talent, son inquiétude et sa curiosité ?

★

Autant que Mauriac, Jean Giraudoux s'éloigne du Racine tainien. « Racine, a-t-il dit, a trouvé l'altitude parfaite de la tragédie, c'est celle des grands meurtres... une série d'allées et venues de bêtes en fureur. » Et Henry Bidou, de son côté, remarque que Racine fut « toujours prodigue du sang de ses personnages ». « Un esprit dont la machine touche au féroce », confirme François Mauriac, qui ajoute : « esprit clairvoyant, glacé, un peu sadique ».

Barrès n'aiderait-il pas, de nos jours, à bien comprendre une telle physionomie psychologique ? Sans rouvrir *Leurs Figures*, le lecteur se rendra visible cette ressemblance, en lisant les pages étranges des *Cahiers*, littérairement fort belles, d'ailleurs, où Barrès s'est représenté regardant avec une sorte de volupté maladive et inhumaine le cadavre d'un de ses ennemis, le malheureux Sautumier, qui vient de le battre aux élections : cruauté et poésie se mêlant. Au nom de Barrès, H. Bremond a accolé l'épithète de cruel, « féroce même, mais d'une férocité d'artiste ».

Taine n'a pas su apercevoir chez Racine la singularité de tels mélanges, parce qu'il a songé moins à l'homme qu'au reflet du milieu sur son génie ; Mauriac, lui, n'a pu qu'entrevoir la combinaison surprenante pour des raisons apologétiques... Mais de tels traits découverts, l'œuvre du dramaturge n'est-elle pas plus vivante, plus colorée ? L'image livresque s'anime près de ce Barrès pour qui la mort, on s'en souvient, était un « aphrodisiaque » ; Racine est là, tout près, l'amant plus que le courtisan, moins l'élève de Port-Royal que l'auteur de la méchante lettre à Nicole : Racine pâle, fatigué, réticent, descendu de son curieux portrait du musée de Langres. Ses yeux ont une tranquillité visiblement feinte, la bouche est dédaigneuse, sensuelle, molle ; l'homme absorbe l'œuvre et fait bien songer à cette cruauté, qui a été remarquée si souvent chez lui, à l'accusation d'assassinat... ; ce n'est plus le doux, le pieux Racine ; en somme, le brave homme moyen qu'a vu Taine ; mais un homme déconcertant, compliqué, au relief psychologique fortement accentué, dont l'œuvre prend l'accent même que Barrès donne à toute son œuvre, par

ces quelques pages des *Cahiers* sur le cadavre déjà décomposé de son rival...

On saisira maintenant mieux le sens de ce texte que Taine n'a pas donné, où Racine adolescent, à Uzès, parle d'une malheureuse enfant qui s'était tuée, après avoir été séduite : « On croyait qu'elle était grosse et que la honte, l'avait portée à cette furieuse résolution. Mais on l'ouvrit tout entière, et jamais fille ne fut plus fille. »

Quel détachement ! Et après ce texte, il faut relire *Phèdre* ou *Bérénice*, ou *Britannicus ;* Louis XIV disparaît et toute la couleur locale passe ; le moment et le milieu s'estompent ; on n'est plus touché, douloureusement touché, que par l'homme lui-même, un homme passionné, qui fait oublier l'auteur oratoire, et quel homme ! un homme trouble, cruel, peut-être hypocrite, l'homme étonnant dont on avait besoin pour comprendre l'œuvre étonnante dans ce qu'elle a d'unique, par delà les généralités, d'ailleurs admirables, de Taine historien et philosophe.

★

Critique et historien, Taine a poussé l'homme d'une pensée ou d'un songe, sur un plan qui n'avait jamais été le sien, du moins avec cette ampleur sociologique, cette rigueur scientifique et cette magnificence littéraire : là est son rapport original dans l'évolution de la critique. Pour sentir la nouveauté de ce point de vue, il suffira de comparer je ne dis pas les Racine de Géruzez ou de Charles Nisard au Racine de Taine, mais le Racine de Sainte-Beuve au sien propre, les Racine de ces deux esprits de la même classe et de la même curiosité. L'œuvre d'art, ou l'œuvre philosophique, cela s'entend, devient, grâce surtout à Taine, quelque chose d'aussi important, de plus important même, que l'action politique, qui, jusqu'alors, paraissait remplir toute la scène de l'histoire et dominer le jeu des acteurs, même celui des grands artistes créateurs. L'œuvre des artistes et des écrivains est transformée en un résumé, plus qu'en un résumé, en une expression, en la plus haute expression

d'un temps et d'un milieu. Ce n'est plus la tragédie de Racine que Taine entend, le tableau de Philippe de Champaigne qu'il regarde : Taine est touché et nous oblige à être touché par tout l'ensemble de faits contemporains auxquels nous ne prendrions pas garde sans lui et qui ont enrichi Britannicus ou Phèdre, ou le portrait de la mère Angélique, de mille traits, grâce auxquels nous voyons en même temps que les portraits et les personnages, les pièces d'eau de Versailles ou la colonnade du Louvre, toute l'époque faisant cercle. On ne pense plus à Louis XIV désœuvré, applaudissant une comédie de Molière, à Mme de Maintenon, inquiète de son salut, demandant *Esther* ou *Athalie* à Racine : Louis XIV et Mme de Maintenon disparaissent, avec leur ennui et leur faste, et, en disparaissant, le temps s'élargit ; et en s'élargissant, ces œuvres d'art deviennent plus amples et plus collectives ; elles continuent à vivre d'une vie racinienne ou moliéresque, bien entendu, mais plus ample que nous n'étions habitués à le considérer, parce qu'on les avait séparées de la sensibilité de toute une époque. Ce n'est plus la

volonté du roi qui définit ce temps ; le roi n'est plus qu'un pion sur l'échiquier de l'esthéticien ou de l'historien : c'est l'art et la pensée des autres qui le définissent lui-même en lui donnant la voix, la forme et la couleur de tout le siècle. Le prestige, c'est Racine et Molière qui en sont collectivement revêtus ; ou Stendhal ou Balzac. L'art est devenu un phénomène non plus à la taille d'un homme, fut-ce le chef ou l'artiste : mais à la mesure de toute la société.

L'art, joie éphémère des yeux, confidence du cœur, libre jeu de la fantaisie, est enlevé à l'impressionisme de la critique. La Harpe, Villemain, Saint-Marc-Girardin sont relégués au magasin des antiques ; Sainte-Beuve lui-même, devant un système aussi résolument sociologique, n'est plus qu'un précurseur, car lui-même, tout physiologiste et botaniste génial qu'il fut, il s'abandonnait à son goût, c'est-à-dire à son humeur, poète vagabond, sensibilité inquiète et instable ; Taine oblige le critique à devenir un sévère naturaliste, qui doit faire taire ses préférences et ses goûts, religion, famille, esthétique, philosophie, état,

industrie, talents, vices et vertus, devant être analysés par lui avec « une précision parfaite », puisque ce sont des « produits naturels » ayant des causes, « comme le vitriol et le sucre ».

V

DE BALZAC A TAINE
DE TAINE A ZOLA

> Du roman à la critique et de la critique au roman, la distance à présent n'est pas grande.
>
> TAINE,
> *Débats*, 26 janvier 1865.

EST-IL bien sûr que ce soit Comte, qu'il n'a peut-être connu qu'en 1860 ou 1861, Spinoza et Hegel qui ont déclanché, comme Taine l'a cru, cette hardie méthode sociologique de recherche et de représentation des mœurs, des arts et des institutions ? Sous Spinoza, ne serait-ce pas Cuvier qui aurait guidé l'esprit de l'adolescent, comme déjà Balzac avait avoué, en 1842, qu'il avait pris les premières inspirations de la *Comédie humaine* dans

Cuvier, et aussi dans Geoffroy Saint-Hilaire, (auquel est dédié *Le Père Goriot*) dans Charles Bonnet, dans Buffon ? Ne pourrions-nous rejeter au second plan tous ces grands noms en songeant à la faculté esthétique de Taine, à son sens pictural, à son imagination poétique, au naturalisme forestier dans lequel a baigné son enfance ? Tant de littérature pour s'exprimer, tant d'images éclatantes, tant de pittoresque n'inclinent-ils pas l'esprit à rechercher la clef de sa méthode et l'angle de sa vision dans l'œuvre de l'artiste qui l'a ébloui plus que tout autre, dans Balzac ? Taine ne serait-il pas, comme explicateur, avant tout, un fils de Balzac ?

Taine est peut-être tout entier dans une lettre à Mme Hanska où Balzac (1) a fait la théorie de ses desseins : dans une première catégorie de livres, il entend étudier les *effets*, dans une autre les *causes* de la vie en société, « sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme ou de femme, ni une profession, ni une manière de vivre, ni une zone so-

(1) V. le texte dans le *Balzac* si original de Pierre ABRAHAM, p. 38, Rieder, col. des Maîtres des littératures.

ciale, ni un pays français, ni quoique ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mûr, de la politique, de la justice, de la guerre, ait été oublié ».

Ces quelques mots précisent mieux encore son dessein, en le rapprochant de Taine : « Ainsi dans les *Études de mœurs*, sont les *individualités typistes*, dans les *Études philosophiques* sont les *types individualisés* ... Puis, après les *effets* et les *causes* doivent se rechercher les *principes*..., après... la poésie, la démonstration de tout un système ; j'en ferai la science dans l'*Essai sur les forces humaines.* »

Ce ne sont pas là propos jetés à une amie, en passant. Dans la *Recherche de l'absolu*, il a affirmé que l'historien et le romancier pouvaient reconstruire « les nations ou les individus dans toute la vérité de leurs habitudes, d'après les restes de leurs monuments publics ou par l'examen de leurs reliques domestiques... Une mosaïque révèle toute une société, comme un squelette d'ichthyosaure sous-entend toute une création. De part et d'autre, tout se suit, tout s'enchaîne. La cause fait deviner un effet, comme chaque effet permet de remonter à une cause ».

Est-ce que l'introduction des *Essais de critique et d'histoire* n'est pas un développement de ces notations que Cuvier inspire visiblement ?

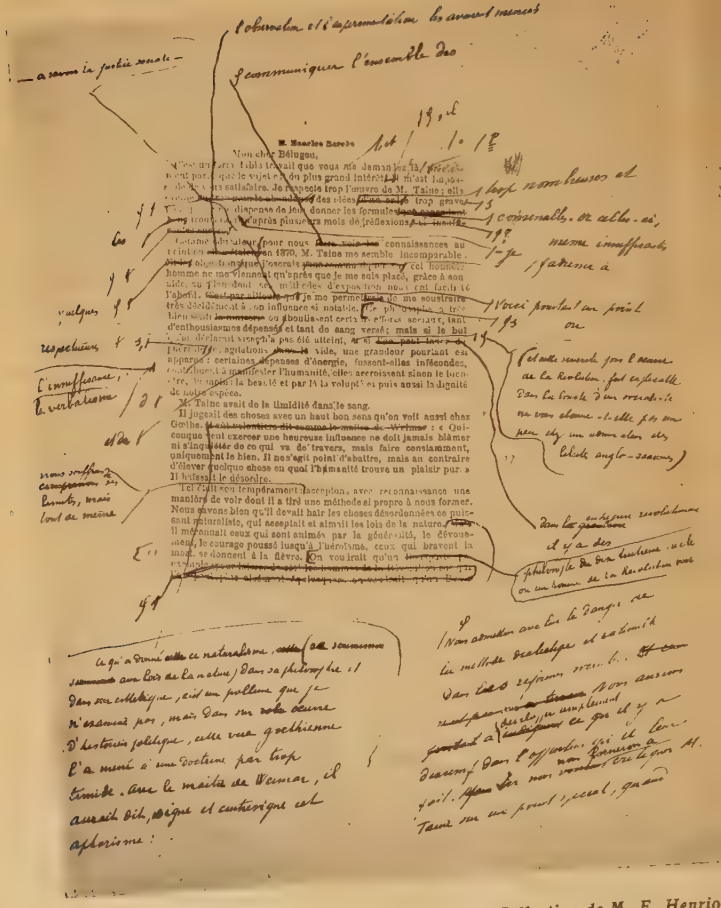
Taine n'aurait-il pas simplement mis en forme philosophique ces vues générales, encore plus rapidement que superficiellement exprimées, mais, dans leur fond, neuves, accentuées, en y ajoutant ce caractère systématique qui était si fort en lui, une précision à l'unisson de son immense savoir, avec ce goût, universellement répandu, de l'exactitude matérielle ? Sur les rapports de l'individu avec le milieu, sur l'enchaînement des faits, sur les causes sociales des actes, Taine a trouvé des démonstrations et des exemples abondants dans la *Comédie humaine*, que Balzac a d'abord appelée « études sociales » ou « essai sur les forces humaines ». Lorsqu'il prit Tite-Live, La Fontaine, Racine ou Saint-Simon au titre de personnages représentatifs d'un milieu et d'un temps, ce sont bien les « forces humaines », des « individualités typisées » que Taine a prétendu décrire, expliquer, mesurer, sur un plan qui ne diffère de celui de Balzac que par la

Photo Dardel à Chambéry

LA MAISON DE TAINE A BORINGE

Photo Dardel à Chambéry

LE TOMBEAU DE TAINE


M. Maurice Barrès

Mon cher Bélugou,

Taine

Collection de M. E. Henrio

ÉPREUVE AVEC SES CORRECTIONS D'UN ARTICLE DE MAURICE BARRÈS SUR TAINE

forme, par l'expression plus délayée, par l'appareil extérieur et par la variété chronologique ; et ce sont bien, enfin, des études de psychologie sociale qu'il a parfois écrites.

Les différences entre les deux manières sont-elles très accusées ? « La monographie, a écrit Taine, dans son discours de réception à l'Académie, est le meilleur instrument de l'historien. » Les chapitres de ses livres sont de vraies monographies, comme chaque roman de Balzac est une monographie : de l'homme du peuple, de l'usurier, de l'employé, du marchand, de la courtisane, de l'officier. Est-ce qu'il y a entre ces monographies de Balzac et la monographie de Taine sur Napoléon, sur le Jacobin, sur l'Église, sur Byron, le contraste de deux méthodes irréductibles ? Balzac a rêvé à des ouvrages sur lesquels aurait pu rêver Taine, sur lesquels il a rêvé en partie : *Vie et aventures d'une idée*, *Anatomie des corps enseignants*, *Pathologie de la vie sociale*, *Monographie de la vertu*, *Histoire et romans*. N'a-t-il pas écrit une *Physiologie du mariage ?* Autant d'études qui pourraient être de Taine. A cette sociologie spectaculaire, Taine n'a-t-il pas rêvé

de substituer une sociologie scientifique ?

Voici, au quatrième paragraphe de l'Avant-propos de la *Comédie humaine*, les quelques mots par lesquels Balzac explique l'origine de sa sociologie romanesque : « Cette idée me vint d'une comparaison entre l'humanité et l'animalité. » On trouvera les mots qui leur correspondent dans la préface des *Essais de critique et d'histoire ;* « une carrière semblable à celle des sciences naturelles est ouverte aux sciences morales ».

Si ce propos de Taine est aussi zoologique que celui de Balzac, cet autre de celui-ci le serait-il moins ? « La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ?... Il a existé, il existera... de tous temps, des espèces sociales comme il y a des espèces animales. »

Et ces autres mots de Balzac, n'appellent-ils pas encore Taine ? « Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la société ? »

Des romans, études sociales, répond Balzac ; et Taine ajoute : de l'histoire, de la critique littéraire et artistique.

Il y a des hasards, pense Balzac, en esprit romanesque que son génie aiguille vers l'idée de l'imprévu, de la péripétie théâtrale : nul hasard, dira Taine, même apparent. Mais ici encore faut-il tant distinguer ? Balzac a l'intuition de la loi sociologique, lorsqu'il écrit, toujours dans ce même Avant-propos, que « l'homme, par une loi qui est à rechercher, tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins ». Cette loi, que Balzac a devinée, esquissée, Taine la cherchera et la formulera.

Balzac écrit encore, toujours dans cet extraordinaire Avant-propos de la *Comédie humaine*, en 1842 : « Mon ouvrage a sa géographie, comme il a sa généalogie et ses familles, ses lieux et ses choses, ses personnes et ses faits. » Taine, en 1864, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, compare les croyances, les institutions, les œuvres d'art à autant de provinces géographiques. Et le mot province a ici sa valeur balzacienne, qu'il faut souligner.

On sait qu'une des particularités des livres de Taine sur la Révolution française, c'est la part qu'il y a faite à la vie de province ; il n'a pas seulement décrit des mouvements parisiens, ni même principalement urbains : ne serait-ce pas, là encore, une suggestion de la *Comédie humaine ?* Ceux qui savent qu'une des originalités de Balzac est d'avoir décentralisé le roman n'en douteront guère ; Brunetière n'en doutait pas ; n'en douteront pas ceux qui, en particulier, se souviennent des descriptions d'Issoudun, de Tours, de Guérande de Fougères, de tant de villes de province, où Taine, à la suite de l'auteur des *Scènes de la vie de province*, ira chercher quelques « faits significatifs ».

Taine admirait Balzac ; il lui a consacré une vigoureuse étude qui a été recueillie dans les *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (1). C'est peut-être par Taine que Balzac est devenu, longtemps après sa mort, le maître des naturalistes, de Zola, en particulier. Nul, avant lui, n'avait parlé du romancier avec cette vénération, avec

(1) L'étude a paru dans *Les Débats*, en 1858, donc au début de la carrière de Taine.

un tel souffle oratoire, avec des raisons esthétiques et sociales d'une si pressante force démonstrative. C'était une audace et une singularité dans un temps où Sainte-Beuve avait été si cruellement réticent et où le public ne faisait pas bien la différence, je ne dis pas seulement entre lui et George Sand, mais entre lui et Dumas le père, Paul de Kock et Eugène Sue, entre lui et son disciple Charles de Bernard, ou encore, plus tard, avec Feydeau, l'auteur d'une *Fanny*, illustre alors et tout à fait oubliée aujourd'hui, malgré un article assez paradoxalement obligeant de Sainte-Beuve. Il y a eu un Balzac dans l'esprit de Taine, comme un Louis XIV dans l'esprit de Voltaire, un Bonaparte dans l'esprit de Stendhal : le grand homme représentatif du XIX^e^ siècle, le conducteur qui est à la hauteur, celui-là, de Shakespeare, celui-ci, de César-Auguste. Voici l'échelle : Balzac vaut Shakespeare dans l'ordre des lettres.

★

Balzac, maître de Taine. Ce ne serait pas la première fois que les sciences dites mo-

rales devraient aux gens de lettres un perfectionnement, d'utiles indications : faut-il rappeler ici qu'Augustin Thierry, l'initiateur de l'histoire scientifique, rapportait à Chateaubriand — au Chateaubriand des *Martyrs* — et à Walter Scott, son goût pour l'histoire et ses premières méditations sur la méthode qui convenait ? Cymodocée ou Yvanhoë ont guidé sa pensée vers l'observation des différences qui séparent les temps ; et c'était pour l'époque (le début du XIX^e^ siècle) une distinction capitale, puisque les historiens mélangeaient les chronologies sur un plan de modernité dont nous avons peine aujourd'hui à comprendre la très singulière ordonnance. Aussi bien que Racine ou même Voltaire, qui habillaient Britannicus ou Mahomet en seigneur de cour, les historiens des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles n'avaient que superficiellement le sens des différences séparant un roi de la première race d'un roi de la dernière. Nous devons à nos premiers romantiques des tableaux exotiques pleins de couleur locale ; et de la couleur locale, qui, chez eux, ne teignait guère que le vêtement, les historiens ont peu à peu tiré

une conception plus ou moins scientifique à laquelle nous devons des travaux dont nous serions assez disposés à oublier qu'ils furent d'abord une imitation d'œuvres romanesques dont l'érudition ne nous fait même plus sourire. Nous ne lisons plus les *Martyrs* et *Ivanhoë*, qui ont cessé de charmer ; ne poussons pas l'ingratitude jusqu'à oublier que nous leur devons le déclanchement d'une des plus neuves disciplines du XIX^e^ siècle. Balzac appliquera à son temps, à la Révolution, à l'Empire, à la Restauration, ce souci pittoresque de la couleur locale qui, entre ses mains géniales, se transformera en un souci véritablement scientifique des réalités sociales ; et ainsi la couleur locale des romantiques de la première époque fait joint entre les histoires scientifiques et le réalisme ou le naturalisme nés dans le courant du Second Empire.

Que Balzac ne soit pas un « savant », c'est une autre question ; ce que nous voulons retenir ici, c'est que Balzac se croit historien, un savant historien de son temps, beaucoup plus qu'un romancier. Il a entendu peupler ses livres non de « faits ima-

ginaires », mais de faits vrais, de « ce qui se passe partout ». Taine supprime la fable romanesque, ne gardant que l'intention qu'a eue Balzac d'être le peintre de la réalité sociale, intention qu'il étend à toutes les époques ; et voilà comment les temps se suivent, diffèrent et se ressemblent. « Du roman à la critique et de la critique au roman, la distance à présent n'est pas grande... ; si le roman s'emploie à nous montrer ce que nous sommes, la critique s'emploie à nous montrer ce que nous avons été (1). »

Un jour, Taine voudra même faire du Balzac directement, en y ajoutant de l'ironie stendhalienne : dans son *Thomas Graindorge*. Ces quelques lignes montrent la dépendance, peut-être la confusion des genres, en tout cas l'origine :

« L'histoire est un roman vrai, et pour manifester aux yeux les particularités, les agitations, les combats de l'âme, il faut les procédés du roman, toutes les couleurs de la description, toutes les forces de l'éloquence, de la raillerie, de la passion, aussi

(1) *Débats*, 26 janvier 1865.

bien quand on représente les générations passées que lorsqu'on peint les mœurs de notre temps (1). »

Autre aveu, très net :

« Je fais collection de types... Expérience faite, la meilleure méthode à mes yeux est toujours celle des artistes et des naturalistes ; noter chaque figure ou expression très saillante, la suivre dans ses nuances... ; dégager ainsi les principaux traits d'une caractéristique... ; ainsi font par instinct les peintres et les romanciers, quant au moyen de quelques personnages, ils nous donnent le résumé de leur temps et de leur milieu (2). »

★

Ce qui nous paraît l'emporter dans l'œuvre de Taine, du moins ce qui l'emporte dans la partie de son œuvre la plus remarquée et la plus utilement survivante, c'est le caractère sociologique de la pensée qui l'anime ; aussi, cette influence de Balzac sur la formation de Taine doit-elle être

(1) Cf. son article sur Balzac.
(2) *Notes sur l'Angleterre*, 9e. éd., p. 51.

soulignée, du moins si l'on veut maintenir l'auteur des *Essais de critique et d'histoire* dans son milieu spirituel, à son rang spirituel. Comte n'est venu qu'après : rappelons que Taine n'a vraisemblablement étudié Comte que vers 1860, alors que son admirable et substantiel article sur Balzac remonte à 1858 ; rappelons aussi que la sociologie de Comte est générale, tandis que la sociologie de Balzac (et celle de Taine) est monographique, dans une ligne qui, art mis à part, sera celle de l'école sociologique contemporaine.

Condillac avait fait de l'esprit humain une froide analyse psychologique, originale, forte, mais enfin, malgré son intuition de l'influence du milieu, exagérément logicienne, pour la sensibilité de l'âge qui suivit. Stendhal, dont le goût pour les psychologues du XVIII^e^ siècle et les idéologues du Consulat est bien connu, donna la vie, on sait avec quelle verve ironique, à cette algèbre mentale, dans des romans que le temps ne cesse d'enrichir. Même volonté de description scientifique chez Stendhal que chez Condillac ou Helvétius, mais l'art stendhalien a échauffé si mira-

culeusement la statue condilacienne, que l'on oublierait Condillac ou Helvétius si Stendhal ne nous rappelait pas constamment les noms de ses maîtres. Stendhal prétend décomposer et recomposer (et il y réussit) le mécanisme de nos actions, avec la précision que Condillac croyait avoir obtenue rien qu'avec de la logique ; et, avec lui, derrière lui, tout le XVIII^e siècle partagea cet optimisme analytique. Poussées très loin, ces analyses romanesques restaient pourtant trop individuelles, quoique Stendhal les eut très souvent rattachées à des milieux soigneusement décrits par lui. Taine a fait la critique de cet individualisme, dans une sorte de prosopopée à l'ombre de Stendhal : « Vous dites avec Alfieri que la plante homme naît en Italie plus forte qu'ailleurs, vous vous en tenez là... C'est prendre l'homme isolément, à la manière des artistes et des naturalistes, pour voir en lui un bel animal puissant et redoutable, une pose expressive et franche. L'homme pris tout entier est l'homme en société et qui se développe (1)... » Il faut attendre Comte (après

(1) *Voyage en Italie*, I, p. 17.

quelques anticipations de Saint-Simon, de Bonald, de Guizot, de Chateaubriand), pour que l'idée scientifique du milieu se précise ; Balzac, pour qu'elle devienne vivante, Taine, pour qu'elle devienne courante. Alors le milieu prend une valeur si déterminante sur la formation des personnes que l'individu apparaît comme la partie intégrante d'un phénomène social où il perd presque toute singularité, pour n'être bientôt plus, chez Taine, s'exagérant, que le signe presque anonyme d'une époque.

*

C'est de Balzac que Taine a probablement appris que des lois nécessaires dominent les arts et les lettres, ceux-ci solidaires des mœurs, des croyances et des institutions, en chaque milieu et en chaque moment.

Devrons-nous dire maintenant qu'une telle conception de la critique et du roman ne pouvait naître que dans une période de l'histoire où nous voyons tous les individus obligés par la loi à concourir à de communes fins sociales, où l'idée de l'individu n'est comprise légalement qu'en

fonction de la société, je veux dire que ce système ne pouvait naître que dans une société démocratique dont les définitions constitutionnelles ont élargi les conceptions anciennes sur l'individu, les groupes, l'art et les gouvernements ? Peut-être ; en tout cas, on n'a pas vu naître Balzac et une telle conception de l'art dans le temps où la société et le gouvernement n'étaient politiquement composés que de quelques individus, où tous les individus n'avaient pas un plein statut de volonté et de liberté : en vivant sur un terrain social et politique plus large que du temps de Louis XIV, et même que des débuts de Balzac, Taine en est venu tout naturellement à faire d'une œuvre d'art l'accomplissement d'une époque, plus que Balzac, plus que Sainte-Beuve lui-même, qui a été captivé, délicatement captivé, par les particularités individuelles des écrivains dont il a parlé. Comme Henri de Saint-Simon et son école ont demandé que les banquiers et les marchands fissent partie du gouvernement, Taine a voulu que ces banquiers et ces marchands promus personnages romanesques par Balzac expliquassent Balzac. Au lieu de ramener l'ar-

tiste sur lui-même, il le montre faisant corps avec la société, par tous les liens qui le rattachent à elle ; et, à vrai dire, il n'est touché, il ne voit en Racine, en Stendhal ou en Balzac, que les représentants d'une société qu'ils ne charment que parce qu'ils disent ce qu'elle pense, ressent ou veut, ce qu'elle va vouloir et penser.

La massivité des sociétés modernes est entrée dans la critique littéraire et artistique de Taine, avec son armature mécanique, avec ses intenses solidarités, avec ses foules. Un cortège bruyant et disparate a franchi le seuil du cabinet de travail de Taine ; et les plus impressionnistes de ses successeurs, les siens et ceux de Sainte-Beuve, un France ou un Lemaître, n'imposeront pas silence à ce tumulte sociologique : Brunetière, Lanson et Faguet évoqueront le milieu pour expliquer les écrivains, avec réserve, c'est entendu, mais avec netteté. Baudelaire lui-même l'évoquera. Comme l'a écrit Henri Clouard, « l'esprit public, les mœurs, tout le milieu et les sources des œuvres exigent que le critique « soit au courant de presque toutes les disciplines de son temps », qu'aucune « des relations

nombreuses » entre les esprits divers ne lui échappent. Et il faut penser avec l'historien si profondément compréhensif de Gérard de Nerval : « Voilà beaucoup de travail, et qui n'est que préparation (1). »

Paul Valéry a écrit dans *Variétés II* : « L'objet d'un vrai critique devrait être de découvrir quel problème l'auteur (sans le savoir ou le sachant) s'est posé de chercher, s'il l'a résolu ou non. » Fort bien, concède André Thérive, mais en faisant observer qu'une telle théorie néglige le caractère social de la critique : « Son rôle n'est-il pas aussi de replacer une œuvre dans l'ensemble des idées, dans le milieu des lettres, où une vue perspective permet seule de la juger ? La chose écrite appartient au domaine public ; elle n'est pas le fruit d'une expérience strictement individuelle (2). » Il est évident que l'auteur pourrait avoir résolu personnellement son problème sans avoir gagné sa partie, qui est de se faire entendre. Tout cela est aussi dans la ligne de Sainte-Beuve et de Taine, avec beaucoup de vivacité.

(1) *Le Monde nouveau*, 1929, p. 646.
(2) *Le Temps*, 7 mars 1930.

La thèse de Taine avait la grande originalité d'enlever la critique et l'histoire littéraires aux apologétiques du sentiment et du pouvoir. Et cela allait profond. C'est la première fois que la Révolution et Napoléon apparaissent, dans un esprit de cet ordre, découronnés de toute auréole ; Danton, Robespierre et Bonaparte ne sont plus que des « ressorts » rouillés, sans utilité pour aller plus avant dans l'art de gouverner et dans la science. Le point de départ, c'est la science seule, et seule elle a, pour Taine, une majesté. Grande différence avec Comte, qui est parti de la Révolution ; avec Saint-Simon, qui a rêvé de partager le pouvoir de Bonaparte ; avec Balzac dont la *Comédie humaine* est dominée par l'Empire et ses personnages ; avec Sainte-Beuve, qui ne se détachera que lentement de ses attaches impérialistes ; avec Stendhal, enfin, qui restera toujours l'admirateur passionné de Napoléon, un moraliste napoléonien. Taine, abolissant ce passé, prétend commencer avec sa génération une ère entièrement nouvelle, qu'il déclare franche de toute métaphysique aussi bien que de tout mysticisme politique et religieux.

Ne reconnaîtrons-nous pas, à notre tour, nous les fils, les petits-fils ou arrière-petits-fils de Taine, que la Révolution a épuisé pour nous tous ses enchantements mystiques ? Son langage oratoire, nous semble verbeux ; ses principes individualistes, périmés. Déjà de son temps, on éprouvait le besoin d'un autre langage, en accord avec une civilisation qui s'étendait et se mécanisait de plus en plus. Dans le travail contemporain, les hommes apparaissent bien comme les rouages d'une mécanique formidable, selon la vue qu'avait Taine de la société. D'autres principes, dépassant ceux de 89, sans les nier, certes, puisqu'ils les renouvellent — mais enfin autres — gouvernent la Cité : c'est moins l'idée de l'individu qui l'emporte que celle du groupe ; les institutions tendent à prendre des caractères plus expérimentaux que platement administratifs ; le bavard politicien est de plus en plus méprisé ; on parle des techniques scientifiques du gouvernement. Tout cela, qui est pratiquement nouveau, n'est pas purement dominé par l'œuvre de Taine, mais nul n'a annoncé de tels changements avec autant de perspicacité, avec autant de

force concentrée, en les parant de tous les prestiges d'une droite conscience, après Saint-Simon et Auguste Comte. Les derniers mots de l'admirable conclusion de l'*Histoire de la littérature anglaise* annoncent cet « empiètement universel » de la science, à laquelle nous devrons « une nouvelle idée de l'État et de l'Église, de l'art et de l'industrie, de la philosophie et de la religion ».

★

C'est Balzac qui a fourni à Taine les grandes lignes de sa méthode ; Comte n'est venu qu'après, pour fleurir dans un terrain bien préparé. Arrivons maintenant à des temps plus proches : c'est de Balzac, mais à travers Taine, que vient Zola. Taine est l'élève du romancier de la *Comédie humaine ;* ajoutons : Zola est l'élève du philosophe, un élève que son maître a, d'ailleurs, repoussé.

Taine rédige en 1862 un programme que Zola et ses amis tenteront de réaliser, à quelques nuances près :

Nous ne sommes plus au temps où les poètes maudissant la société et niant la

science appelaient de leurs déclamations et de leurs vœux le magnifique avenir qui devait réparer tout ce que le siècle avait détruit. Nous ne voulons plus pour héros des solitaires désespérés, ou des jeunes gens enthousiastes. Nous demandons qu'on nous montre des personnages moins rêveurs, moins chimériques, exempts des imaginations humanitaires, moins occupés à lever de grands bras vers l'absolu, plus prompts à se comprendre eux-mêmes, bref, plus positifs et plus critiques.

Les mots révèlent l'influence. Le sous-titre des Rougon-Macquart est inspiré de Balzac à travers Taine, évidemment : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire.* Et c'est à Taine que Zola emprunte l'épigraphe de *Thérèse Raquin :* « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. »

Zola, élève de Taine ? On a l'aveu de Zola : un aveu qui remonte à 1880 ; un deuxième aveu daté du lendemain de la mort de Taine.

En 1880 :

Je me souviens du grand coup que nous porta la lecture des premières œuvres de cet

écrivain... ; ce qui nous enthousiasmait, c'était son étude sur Stendhal... ; sa longue étude sur Balzac, si puissante, si complète, si hardie... ; c'était encore toute cette histoire de la littérature anglaise où déborde la passion de l'originalité et de la force, où l'on voit à chaque page le critique mettre la vie avant l'art et considérer les œuvres comme les filles vivantes des grands esprits (1).

En 1893 :

J'ai subi trois influences, celle de Musset, celle de Flaubert, celle de Taine. C'est vers l'âge de vingt-cinq ans que j'ai lu le dernier, et, en le lisant, le théoricien, le positiviste qui est en moi, s'est développé (2).

Si une œuvre d'art représente, qu'elle le veuille ou non, le milieu qui l'a fait éclore, pourquoi l'artiste ne chercherait-il pas à produire consciemment ce que les lois de la sociologie l'obligent à subir malgré lui ? D'où la théorie de l'œuvre d'art expression de la réalité dans son universalité, sans

(1) *Voltaire*, 23 janvier 1880. Cité par V. GIRAUD, *op. cit.*, p. 188.
(2) *Le Temps*, 7 mars 1893.

préoccupation d'une recherche de beauté ; d'où les écoles qui ont nom réalisme et naturalisme.

Taine n'aimait pas Zola ; Zola ne comprit jamais cette indifférence plus ou moins irritée du philosophe ; peut-être faut-il même dire son antipathie. Il la marqua — cette indifférence agacée — de la façon qui devait être la plus désagréable à l'épiderme du créateur des Rougon-Macquart : en n'étant pas de ses partisans lorsqu'il se présenta à l'Académie. Un écrivain ne s'aime guère, en général, dans sa postérité ; mais ce n'était pas là la raison de l'attitude du critique admiratif de Balzac. Ce qui devait le froisser, Taine l'a peut-être indiqué dans ces mots de son article sur Balzac : un muséum n'est pas un musée. Ou peut-être découvrirons-nous mieux encore l'explication de son éloignement dans le sentiment un peu effrayé que lui inspirait « le peuple », le personnage grondant et tumultueux de tant de romans de Zola. Et peut-être aussi parce qu'il y a trop de « science », chez Zola, de vaine science. Taine l'a pensé de Flaubert ; ne l'aurait-il pas pensé également de Zola ? Il a défini *Mme Bovary*,

l'Éducation sentimentale, « une littérature dégénérée... tirée de force dans... la science (1) ». S'il n'a pas aimé Zola, s'il a été parfois hésitant devant Flaubert, du moins a-t-il aimé Maupassant, leur rival mineur, en marquant une plus franche sympathie pour deux autres naturalistes, les agrestes Theuriet et Ferdinand Fabre.

S'il est vrai que le naturalisme reste immanent dans l'inspiration contemporaine, en particulier dans le roman d'après-guerre, dans telles œuvres des Rosny, par exemple, dans leur génial *Bilatéral*, ou de Lucien Descaves, dans l'unanimisme de Jules Romains et dans le populisme d'André Thérive et de Léon Lemonnier, dans la sentimentalité populaire de L. Frapié, on voit quels solides prolongements esthétiques font survivre parmi nous le puissant Taine et, dirait Marcel Bouteron, le formidable Balzac, « docteur des sciences sociales ».

(1) *Taine*, II, p. 233, (1862).

VI

LA RELIGION DE TAINE ET SA MORT

En religion..., chacun de nous doit s'inventer ou se choisir un système.

TAINE,
Essais de critique et d'histoire, p. 14.

Ceux qui quittent le catholicisme pour la libre pensée ne savent pas trouver les positions intermédiaires.

TAINE,
Taine, sa vie et sa correspondance, III, p. 201. (Lettre à Ch. Ritter, 1er mai 1872.)

Ne ris pas, M. Gratry, élève des plus distingués de l'École polytechnique, ayant obtenu le prix de philosophie au concours, adepte passionné de Saint-Simon pendant longtemps, s'est fait prêtre catholique. Il est aumônier maintenant.

Cela est terrible à penser, n'est-ce pas ? Oses-tu bien à présent rejeter la philosophie et ne pas chercher ses démonstrations ? Tant

que sur ta table tu n'auras pas ce bréviaire invincible, je veux dire la géométrie des choses, je ne réponds ni de toi, ni de moi, ni de personne.

TAINE,
Taine, I, p. 82
(lettre à Prévost-Paradol 18 avril 1849).

Ni l'amour de la gloire, ni la joie du succès, ni l'espoir du salut, ni l'entraînement de la lutte, ni le goût des affaires ne soutenaient Marc-Aurèle, mais la seule conscience ; comme un pilote sans espérance, il gouvernait son navire, sentant que son navire devait sombrer.

TAINE,
Nouveaux Essais de critique et d'histoire, 1865, p. 305.

On discute sur le point de savoir si Taine fut ou non irreligieux : E. Faguet tenait pour l'irreligion et pour l'absence de tout mysticisme ; Victor Giraud et le pasteur E. Monod ont adopté l'opinion contraire. C'est du côté de Faguet qu'il me paraîtrait prudent de pencher.

Taine parle parfois du « divin », mais en panthéiste grec, à moins qu'on ne doive dire en panthéiste spinozien, ce qui est, semble-t-il, plus douteux. Il s'est défendu d'être athée et matérialiste, plusieurs fois,

mais sans effusion, froidement, notamment dans une lettre qu'il adressa, en 1860, à un de ses critiques, M. Allouy. Il y confesse, dans des termes d'ailleurs très vagues, « une raison créatrice et divine à la source et au terme des choses », ajoutant qu'il n'est pas de ceux qui ont « besoin de la personnifier pour la saisir (1) ». Pour lui, « la vraie science... conclut comme Marc-Aurèle (2) ». Et que dit cette vraie science ? « Tu as subsisté comme partie d'un tout. Tu seras absorbé par ce qui t'a produit, ou, pour mieux dire, tu seras reçu, par une transformation, dans le sein de cette féconde sagesse. »

Le Dieu de la religion catholique, il l'appelle « l'idole chrétienne » (3) et le « dieu-bourreau ». Il rejette les chrétiens qui « avilissent » Dieu « jusqu'à en faire un roi ou un amant (4) » ; et, propos plus effrayant, il laisse à des religieuses un Dieu-amant, à des valets, un Dieu-roi (5).

Voici d'autres propos non moins vifs qui

(1) *Taine*, II, p. 199.
(2) *Taine*, IV, p. 293. (Lettre à Paul Bourget.)
(3) *Taine*, I, p. 64.
(4) *Taine*, I, p. 151.
(5) *Taine*, I, p. 151.

donnent de la lumière sur son arrière-pensée. Le médecin de l'École normale, le Dr Gueneau de Mussy, est malade, subitement ; Taine écrit : « la maladie tombe sur lui, quand elle laisse vivre et s'ébattre tant de coquins et d'imbéciles. Ce qui prouve la Providence ! (1) »

Boutade ? Mais ceci ? « Il vaut mieux regarder un Titien ou un large nuage que de lire la Bible... Arrière les bouchers, les fanatiques, les trembleurs, les puritains, les inventeurs du *cant*. Gardons la moquerie, la hardiesse d'esprit (2). Il écrit à son ami Édouard de Suckau, avec une ironie voltairienne : « Je te félicite de la part glorieuse que tu prends aux processions. Sanctifie-toi, mon ami ; c'est ainsi que tu reviendras à Paris, professeur de philosophie (3). »

Taine est à l'École normale ; il aborde son camarade Barnave, qui entrera dans les ordres, un peu plus tard, et lui demande à brûle-pourpoint :

— Explique-moi donc, Barnave, l'acte

(1) *Taine*, II, p. 31.
(2) *Taine*, II, p. 134.
(3) *Taine*, II, p. 182.

de foi ; j'entends là-dessus tant d'insanités qu'il n'est pas possible que ce soit là l'enseignement de ton Église et ta croyance à toi.

Barnave répond et conclut :

— *Rationabile sit obsequium.*

Et Taine de répondre :

— Je m'en doutais ; on vous calomnie ; rien après tout n'est plus logique ; rien n'est même plus scientifique. L'acte de foi tel que tu viens de me l'exposer, c'est un acte de bon sens. Je voudrais croire (1).

Croire en qui, à quoi ? A rien de ce que l'Église enseigne. Taine nous le dit peut-être en ces quelques mots dont le souvenir a été également gardé :

— H. est fait pour être catholique comme je suis pour ne l'être pas (2).

Point catholique ; même vaguement ; le fait est acquis. Croit-il pourtant qu'une discussion est possible ? Il rejette toute discussion sur la foi avec une cruelle ironie, qui rappelle une pensée de Pascal : « Le moyen de supprimer les doutes n'est

(1) Cités par M. V. Giraud, d'après *L'Annuaire de l'Association des anciens élèves de l'École normale*, 1898, p. 66. Cf. Th. Froment, *Taine, sa vie et son œuvre*, *Correspondant*, 25 mars 1893.

(2) E. Monod, *op. cit.*, p. 33 ; *Taine*, II, p. 99.

pas d'examiner le sens et l'authenticité des doutes, mais de prendre de l'eau bénite, d'aller à la messe et de plier la machine. »

Taine aurait-il eu une sourde aspiration religieuse ? Comme l'a bien montré le pasteur E. Monod, Taine a vu la religion se développer comme une « maladie mentale (1) ». C'est à la Salpêtrière qu'il est allé chercher le secret des extases et des mysticismes : « Il y aurait un livre curieux à écrire... : prendre les inspirés modernes, les quakers, les prophètes des Cévennes, les hallucinés d'Amérique, enfin tous ceux dont on a les procès-verbaux authentiques, comparer point par point leur état à ceux des fous de la Salpêtrière de Bicêtre, et en conclure rigoureusement l'état des fondateurs de religions. »

Que pense-t-il du clergé catholique ? De Nevers, il a écrit à Ed. de Suckau que l'aumônier du collège a de l'esprit, « mais est un coquin (2) » ; il écrit à Prévost-Paradol, toujours en 1851 : « Nous avons un bon recteur, quoique prêtre (3). »

(1) E. Monod, *op. cit.*, p. 33 ; *Taine*, II, p. 99.
(2) *Taine*, I, p. 138.
(3) *Taine*, I, p. 146.

En 1872, il annonce à sa femme, non sans satisfaction, que son livre sur les *Origines* « sera anti-clérical ». On l'attaquera ; il le sait ; il n'en n'a cure : il a « bon dos ». En 1875, il fait à Émile Boutmy cette confidence : « Plus la démocratie s'établit, plus la classe haute et même moyenne se fait cléricale, n'ayant pas de place dans l'état et dans la loi, livrée au vote de la multitude ; n'ayant aucun point d'appui dans le nombre, elle prend la gendarmerie où elle la trouve, dans le catholicisme, et au besoin elle se réfugiera dans le bonapartisme (1). » La religion catholique, qu'il a vue alliée au pouvoir, lors du Coup d'État de 1851, lui apparaîtra toujours, de la façon la moins édifiante, comme une « machine d'action (2) ».

Entre le catholicisme et le savoir scientifique Taine proclamait l'existence d'une irréductible antinomie : « les deux tableaux peints, l'un par la foi et l'autre par la science, deviennent de plus en plus dissemblables, et la contradiction intime des deux conceptions devient flagrante par leur

(1) *Taine*, III, p. 276.
(2) V. son article sur les bouddhistes.

développement même, chacune d'elles se développant à part et toutes deux en des sens opposés, l'une par ses décisions dogmatiques et par le resserrement de sa discipline, l'autre par ses découvertes croissantes et par ses applications utiles... : laquelle des deux conceptions faut-il prendre pour guide ? Pour tout esprit sincère et capable de les embrasser à la fois, chacune d'elles est irréductible à l'autre (1) ».

Ces propos datent de la fin de sa vie ; ils ne démentent pas ceux de la jeunesse : cette antinomie, voulut-il la résoudre, à ce moment, en considérant moins la vérité que l'ordre, soit en élargissant la religion, point de départ, par un apport philosophique ; soit en rétrécissant la philosophie, point de départ, par un apport de religion ? Il s'y est refusé, après réflexion, maintenant sa position de 48. Concilier, n'est-ce pas au fond « une guerre déclarée à la religion » ? A la religion seulement ? Et à la raison, ajoutait Taine. De la foi à la science, il ne peut y avoir que des « simulacres de ponts », des « apparences d'escaliers ». Et

(1) *Les Origines de la France contemporaine*, XI, p. 176.

ces mots rudes tombent alors de sa plume : « communications illusoires que la fantasmagorie de la parole même peut toujours établir entre les choses incompatibles, et qui procurent à l'homme, sinon la possession d'une vérité, du moins la jouissance d'un mot (1) ».

Taine a consacré de très belles pages à l'Église, au dernier tome des *Origines :* plus qu'aucunes autres, elles donnent le dernier état de sa pensée, dans tout son détail, la courtoisie d'une parfaite forme littéraire ne dissimulant aucune des pointes de ce dur réquisitoire contre le « christianisme romain ». La comparaison à laquelle il procède entre les trois christianismes, le grec, le romain, le genevois, se termine en faveur du protestantisme, qui a recueilli toutes les sympathies du philosophe, parce que, dans cette communion, l'opposition, à la science, rappelons-le, « n'est, à ses yeux, ni extrême, ni définitive ». Sympathies et non adhésion : « Austère et libre religion, toute purgée de sensualité et d'obéissance, toute intérieure et personnelle, qui, insti-

(1) *Origines de la France contemporaine,* XI, p. 177.

tuée par l'éveil de la conscience, ne pouvait s'établir que chez des races où chacun trouve naturellement en soi-même la persuasion qu'il est seul responsable de ses œuvres, et toujours astreint à ses devoirs (1). »

Élevé dans une famille pieuse, confié, dans sa petite enfance, à une institution dirigée par un prêtre, il a perdu la foi catholique vers sa quinzième année, on s'en souvient ; la rupture était opérée déjà lorsqu'il entra en philosophie ; on s'en souvient également. A Normale, point de vie catholique ; il suffit de lire sa correspondance, pour constater que son détachement, de ce côté, a été décisif et profond. Est-ce vers le temps où sa foi l'a quitté que son souvenir s'en allait, lorsqu'il écrivait, dans sa charmante étude sur les jeunes gens de Platon : « Rappelons-nous l'âge où pour la première fois, nous avons entrevu des vérités générales non enseignées par nos maîtres..., mais découvertes par nous... C'est vers quatorze ou quinze ans qu'on les trouve... »

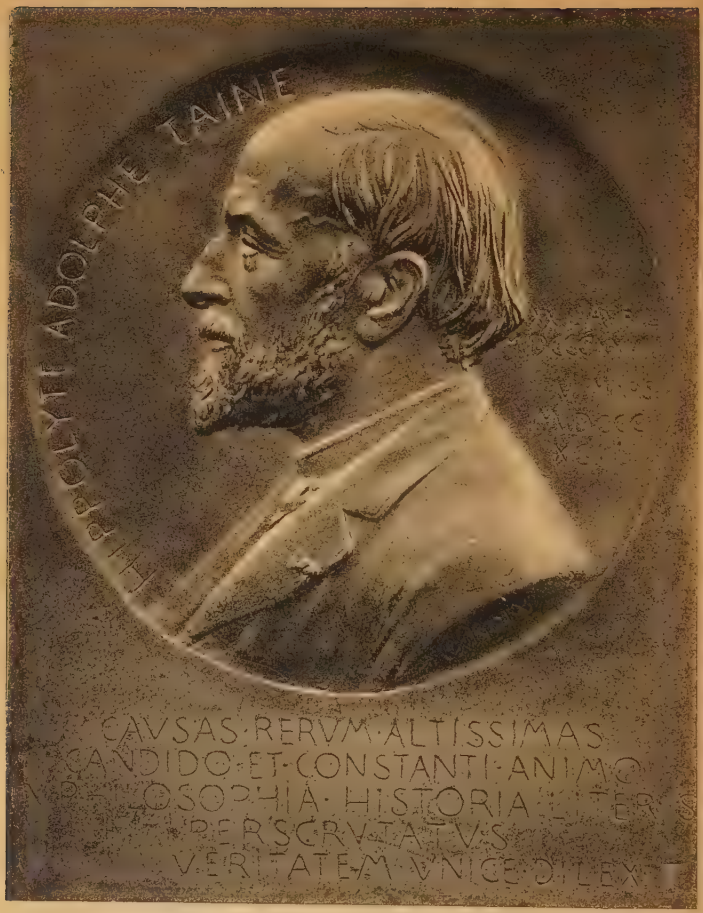
Il n'y a pas eu, dans cette âme volon-

(1) *Histoire de la littérature anglaise*, 16e éd., p. 284.

Jean Béraud pinx.

SALLE DE LA RÉDACTION DES "DÉBATS" EN 1889

Taine est assis à l'extrême droite du dessin entre Francis Charmes, Léon Say et Paul Bourget.



MÉDAILLON DE TAINE (BRONZE D'O. ROTY)

taire, et même entêtée, de crise à la Jouffroy, « une révolution sanglante », avec des cris, des larmes ; ou à la Renan, avec des nuances et des scrupules. Nul hamletisme non plus. Il a décidé tout seul, avec une froide résolution, sans les tendres secours d'une exquise Henriette. Il a écrit, sans tremblement : « Celui qui quitte sa religion doit la quitter de bonne heure... les conversions complètes, quand elles se font tard, laissent l'âme à jamais malade ; à vingt ans, on est déjà trop vieux pour devenir philosophe (1). » A la différence de Jouffroy et de Renan, il n'a jamais eu qu'une curiosité à contenter, non une inquiétude à calmer ; ou du moins l'inquiétude n'a duré que peu de temps, un peu sèche, assez molle, intellectuelle beaucoup plus que sentimentale. En 49, il pensait déjà que « le propre de la réflexion, c'est de pacifier l'âme ».

Renan a conservé des façons de penser, des manières d'être qui rappelaient à ceux qui le regardaient ou le lisaient ses pieuses origines. Taine, en sortant de la première leçon de son ami, au Collège de France,

(1) *Philosophes classiques*, p. 215.

notait qu'il donnait trop la bénédiction. Une douceur mystique n'a cessé de flotter autour de l'ancien séminariste comme une sorte de fumée d'encens ; celui qui l'a comparé à une « cathédrale désaffectée » a trouvé, pour le définir, la plus ingénieuse et la plus expressive formule. Chez Taine, rien de pareil : dès le début, une dureté scientifique, sans nulle angoisse de l'au-delà. Rien ne reste en lui de l'enseignement ecclésiastique.

Dira-t-on qu'il a eu sa mystique : sa foi en la science ? Sa foi, cette foi, fut trop raisonnée pour être dite mystique. S'il y a eu mysticisme, il faudrait, en tous cas, dire mysticisme sans rayonnement, sans extase, sans chaleur. « Le mysticisme est bon, a-t-il dit lui-même, mais quand il court. » Voilà qui fait aveu (1). Ailleurs, il a admiré un philosophe qui a coupé ses ailes pour fortifier ses jambes (2). La science l'occupe et l'oriente ; elle lui a donné une foi claire : « J'ai sauté d'un bond par-dessus le scepticisme (3). » Point sceptique ; point croyant

(1) *Histoire de la littérature anglaise*, V, p. 296.
(2) *Histoire de la littérature anglaise*, V, p. 348.
(3) *Taine sa vie et sa correspondance*, II, p. 42.

non plus. La science « enchaîne » son art « comme avec des nœuds d'airain ».

Ne dirons-nous pas cependant qu'il a eu son église ? Il a eu une sorte d'exaltation religieuse dans la forêt, sur les hauts-lieux forestiers, qui, pour lui, sont toujours restés peuplés des légendes féeriques et païennes de son Ardenne natale. A Saint-Odile, il mêle aux souvenirs druidiques, l'émotion qu'il tire du monastère et du chaos verdoyant où circule « la sève intarissable de la contrée septentrionale ». Là, est la joie, parce que la nature y règne souverainement. « Ce monde moderne est fort triste, écrit-il ailleurs, parce qu'il est fort civilisé. » Ici, une immense végétation ; peu de civilisation, une civilisation conventuelle demeurée très rustique. Il se recueille : « Comme en pareil lieu on se détache des choses humaines ! Comme l'âme entre aisément dans sa patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse d'une grande forme, dans le peuple paisible des êtres qui ne pensent pas (1). » Taine est un païen. « Des honnêtes gens, des païens (c'est la même

(1) Il faut relire son ascension à Sainte-Odile, *Essai de critique et d'histoire*, p. 393 et suiv.

chose), des philosophes (encore la même chose (1). »

Ces arbres, ces sources, « ce sont là nos dieux... Il ne faut pas chercher bien loin leur demeure... » Il dit ailleurs : « La nature est Dieu (2). » C'est sincèrement, par un mouvement né au plus profond de lui-même, qu'il confond les lois de nature et les lois de la conscience, celles du beau et celles du vrai : soyons assurés que son biologisme littéraire a été chez lui le plus sincère des sentiments, comme chez Théophile Gautier, comme chez Chenavard, comme chez Leconte de Lisle ou René Ménard. « La nature, a écrit le pasteur Émilien Monod, voilà bien pour Taine le vrai Dieu (3). »

Malgré ces ferveurs forestières, il y a un peu d'aridité dans l'imagination de Taine, on doit en convenir ; des chemins secs, comme dans la Champagne pouilleuse dont les paysages crayeux ont parfois rempli ses yeux puérils, tout près des frais vallons ardennais. Il commente, il décide avec

(1) *Taine*, I, p. 342.
(2) *Taine, sa vie et sa correspondance*, I, p. 150.
(3) E. Monod, *Taine et le christianisme*, p. 43.

quelque brusquerie ; son émotion, largement exprimée, est souvent brève dans son jet ; ses développements nous trompent parfois sur le caractère de cette brusquerie, parce qu'ils sont dissimulés sous de riches métaphores. En réalité, il a promptement décidé ; et il croit sans luxuriance ; pas d'abandon sentimental. Sur quoi, d'ailleurs, aurait prise un tel abandon ? Taine ne croit à rien de l'au-delà ; il ne croit qu'à des axiomes et à des principes. Pas de temps à perdre ; l'immédiat est là, il faut le saisir sans tarder, pour l'expliquer tel qu'il est, c'est-à-dire proche et bien concret, dans sa soudaine visibilité corporelle.

Tout être est complexe. Demandons-nous si malgré tant de traits accusés, cette sécheresse sentimentale et ce paganisme poétique, Taine a gardé quelque manière chrétienne ?

Le pasteur H. Hollard a indiqué, en quelques lignes très nettes (1), la contradiction fondamentale qui oppose Taine déterministe au christianisme :

« Rien de plus opposé à la pensée chré-

(1) *Le lien*, feuille de l'Eglise évangélique, Lyon, mai 1928.

tienne, qui met au centre du monde, de l'humanité et de chaque âme qui y consent, une volonté, un esprit de liberté et d'amour, que la pensée de Taine, qui fait dépendre tous les faits vivants, les phénomènes de l'âme, de la conscience et de la volonté, aussi bien que les faits organiques, du milieu, du climat, de la race et du moment. Tout est déterminé, chez l'individu humain comme chez l'animal et la plante, par des phénomènes infiniment nombreux et complexes, mais tous également déterminés par d'imprescriptibles lois. La science commence à s'en apercevoir, selon Taine, et si elle poursuit ses investigations, elle sera maîtresse du mystère de la vie et de l'univers. »

L'explication est d'un homme d'Église, qui a connu Taine ; et il faut s'y tenir, en l'accotant aux textes les plus précis empruntés à Taine lui-même.

Son Évangile, son vieux Testament, c'est Marc-Aurèle — qu'il appelle un « Christ païen », ou Épictète : « Voilà notre Évangile. » De Marc-Aurèle il dit : « Voilà bien le testament suprême de toute l'antiquité, d'un monde plus sain que le nôtre ; c'est à

peine s'il faut y changer quelques formules pour y adapter les conclusions de nos sciences. Un vieillard comme moi (il a soixante ans !) y trouve juste, avec la saveur parfaite, l'aliment final qu'il lui faut (1). »

Aliment final ; on entend, n'est-ce pas ? qu'un autre dirait aliment religieux, aliment métaphysique ; et cela a un sens. C'est le stoïcisme qui habite dans l'esprit de Taine ; donc soumission aux lois naturelles et non amour de Dieu ; justice et non charité ; Dieu-loi universelle et non Homme-Dieu ; nature et non grâce divine. Mais dans ce stoïcisme, il y a eu des éléments moraux qui sont entrés dans la morale chrétienne, en s'adoucissant, notamment l'humilité, la simplicité et la bonté : Taine a été chrétien en tant que stoïcien, dans la mesure où le stoïcisme a été une préfiguration du christianisme. Très nettement, Taine a adhéré à une sorte de stoïcisme chrétien sans culte et sans dogmes ; à une morale, qui est toute dans l'esprit et non dans les œuvres. Très finement, un ami du

(1) *Taine, sa vie et sa correspondance*, IV, p. 274.

pasteur R. Hollard, a dit : « Taine avait du christianisme tout ce qui en prépare l'entrée. »

Taine n'est ni mystique ni religieux. C'est une originalité dans un temps ou l'incroyance même est mystique, où tous les écrivains, même les plus laïques, s'abandonnent à des effusions mystiques, un Michelet, un Quinet, un Renan, un Hugo... Littré, Sainte-Beuve et Taine font presque seuls exception. Taine, plus encore que ces deux libres esprits, car son positivisme irreligieux a eu plus de naturel et de spontanéité. Pour Sainte-Beuve, on aurait pu, il est vrai, en discuter avec Henri Bremond. Taine n'a pas été irreligieux avec délices, comme Sainte-Beuve, je pense, comme Chénier fut athée ; il ne l'a pas été en militant de la libre pensée, comme Littré : il l'a été avec simplicité, sans effort, par pente naturelle.

Sainte-Beuve nous a peut-être livré une partie du secret de Taine dans ce portrait du sage dont presque tous les traits sont tainiens. C'est à se demander si le critique n'a pas songé en l'écrivant, dans les an-

(1) *Les Débats*, 8 mars 1893, éd. du soir.

nées 60, à son jeune émule, plus qu'à lui-même. Trois ou quatre lignes suffisent à esquisser la silhouette : « chimiste ou astronome, ou critique polyglotte, aimant à se poser toutes les questions, il agite surtout celle qui est la principale aujourd'hui et sur laquelle l'effort des esprits élevés est le plus grand : la question des origines ». Ce qui suit ajoute à la ressemblance : « Nous avons à faire à l'un de ces esprits qui dorment peu et qui, dans leurs veilles comme dans leurs songes, se passent d'être amusés ou consolés (1). »

Ce sage n'est pas un métaphysicien parce qu'il sait « qu'une seule et même voix peut se faire à elle-même la demande et la réponse. Il tient donc ces réponses pour de simples reflets de désirs, pour des répercussions et des réflexions du même au même, qui ne prouvent autre chose, que le foyer intérieur d'où elles sont parties et qui peuvent rester stériles comme tant de désirs ».

Le sage de Sainte-Beuve pense en matière religieuse, comme Taine. « L'humanité

(1) *Nouveaux lundis*, X, p. 104. (Article sur Guizot.)

n'est pas un philosophe ; la majorité des hommes ne supportent pas le doute, l'incertitude ; ils leur faut des solutions. » Il se sépare encore d'eux par sa vie : il ne cherche ni une joie, ni une consécration, nuls suffrages ? « Quand on est meublé comme mon savant et mon critique, on invite pas les autres à venir chez soi... ; on n'aura rien, de bien longtemps, à offrir aux foules, aux auditoires, aux diverses sortes de publics. On n'a pas de bonnes nouvelles, comme ils l'entendent, à leur annoncer ; on poursuit solitairement des vérités hautes, mais imparfaites, dont le prix n'est qu'en soi et à l'usage du très petit nombre... »

Un incroyant ? Le lundiste ajoute : « Je le livre (mon savant) aux croyants plus heureux que lui dans tout son incomplet et sa nudité. » Et il le montre « attristé, non étonné ».

Comment mourra le sage beuvien ? « Au lieu de vainqueurs qui courent le flambeau à la main, je ne vois que des naufragés qui se succèdent ; quelques-uns nageant, portent et soutiennent le plus loin qu'ils peuvent les survivants du précédent naufrage ;

mais eux-mêmes, après un certain temps d'efforts, ils s'engloutissent et disparaissent avec leur fardeau. »

Des *noyés :* ainsi Taine se verra, longtemps à l'avance, englouti sous le flot des temps, avec un égal scepticisme, sombre, résigné, et pourtant généreux, puisque ces naufragés ne meurent qu'après avoir tendu la main à leurs compagnons d'infortune, sous le ciel aveugle. Mort sans emphase. Comme ce sage, Taine s'est moqué du romantique qui crie : « Donnez-moi le je ne sais quoi sublime, ou je me casse la tête contre le mur (1). »

★

Lorsque ses enfants eurent une dizaine d'années, ils lui parurent être arrivés à l'âge où des explications sur la destinée devenaient, à ses yeux, nécessaires. A qui les demander ? Sans grande hésitation, semble-t-il, Taine songea à un enseignement religieux. Mais l'objection vient de suite sur les lèvres : pourquoi une religion,

(1) *Taine, sa vie et sa correspondance,* III, p. 309.

maintenant ? Un témoin répond : « Il aurait pu décider que ses enfants ne recevraient point d'instruction religieuse du tout ; mais il ne voulut pas ; il expliquait très bien que cela équivaudrait à mettre ses enfants hors de la société actuelle (1). » Que valait un tel argument pour le temps qui honorait Renan incroyant, et lui-même, Taine incroyant, Littré incroyant, et, hier, Sainte-Beuve incroyant, et même incroyant irrévérent ? Une philosophie n'aurait-elle pas pu remplir ce rôle pédagogique, adaptée à l'âge des enfants ? Le témoin nous fait connaître qu'« il sentait très vivement qu'une philosophie qui expliquerait l'univers même plus concrètement que la sienne ne répondait pas encore, par cela même, aux besoins pratiques de la vie sociale ».

Sérieux, réfléchi, il résolut d'examiner l'affaire sur pièces, pour se décider, non entre le catholicisme et le protestantisme, *ex cathedra*, mais entre deux enseignements religieux à l'usage d'enfants. Il lut donc, et sa femme lut près de lui, le catéchisme de l'abbé Gaume ; le père et la

(1) *Le Temps*, 8 mars 1893.

mère se communiquèrent leurs sentiments; et le témoin du *Temps* que nous avons déjà cité, fait dire à Taine : « Il y avait là des assertions si contraires à l'ensemble et aux fondements même de la culture moderne que nous jugeâmes impossible de soumettre l'esprit de nos enfants à une telle discipline. » Le propos qui lui est prêté répond à celui-ci, qui remonte à 1862 : « La connaissance positive est en progrès et gagne les matières morales. Donc réduction du catholicisme (1)... » Réduction, partant rejet, pour un tel esprit, qui s'attachait aux faits. Il était pourtant assez indécis, lorsque son ami Émile Boutmy, gendre du pasteur Eugène Bersier, lui fit connaître son beau-frère, le pasteur Roger Hollard, dont Albert Sorel a parlé dans les termes les plus admiratifs et les plus amicaux (2).

Pasteur de l'église du Luxembourg, à Paris, depuis 1867, président du Consistoire synodal de l'Église libre, M. Roger Hollard était un esprit érudit et libéral,

(1) *Taine*, II, p. 387.
(2) Le pasteur Ph. Bredel a consacré une biographie à *Roger Hollard*, Lausanne, s. d.

croyant sincère. Il avait reçu, dans sa jeunesse, un rayon de Vinet, que Sainte-Beuve aimait un peu à la façon que Renan aimait les Sulpiciens. Cette église du Luxembourg, rejeton de l'église de la rue Taitbout, à laquelle le nom d'Edmond de Pressensé (dont le pasteur Hollard était le cousin) reste attaché, était agrégée à l'Union des Églises libres de France, dissendente du protestantisme orthodoxe. Une brochure qu'il publia en 1892 : *Pourquoi j'appartiens à une Église libre*, situe cette communauté dans sa foi et son libéralisme. On y lit :

« Aucun régime, même celui de la liberté, ne saurait par lui-même donner la vie pas plus à une Église qu'à une seule âme. La source de la vie est en Dieu, qui nous a réconciliés avec lui par son fils qui répand en nous son esprit même. »

Autre extrait :

« Si j'avais à rédiger le projet de la confession de foi qui devrait servir de drapeau à l'Église réformée et libre de mes rêves, je me garderais bien d'y mettre ma théologie, et ce projet serait court. J'y mettrais ce qui apaise et ce qui fait vivre l'âme du plus ignorant comme du plus savant parmi

les disciples du Christ, et ce qui, en même temps, fait ces hommes frères et les met au service de Dieu et de l'humanité... Et s'il fallait mettre encore quelque chose, ce serait peu et plutôt de l'ordre de la vie que de l'ordre de la pensée. »

Taine rendit visite au pasteur Hollard, qui lui remit le cathéchisme dont il usait dans son enseignement ; il n'en publia un lui-même que plus tard, en 1886 : c'était le catéchisme de M. Charles Babut, pasteur à Nîmes.

Comme ils avaient fait pour l'abbé Gaume, M. et Mme Taine lurent ce texte avec réflexion et application. Taine se rendit à plusieurs reprises, dans le cabinet de M. Roger Hollard, a rapporté son fils, « s'y entretint de longs moments avec lui sur sa pensée religieuse, l'enseignement qu'il donnait à ses catéchumènes. Chaque fois, il partait avec un livre sous le bras ».

C'est le texte de M. Charles Babut que M. et Mme Taine choisirent : « cette foi, dit-il, en substance, au pasteur Hollard, n'est, sans doute pas la science, mais elle représente la forme religieuse traditionnelle que je veux pour mes enfants ». Propos que Taine a déjà

tenus, la plume à la main, en 1891 : « Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral la conciliation est possible (1). »

Voici le texte de son testament, qu'il a rédigé en 1879 ; il renseigne très clairement sur son état d'esprit :

« Mes enfants sont nés et ont été élevés dans le protestantisme large ; c'est le pasteur Athanase Coquerel fils qui leur a administré le baptême. Après avoir voyagé et étudié, après avoir beaucoup lu et réfléchi, je me suis convaincu que le protestantisme est à la fois la meilleure discipline morale et la doctrine la plus conciliable avec l'esprit scientifique de toutes les communions chrétiennes ; aucune ne fournit une éducation si saine de la volonté et de l'intelligence ; aucune ne laisse tant de place à l'initiative personnelle et aux libres interprétations de l'individu ; aucune ne fait un appel si direct et si incessant à la

(1) Lettre à Georges Lyon, 9 décembre 1891, publiée par V. Giraud, *Essai sur Taine*, 3e éd., 1902, p. XII.

conscience éclairée et réfléchie. De concert avec ma femme, j'ai engagé mes enfants dans cette forme de culte et de croyance ; nous y ajoutons et nous y ajouterons toujours l'éducation scientifique et je compte qu'ils trouveront un jour dans cette double précaution un double bienfait (1). »

Un testament postérieur, remontant à quelques mois de la mort de Taine, et contenant des dispositions matérielles, porte cette phrase, qui relie les temps : « Les recommandations et instructions morales du testament de 1879 seront conservées. »

★

Nous voici en 1893 ; rongé par la tuberculose et le diabète, Taine est obligé de prendre le lit. Nous tenons du fils de M. Roger Hollard, ce témoignage capital sur les derniers moments du philosophe : « Lorsqu'en 1893, Taine sut qu'il allait mourir, il prit avec le plus grand calme, en vrai stoïcien qu'il était, toutes ses dispositions.

(1) Je dois le texte de ce testament à l'obligeance de M. le pasteur H. Hollard, ministre, à Lyon. Il a été collationné sur l'original que Mme Taine avait confié à Émile Boutmy.

Il fit appeler mon père à diverses reprises ; il écoutait, les yeux fermés, les psaumes que son pasteur — c'était bien cela à ce moment — lui lisait ou lui récitait. Il fut explicitement entendu que mon père présiderait à ses obsèques. »

Heures émouvantes : le moribond, oubliant sa jeunesse irreligieuse, élevait-il son âme vers le Dieu personnifié de Calvin ou, plus humblement, ne cherchait-il pas, pendant ces lectures, la main amie de celui qui les faisait, avide, comme tous les mourants, d'un soutien physique pour franchir sans faiblesse l'heure dernière ?

Mgr d'Hulst fait une démarche auprès du malade, suprême tentative pour lui rappeler la foi de son enfance : elle échoue. Taine meurt le 5 mars 1893. Il y eut un service au domicile mortuaire (liturgie et prière), puis à l'Oratoire, le 6 mars, où, devant un « auditoire un peu surpris d'abord de la forme religieuse choisie par le défunt », rapporte un témoin, le pasteur Roger Hollard fit une courte oraison, sobre et émouvante. « Le sérieux, la sobriété, rapporte ce même témoin qui connaissait Taine, la fidélité de ce dis-

cours — sans parler d'autres qualités — ont touché les assistants, même les plus étrangers à notre culte (1). »

Une même cérémonie se déroula ensuite à Annecy, en présence du pasteur Noyer. Puis l'inhumation se fit, en pleine nature, à La Chère, aux portes de la petite ville, dans le décor grave et verdoyant du pays où il avait passé ses dernières années.

Était-ce une conversion ? Les témoins protestants auxquels nous devons ces souvenirs écartent le mot et la chose de la mémoire du philosophe, avec cette discrétion où Taine aimait à reconnaître une des marques de l'honnêteté et de la tolérance protestantes. Le rédacteur anonyme du *Temps*, que nous avons déjà cité, probablement Auguste Sabatier, affirme qu'il n'y eut pas conversion « à une forme religieuse quelconque. « C'est également la conclusion du pasteur Émilien Monod dans son *Taine et le christianisme.*

Le pasteur Cordey crut pouvoir écrire, en 1893, dans le *Journal religieux de Neuf-*

(1) *Le Christianisme au XIX^e siècle*, 16 mars 1893. (Art. non signé, qui est de M. le pasteur J. Pannier, le savant historien du protestantisme français.)

châtel, que Taine aurait, dans les derniers jours de sa vie, affirmé « sa foi en la Providence ». S'il y avait eu une telle effusion, le pasteur Roger Hollard y eut fait allusion, à l'Oratoire ; or, dans son homélie funèbre, il a formellement déclaré qu'il n'y avait pas eu adhésion explicite de Taine à un credo religieux. C'est lui qu'il faut suivre, car, qui, plus que lui, confident des dernières heures, a *pu* pénétrer tout au fond de l'esprit du philosophe ? M. Roger Hollard s'est demandé : « Y a-t-il eu chez M. Taine quelque chose de plus, une main tremblante, tendue vers celle qui s'abaissait au milieu de tant de souffrances ?... Une prière ? » Il a répondu lui-même à sa question : « Je ne sais ; Dieu le sait. » Ce qui veut dire, n'est-ce pas ? étant donné l'extraordinaire sincérité de Taine : il n'y a rien eu de plus qu'une adhésion extérieure ; Taine n'a pas prié ; il est mort avec l'âme désenchantée et courageuse qu'il a prêtée à Marc-Aurèle : en pilote sans espérance.

Un sympathisant ; n'allons pas au delà, pour rester dans la délicatesse d'une vérité aussi fuyante. « Je tiens d'une bouche autorisée, écrivit le pasteur Gout, quelques

jours après les obsèques, que M. Guizot regardait Taine comme étant sur les confins du protestantisme. » Et il ajoutait : « M. Taine aurait fait confidence à M. Guizot de ses sympathies pour le protestantisme. »

Ajoutons, pour recueillir tout ce qu'il y a eu d'émouvant dans cette mort si simple, que M. de Voguë pria devant la dépouille du philosophe, qui n'appartenait pas à sa confession, il l'a dit lui-même, et s'agenouilla « devant le lit mortuaire d'un saint ». Un saint, comme l'avait été Littré. Et en disant au-dessus du corps glacé de son ami : « Allez chez Dieu ! », l'écrivain catholique se remémorait les lignes de Taine sur le christianisme, religion de l'esprit plus que culte, avec l'espoir que son âme serait emportée en plein ciel par « la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même ». Imprudence de l'émotion, noblesse d'esprit, involontaire apostolat, car quel était le Dieu de Taine ? Un Dieu irréducticle au Dieu romain, à ce Dieu que Taine appelait insolemment, dans sa jeunesse, le Dieu-amant et le Dieu-roi, le Dieu des laquais et des religieuses ignorantes. Mais qu'a dit Marc-

Aurèle pour l'heure de la mort ? Voilà le texte qu'aurait peut-être dû rappeler le noble ami du mort : « Va-t-en donc, l'âme sereine, car celui qui te congédie est serein (1). »

Les dernières paroles de Taine n'ont pu être saisies ; on crut démêler quelques mots grecs, était-ce, comme le crurent les assistants, une pensée de Marc-Aurèle ? Laquelle ? Celle-ci peut-être : « Plusieurs grains d'encens sur le même autel : l'un tombe plus tôt, l'autre, plus tard ; nulle différence. »

Ou celle-ci ? « Tout ce qui te convient, ô monde ! me convient. Rien n'est tardif ou prématuré pour moi qui est de saison pour toi... »

★

Taine est mort, exactement dans les mêmes dispositions que Fustel de Coulanges : identique note d'incroyance. Taine eût pu écrire le même testament, à quelque nuance près : « Je désire un service conforme à l'usage des Français, c'est-à-dire un ser-

(1) *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 308.

vice de l'église. Je ne suis à la vérité ni pratiquant ni croyant ; mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique et que ceux qui m'ont précédé dans la vie étaient aussi catholiques. Le patriotisme exige que si l'on ne pense pas comme les ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont pensé. »

Une cérémonie à l'église : n'était-ce pas plus qu'un acte de respect envers la pensée des ancêtres ? Un acte valant pleine adhésion, aux yeux du public, qui n'était pas au courant des termes du testament ? On peut aussi trouver singulier un témoignage dont l'expression a été remise après la mort alors que, vivant, on ne songeait pas à le donner avec piété. Fustel, enfin, n'avait-il point fourni quelques étapes, je ne dis pas vers plus de vérité, mais, simplement, plus avant, en dehors de la pensée des disparus, avec une autre sensibilité ? Pourquoi respecter moins ce que l'on a soi-même pensé que ce que nos pères ont pensé ? Nos actes, eux aussi, ne méritent-ils pas un geste ? Que vaut, au surplus, une adhésion qui n'est, expressément, qu'un mouvement des lèvres, ce mélange de gestes religieux et

de septicisme historique, cet athéisme religieux ?

L'acte de ces grands esprits est social ; il relève de l'utilité sociale, de l'ordre politique ; il n'est pas la fleur spirituelle d'une oraison intime ; aussi n'est-ce pas d'un point de vue intérieur qu'il convient de l'examiner pour le comprendre. Préoccupation de la patrie, a déclaré Fustel ; besoin de la pratique, a dit Taine. L'attitude de Taine, comme d'ailleurs celle de Fustel de Coulanges, n'atteint qu'à une espèce de grandeur civique ; elle n'est pas du premier rang.

★

Au moment où la mort est venue rôder près de lui, Taine a eu le courage et la présence d'esprit de confirmer ses élévations de 79, pour rendre hommage tout à la fois au travail, donc à la vie, à sa vie, et à la fraternité nationale, donc encore à la vie, à la vie collective. En arrière du scepticisme religieux que cette mort révèle, n'y avait-il pas un autre scepticisme, un désenchantement total atteignant la rai-

son, partant la cité elle-même ? « Il est possible que la vérité scientifique soit, au fond, malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait... » Ce sont là presque les dernières paroles que Taine ait écrites et peut-être pensées ; et ce sont les plus moroses sans doute qu'un homme de son ordre pouvait proférer, après un demi-siècle de confiance en la raison scientifique. Alors, ni la prière de la religion, ni la certitude de la science (1) ?

En 1851, on s'en souvient, Taine écrivait à Prévost-Paradol : « Taisons-nous, obéissons, vivons dans la science. » Obéir à qui ? La mort est là. Travailler, ce n'est plus le moment ; et à quoi cela servirait-il ? Taisons-nous : voilà ce qui survit du serment juvénil ; le mourant ne trouve plus, à sa dernière heure, que le silence pour répondre au silence de l'humanité, qui, pas plus que la divinité de Vigny, n'avait entendu son appel.

Une belle vie. Taine a vaincu sa faiblesse et la mort, au long de sa vie, à force de travail, dans une tension inouïe de

(1) *Taine*, IV, p. 340.

volonté. Tuberculeux, diabétique, vieux, mourant, il reste l'impassible raisonneur qu'il fut dans sa jeunesse; nulle révolte; il n'abdique pas, même dans le moment où il ne croit plus à rien. « Il ne faut jamais geindre. »

. . . . . .

Taine écrit de Menthon-Saint-Bernard, en septembre 1892, qu'il a dû réduire toutes ses promenades de moitié. Il est au déclin d'une journée qui annonce l'automne, la saison qui lui est chère ; à demi-courbé, ne rêve-t-il pas, dans le décor alpestre d'Annecy, d'escalader, en un suprême effort, la montagne d'où il pourra revoir, une dernière fois, le symbole même de son système : l'humanité disparaissant à ses yeux à mesure qu'il monte, pour ne plus laisser voir d'elle, bientôt, qu'un phénomène biologique, où plus rien d'humain ni de divin ne semble plus subsister ? Ainsi, dans sa jeunesse, il avait gravi le Francoz, d'où, soulevé au-dessus de la vallée et de lui-même, il vit, dans un panorama dont l'image ne quitta jamais son souvenir, que notre civilisation est « un joli jouet en miniature dont la nature un instant s'amuse, et que, tout à l'heure, elle va briser ».

BIBLIOGRAPHIE

M. Victor Giraud a dressé une bibliographie complète, à laquelle on voudra bien se reporter : *Bibliographie critique de Taine*, *Revue des études historiques*, 1892. On se reportera, en outre, à son *Essai sur Taine*, 1901.

Nous ne citerons ici que les principaux ouvrages que nous avons consultés ; quelques-uns sont postérieurs à cette bibliographie.

P. Janet, *La Crise philosophique, MM. Taine, Renan, Littré, Vacherot*, 1865.

R. Gibaudan, *Les Idées sociales de Taine*, 1928.

P. Lacombe, *La Psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures*, 1906.

H. Bordeaux, *Pèlerinages littéraires*, 1907.

G. Saint-René Taillandier, *Auprès de M. Taine*, 1928.

Boutmy, *Taine, Scherer, Laboulaye*, 1901.

G. Monod, *Renan, Taine, Michelet*, s. d. (1894).

Barzelotti, *La Philosophie de H. Taine*, trad. de l'italien par A. Dietrich, 1900.

Laborde-Milaa, *Taine, Essai d'une biographie intellectuelle*, 1909.

J. Bourdeau, *Taine*, 1904.

A. Sorel, *Discours de réception à l'Académie française*, 1895.

E. Faguet, *Philosophes et moralistes du XIX^e siècle*, 3e série, 1900.
D. D. Rosca, *L'Influence de Hegel sur Taine, théoricien de la connaissance*, 1930.
André Chevrillon, *Taine*, 1933.

M. A. Aulard a publié, en 1907, un *Taine historien de la Révolution française*, dont on élucidera le cas en consultant : F. Pascal, art. *Revue Bleue*, 11 et 18 juin 1904 ; A. Cochin, *Taine et M. Aulard*, 1909 ; P. Lasserre, *Aulard contre Taine*, 1914. Un essai de mise au point est dû à A. Mathiez, dans les *Annales révolutionnaires*, 1908, p. 350 et suiv. Cf. ses articles dans *Clarté*, 15 mars, 1er et 15 avril 1922.

De nombreux articles ont été publiés sur Taine ; nous en indiquons quelques-uns : Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XII, *Nouveaux lundis*, t. VII ; P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine ;* P. Scherer, *Mélanges de critique religieuse ;* R. Graffin, *Taine ardennais*, *Revue hist. ard.*, 1903 ; H. Sée, *Taine historien de la littérature et de l'art*, *Grande Revue*, juin 1928 ; Jules Sageret, *La Philosophie de Taine et la science*, *L'opinion*, 8 et 22 octobre 1932.

Voici, en outre, quelques articles anciens, parus à l'occasion de sa mort : M. Barrès, *L'influence de M. Taine*, *Journal*, 6 mars 1893 ; *Taine eût-il tort ? Journal*, 17 mars 1893 ; *Le Protestantisme de M. Taine*, *Figaro*, 25 mars 1893 ; A. Hallays, *Le Testament de M. Taine*, *Débats*, 16 mars 1893.

Pour la biographie du philosophe, nous renvoyons aux quatre volumes : *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, publiés par sa famille.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-propos	9
I. Taine et nous	41
II. Le forestier ardennais	65
III. Autour de 1850 et au delà	107
IV. Racine vu par Taine	137
V. De Balzac à Taine, de Taine à Zola	157
VI. La religion de Taine et sa mort	183
Bibliographie	219

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Paris-Vendôme

14.3.34

AUX ÉDITIONS RIEDER

■

MAITRES DES LITTÉRATURES

COLLECTION DE VOLUMES IN-4° POT
AVEC QUARANTE OU SOIXANTE PLANCHES HORS-TEXTE

SHAKESPEARE	par M. Constantin-Weyer
BALZAC	par P. Abraham
LOPE DE VÉGA	par M. Carayon
J.-J. ROUSSEAU	par R. Gérin
CHATEAUBRIAND	par H. Le Savoureux
BENJAMIN CONSTANT	par Paul L. Léon
PROUST	par P. Abraham
BAUDELAIRE	par Philippe Soupault
EMILE ZOLA	par Marcel Batilliat
CERVANTES	par Americo Castro
ANATOLE FRANCE	par Léon Carias
GŒTHE	par Paul Amann
PASCAL	par Léon Brunschvicg
NIETZSCHE	par Geneviève Bianquis
MONTAIGNE	par Pierre Villey

A PARAITRE

VICTOR HUGO	par Gilbert Brunet
STEVENSON	par Louis Guilloux
BRANTOME	par François Crucy
SAPPHO	par R. Salmon et J. Larnac

CHAQUE VOLUME

BROCHÉ : 20 FR. RELIÉ : 25 FR.

IMP. PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE – VENDÔME – PARIS

Prix : 15 fr.